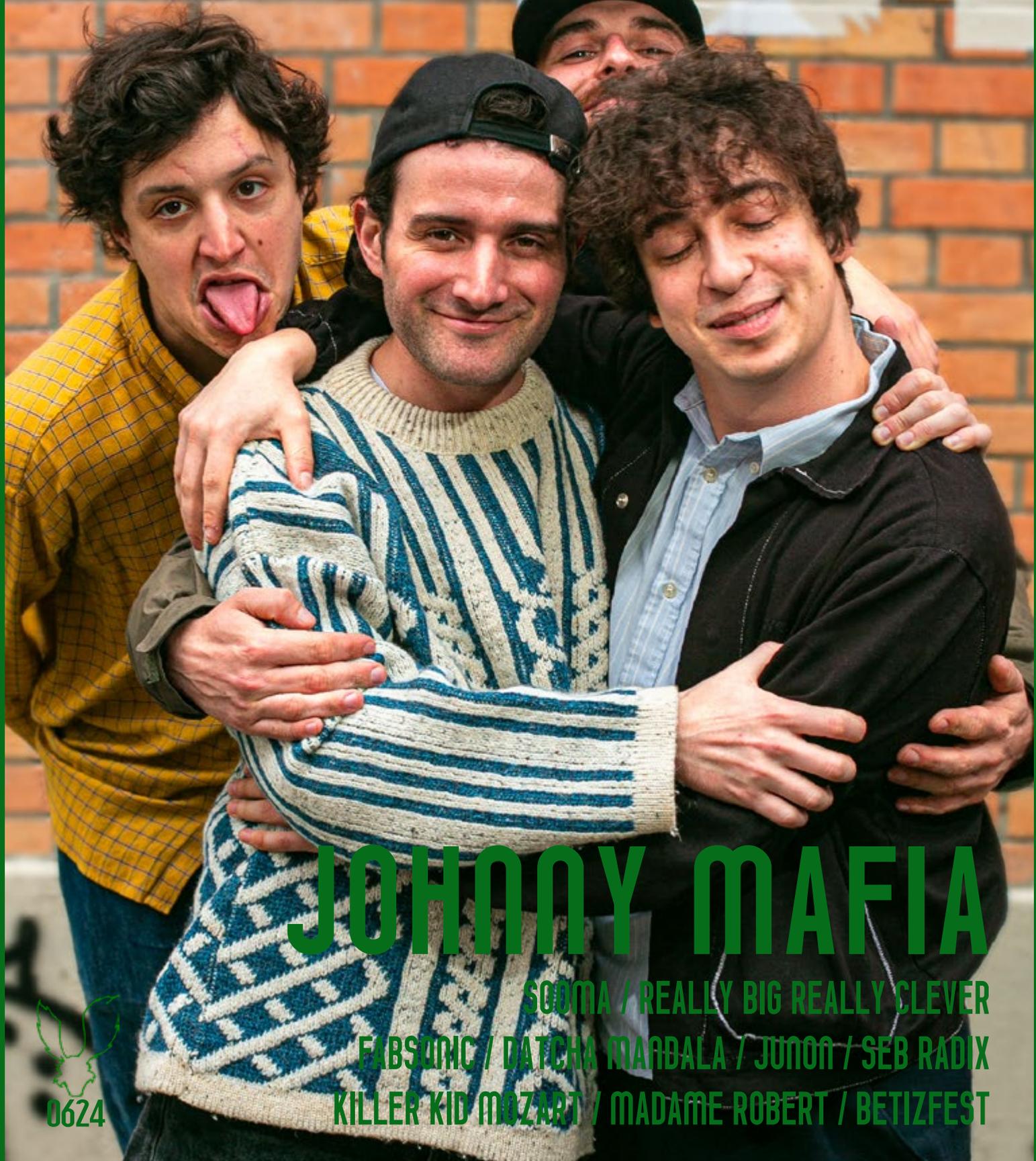


W-FENEC

MAGAZINE



JOHNNY MAFIA

SODMA / REALLY BIG REALLY CLEVER

FABSONIC / DATCHA MANDALA / JUNON / SEB RADIX

KILLER KID MOZART / MADAME ROBERT / BETIZFEST



0624

ÉDITO

Hallelujah, c'est notre première couverture avec Johnny Mafia. Et vu la place qu'ont pris les Séno-nais dans la scène rock française ces dernières années, ils ne l'ont vraiment pas volé. C'est notre manière de célébrer un parcours sans faute entamé voilà déjà 14 ans. Le quatuor prouve une fois de plus avec son dernier album qu'il a été bercé par la culture musicale des 90's, et je souhaitais profiter de cet éditto et de cette perche auto-tendue pour rendre hommage également à Steve Albini qui nous a quitté le 7 mai (à 61 ans, comme ce numéro), alors qu'il était sur le point de dévoiler *To all trains*, le dernier album de Shellac, groupe qu'il avait fondé en 1992.

Ce musicien et ingénieur du son - il refusait qu'on le présente en tant que producteur - a façonné une patte sonore brut et identifiable sur une partie des artistes et albums que j'écoutais étant jeune et encore maintenant (les Johnny aussi, au moins concernant les Pixies). À commencer par le plus évident : *In utero* de Nirvana. Fan de cette œuvre magistrale, j'avais acheté en 2013 l'édition des 20 ans et redécouvert avec amusement dans la «box» une reproduction du fax qu'avait envoyé Albini à Kurt Cobain avant l'enregistrement. L'ingénieur avait senti le coup arriver, connaissant trop bien les majors (Nirvana était signé chez Geffen à l'époque), en indiquant sa vision de ce que devrait être un groupe. À savoir, en gros, que les artistes sont au-dessus de tout dans un projet musical et qu'ils devaient tout contrôler, sans se laisser influencer par leurs patrons. Albini considérait simplement que 99% du son d'un groupe se faisait via les enregistrements, qui ne devait durer pas plus d'une semaine ou deux («Sinon, c'est que quelque chose avait merdé»). Inutile de préciser qu'il captait le son sur bande et en live, et, fait assez fou, il ne prenait jamais de royalties sur les disques qu'il enregistrait. Une idéologie rare dans le milieu. Pour finir avec cette histoire, quand Geffen a découvert le résultat final d'*In utero*, il l'a trouvé sans grande sur-

prise «inécoutable». S'en est suivi de chauds échanges entre l'ingé-son et le label qui exigeait des mixes plus propres, plus «grand public». Les mixes d'Albini non choisis ont depuis été publiés dans les éditions deluxe d'*In utero*.

Un homme au caractère bien trempé, blagueur, auteur de plus d'un millier d'enregistrements dont *Rid of me* de PJ Harvey, *Surfer rosa* des Pixies, *Yanqui U.X.O.* de *Godspeed You Black Emperor*, *Razorblade suitcase* de Bush, *Pod* des Breeders, *Times of grace* de Neurosis, *Attack on memory* de Cloud Nothings, il a également bossé avec une tripotée de formations devenues pour la plupart cultes tels que Slint, The Jesus Lizard, Mogwai, Don Caballero, The Jon Spencer Blues Explosion, Oxbow, Nine Inch Nails, Low, Shannon Wright, McLusky, Mono, Made Out Of Babies, The Stooges, Årabrot, KEN Mode, Ty Segall, Metz, Sunn O))), Code Orange ou Black Midi. Juste im-pre-ssio-nant... Du côté des formations françaises et francophones, la première production Albinesque que j'ai écouté, était celle de Lust, un groupe originaire de Franche-Comté (d'où je viens). À l'époque, j'étais assez surpris qu'une petite formation totalement inconnue puisse enregistrer aux US avec une sommité du son indé. On m'avait répondu que le mec pratiquait des taros abordables... L'Américain a enregistré Sloy, Chevreuil, Dionysos, Uncommonmenfrommars, Decibelles, Cocaine Piss, H-Burns, V13 ou The Irradiates.

On a aussi appris récemment la disparition de Nikus Pokus des Svinkels qu'on avait revu dans un show mémorable au Hellfest l'année dernière.

Un double-choc en cette période où l'été pointe le bout de son nez...

■ Ted

Photo : Mixwiththemasters

SOMMAIRE

06 JOHNNY MAFIA

29 DEMANDE A LA POUSSIÈRE

32 DÄTCHA MANDALA

45 MADAME ROBERT

53 REALLY BIG REALLY CLEVER

62 KILLER KID MOZART

72 LIVE : BLACK NIGHT

82 LIVE IN PARIS

106 LIVE : BIOHAZARD

117 JUNON

122 BETIZFEST

145 SOOMA

154 LA FABSONIC

166 INTERVI OU : SEB RADIX

174 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

182 LES DISQUES OUBLIÉS

184 DANS L'OMBRE : STEPHANE



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Guillaume
Circus, JC, Deux Fré, Nolive, Gab, Tiff...
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Rocco de Fixin

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MAI

Linkin Park serait en train de planifier une tournée de réunion avec un(e) nouveau(lle) chanteur(se) pour 2025. Une source a mentionné que l'un des artistes approchée serait une femme...

Le dernier membre originel des **MC5**, le batteur Dennis Thompson, a lui aussi rejoint les étoiles et le ciel à l'âge de 75 ans. Une page du punk rock se tourne.

Le célèbre producteur **Steve Albini**, membre de Shellac, Big Black et Rapeman, est décédé le 8 mai d'une crise cardiaque, à l'âge de 61 ans.

Les **Svinkels** ont annoncé sur les réseaux sociaux la disparition de l'un de leur rappers, Nicolas Tissier, connu sous le nom d'artiste Nikus Pokus. .

Marilyn Manson a signé sur le très recommandable label Nuclear Blast.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JUIN

Frank Carter rejoindra les Sex Pistols pour deux concerts de charité les 13 et 14 août à Londres au Bush Hall. Ils joueront Never mind the bollocks.

The Jesus Lizard va sortir un nouvel album. 26 ans après Blue, le quatuor américain présentera Rack le 13 septembre via Ipecac Recordings.

Dennis Lyxzen (Fake Names, Refused, T(I)NC) est en repos suite à une attaque cardiaque.

Nails fera son retour discographique le 30 août prochain chez Nuclear Blast avec un nouvel effort studio, Every bridge burning.

17 ans après La radiolina, **Manu Chao** va sortir un nouvel album qui devrait arriver pour septembre. Un single nommé «Viva tu» a été lancé sur le tube.

QUI A DIT ?

On préférerait éviter les questions politiques dans les interviews...

- A. Johnny Mafia
- B. Junon
- C. Seb Radix
- D. Madame Robert

On a des titres d'albums drôles, nous ?

- A. Madame Robert
- B. Really Big Really Clever
- C. Dätcha Mandala
- D. Johnny Mafia

Disons que les morceaux ont sonné naturellement plus heavy, avec des thèmes assez sombres ou graves dans les textes, notamment parce qu'il a été écrit en majorité durant les confinements.

- A. Junon
- B. Sooma
- C. Madame Robert
- D. Dätcha Mandala

Steve Albini a clairement façonné la scène alternative. In utero fait notamment partie de nos albums préférés.

- A. Johnny Mafia
- B. Seb Radix
- C. Killer Kid Mozart
- D. Sooma

Je pense que Gérard Collomb a eu un effet sur la «scène» dans la ville de Lyon un peu comme Ronald Reagan sur le punk aux Etats-Unis...

- A. Johnny Mafia
- B. Madame Robert
- C. Junon
- D. Seb Radix



JOHNNY MAFIA

ÇA FAIT UN PETIT MOMENT QU'ON SOUHAITAIT TAILLER LA BAVETTE AVEC LE QUATUOR DE SENS. L'ARRIVÉE DE CE QUATRIÈME ALBUM ÉTAIT DONC L'OCCASION DE LES RENCONTRER, DANS LES LOGES DE LA MAROQUINERIE, QUELQUES HEURES AVANT UNE RELEASE PARTY QUI ALLAIT TENIR TOUTES SES PROMESSES. C'EST AVEC UNE BINOUZE EN MAIN, OFFERTE GENTIMENT PAR LE GROUPE, QUE NOUS ATTAQUONS CET ENTRETIEN MAJORITAIREMENT CENTRÉ SUR LE NOUVEL ALBUM. C'EST PARTI !

2024 : Année du dragon est votre quatrième album. Est-ce qu'on peut dire que cet album marque un tournant dans l'aventure Johnny Mafia ?

Théo (chant/guitare) : Au niveau du son, c'est sûr.

Fabio (guitare) : Ouais, ça suit la courbe.

Théo : Je dirais que ça poursuit le virage.

Vous nommez toujours vos albums de manière un peu drôle/décalé, là c'est 2024 : Année du dragon : qui a eu l'idée ?

Fabio : Ah bon ? On a des titres d'albums drôles, nous ? (rires) Will, ça vient de toi le nom, non ?

William (basse) : Peut-être lors d'une discussion oui, mais je crois que l'idée, on l'a eue tous ensemble quand on était en studio.

Théo : Oui, je m'en souviens, c'est venu comme ça, on était en train de boire un verre après une journée de studio...

Vous avez déclaré que c'était l'album le plus travaillé. Mais en quels termes ?

Fabio : Au niveau du son et des arrangements, je dirais. On avait fait des pré-productions à Sens, ce qu'on n'avait jamais fait auparavant.

Théo travaille dans un studio dans notre ville et on a pu avoir le temps de travailler les arrangements là-bas, pour savoir ce qu'on allait mettre, à quel moment, et dans quel morceau. On a utilisé le clavier, des petites percussions...

William : Les pré-prod, on en faisait un petit peu avant, mais moins que pour ce nouvel album. L'idée, c'était d'être le plus efficace possible avant d'arriver au studio, et de ne pas avoir de déception à ce niveau-là, de peur de ne pas avoir de temps pour faire ces arrangements.

Pourquoi, vous aviez plus de temps pour pré-

parer le studio sur les anciens albums ?

Fabio : Non, pas forcément.

William : Non, on avait encore moins de temps.

Fabio : Ouais, encore moins de temps, mais ce qui fait la différence avec ce nouvel album, c'est que ses morceaux sont plus fournis et développés que ceux d'avant. Par exemple, concernant les mélodies des chants, on a poussé cet aspect-là.

Théo : Oui, et puis il y a les sons également, on a pris beaucoup plus de temps pour les choisir. Les sons de batterie, la caisse claire, la grosse caisse, sans parler des sons de guitares...

Comment vous est venu le choix de bosser avec Francis Caste ?

William : Comme beaucoup de groupes s'apprêtant à faire le choix du producteur, on s'est posé la question de savoir où aller pour enregistrer et on a pensé au dernier album des Pogo Car Crash Control qui avait été fait dans le studio de Francis (NDLR : Studio Sainte-Marthe à Paris). Même si ce n'est pas le même style musical, on était tous assez convaincus par le son qu'il propose et que c'est ce qui nous fallait.

Théo : Il y avait une précision dans le son, une production très propre, quelque chose de très produit, moins garage dans le son, et c'est exactement ce qu'on cherchait.

Quels sont les différences d'enregistrement entre ce dernier album et les précédents ?

William : Principalement, la méthode. On bossait du lundi au vendredi, on avait nos week-ends.

Théo : Ouais, on se sentait un peu salarié...

Fabio : C'est effectivement un emploi du temps qu'on n'a pas l'habitude d'avoir.

William : C'était différent pour Sentimental, on

était allé à Lyon au Warmaudio, on avait des journées plus longues, on dormait sur place.
Théo : On enregistrait d'un bloc, 14 jours d'affilée.

Enzo me racontait que Francis l'a bien fait chier avec ses parties de batteries, en lui demandant notamment de simplifier ses breaks. Est-ce qu'il a fait pareil avec vous autres ?

Théo : Plus précisément, il lui a plutôt demandé de simplifier ses rythmiques, plutôt que ses breaks.

William : Il n'a pas été chiant, on était là pour ça justement. C'est ce qu'on attendait de lui. Pour obtenir cette clarté qu'on aime dans la production de Francis, il n'y a pas que le son à prendre en compte.

Fabio : L'objectif en allant chez lui, c'était d'avoir des moments plus impactant quand les refrains arrivent, il fallait que ça pète, et pour obtenir tout ça, il nous a fait faire des ajustements, conseiller de changer des petits trucs ci et là, alléger des parties pour que le reste pèse plus.

Je trouve que cet album a une touche punk californien, «Vomit candy» fait clairement penser à du Sum 41, ils sonnent plus ricain dans l'ensemble que les deux autres. C'était une volonté ou un pur hasard ?

Théo : Ouais, alors, peut-être pas pour Sum 41, mais on a clairement des influences américaines très marquées par le son rock 90's, comme Weezer ou d'autres dans cet esprit. Ce sont des groupes qu'on écoute encore beaucoup. Surement qu'inconsciemment, dans le son, on s'en inspire.

William : On a fait écouter à Francis 2 ou 3 références d'albums dont parle Théo, alors ça joue peut-être.

Fabio : Ouais, mais si on lui a fait écouter des références, ce n'est pas tant au niveau du son, c'est plutôt la manière d'incorporer des arrangements. Le son qu'on a sur le nouvel album ne ressemble pas du tout au son qu'on lui a montré.

Théo : On lui a fait confiance. Le son qu'il a sorti sur l'album, c'est bien le nôtre mais surtout, c'est le sien.



En parlant de «Vomit candy», vous avez entendu la reprise acoustique du duo Copycat ?
Tous : Oui, pas mal du tout.

Le garage des débuts, vous l'avez vraiment mis de côté, non ? C'est plus à la mode ?

Théo : Tu sais, nous on suit les tendances !

William : C'est l'évolution naturelle du groupe, on progresse tout doux, on fait ce qui nous correspond, ça bouge gentiment, on n'est pas non plus à des lumières de nos débuts. Et puis, on a de plus en plus la possibilité d'enregistrer comme on veut. C'est un peu tout ça en même temps, quoi.

Théo : Si on avait eu la possibilité d'enregistrer notre premier album chez Francis, on n'aurait pas craché dessus. On aurait d'ailleurs eu un son moins garage, tout du moins en partie je pense. Parce qu'à l'époque, on écoutait aussi pas mal de groupes garage rock, avec un son «plus brut».

J'aime bien les petites nouveautés que vous avez apportées sur l'album, comme sur la fin de «Gimme some news» avec ce xylophone, la

basse dissonante sur «Sting», la fin en fade out de «Keep an eye on me», ou la fin de l'album avec «Hammer» qui se termine en mode zen. Ce sont des idées qui ont été pensées en studio ou bien avant ?

William : Un peu des deux. Par exemple, la fin de «Gimme some news» avec le xylophone, ça a été créé en studio.

Théo : Pareil, pour la fin de «Hammer».

Fabio : Francis s'est vraiment bien lâché comme il faut sur les effets, notamment ceux des guitares.

Et au milieu de tout ça, il y a ce foutu tapping qui est de retour sur la fin de «Green eye». C'est un gimmick que vous ne lâcherez plus ?

Théo : Je sais en faire, alors autant en profiter, et en faire profiter !

Comment on intègre ces nouvelles chansons avec le répertoire d'avant ? Vous arrivez à trouver un équilibre pour la bonne tenue du concert ?

William : Écoute, plutôt bien oui.

Théo : On flippait un peu au début pour trou-

ver le meilleur ordre des chansons en plaçant les nouvelles dans la setlist. Là, on a trouvé je pense quelque chose qui fonctionne bien.

Fabio : A tel point qu'on les joue presque toutes, il y en a qu'une qu'on a exclu du set.

Sont-elles plus difficiles ou faciles à jouer en live que les autres ?

Théo : Comme les précédents albums, il faut une période d'adaptation pour vraiment bien les maîtriser en live.

Fabio : Plus on les joue, mieux elles sont.

Contrairement à la précédente, je trouve que la pochette de 2004 : Année du dragon a été travaillée. On dirait presque une peinture, mais apparemment ce serait une photo, où on constate encore votre côté chauvin avec des produits en partie bourguignon. C'est une commande du groupe ? Et qui l'a réalisée ?

William : Non, en fait, toutes les idées de la pochette viennent des gars qui ont fait la photo. En revanche, le choix du chien, c'est nous. C'était une petite chienne qui était sur la place Sainte-Marthe, située à côté du studio d'enregistrement, on l'a empruntée pour faire la photo.

Fabio : On l'a amenée dans le studio photo qui est attenant au studio de Francis, c'est une composition avec de la fausse pelouse et des objets. La photo a été faite en argentique avec un filtre paillette et elle a été à peine retouchée. Les auteurs sont les frères Tanchaud qui gèrent la société Sunbath, qui avaient déjà fait la pochette de l'album d'avant. Sauf que pour Sentimental, on avait choisi l'une de leurs photos déjà existantes. Dans le cas du nouvel album, on leur a demandé de nous faire un truc.

Ah, pour Sentimental, j'étais persuadé que c'était un de vos proches qui a pris une photo au smartphone d'une mamie en train de vous prendre en photo sur scène...

Fabio : Ah non, ce n'est même pas nous sur scène !

Théo : Par contre, la petite scène qu'elle prend en photo, on la connaît. C'est une scène de village dans le coin de Sens où pas mal de groupes du coin ont déjà joué.

Vous avez une obsession pour les chiens ?

La pochette, et puis le sujet du clip de «Vomit

candy»...

Théo : Le clip s'est déroulé dans un centre d'agility, un sport canin avec des obstacles.

William : Le chien présent dans cette vidéo est vice-champion d'Europe, je crois.

Théo : Ouais, peut-être bien. En tout cas, le chien et son maître sont de vrais pro de cette discipline là-bas.

William : Ce sont des amis vidéastes connus sous le nom «La Salle Affaire», et qui avaient déjà fait le clip d'«l'm sentimental», qui ont géré tout ça. Ils ont de bonnes idées.

Il y a un truc que j'ai remarqué, vous n'avez jamais eu d'invités sur vos albums ? Johnny Mafia est-il exclusif ?

Fabio : Ouais, je me suis fait la remarque il n'y a pas si longtemps. Il y en a très peu dans le rock, je trouve ça dommage.

William : C'est-à-dire que l'occasion ne s'est jamais présentée.

Théo : On préfère faire des concerts avec les potes !

Fabio : On a fait des splits, par contre.

Théo : Oui, un avec Not Scientists en 2019, et un split 45t de 2 titres pour un numéro de la revue Mowno avec les Burning Heads.

Vous tournez en Europe, mais aussi dans le monde : il y a eu le Canada, et puis ces dates en Corée du Sud l'année dernière...

William : C'est un festival qui invite des groupes du monde entier, l'expérience était super.

Théo : On a fait trois concerts en deux jours dans un périmètre de 500 mètres. On est resté 9 ou 10 jours donc on a eu le temps de se balader, visiter.

Fabio : Les concerts étaient juste à côté de notre hôtel, c'était super pratique. Il y a un soir où on a notamment partagé l'affiche avec d'autres artistes français dont Saro, le champion du monde de beatboxing, et une chanteuse nommée Eugénie. Des styles qui n'ont rien à voir avec le nôtre. Un truc étonnant en Corée : la veille de faire ce festival, on a fait une date «off» dans un bar, les gens ils se pointent pour le concert, et ils se barrent à la fin, mais ils sont là, c'est trop bizarre, ils ne boivent pas de coup.

Comment est perçu le groupe à l'étranger ?

Théo : Ca dépend des pays. Même en France,

ça dépend des régions.

William : C'est dur d'évaluer cette perception de Johnny Mafia en fonction des zones géographiques. Tu as des villes où les salles sont remplies de monde parce qu'elles savent bien organiser leurs événements en fonction des goûts des gens.

Théo : Tu as des villes forcément plus rock que d'autres aussi.

William : Cas concret : à Lyon, on ramène toujours du monde. L'autre jour, on était à Lons-Le-Saunier, une ville beaucoup plus petite, c'était blindé.

Théo : A contrario, t'as une ville comme Santander, en Espagne, où on joue devant trois personnes. Le pire, c'est qu'on va y rejouer, j'espère qu'ils ont dit à leurs potes de venir... [rires]

William : Ils seront huit !

Théo : Par contre, c'est trop bien l'Espagne ! Putain de public, accueil au top, en général il y a du monde.

Vous n'avez pas suscité des vocations de rockeurs pour les jeunes de Sens ?

William : Pas vraiment...

Théo : Il y a quelques groupes de rock à Sens, dont les membres sont plus jeunes que nous, et avec qui on s'entend bien. Si nous n'avions pas été existé, ils auraient quand même monté leurs groupes. Quand on a commencé Johnny Mafia, il y avait une grosse scène rock à Sens, ça nous a forcément boosté. Mais quoi qu'il arrive, on aurait monté notre groupe, cette scène rock de Sens n'a pas influencé notre choix de faire de la musique. Disons que ça nous a donné la culture des concerts, d'aller en voir puis d'en faire.

Ça fait longtemps que vous n'avez pas joué là-bas ?

Théo : On y joue une fois par an, à la Fête de la Musique en général. Même deux fois par an, car on joue dans un bar qui s'appelle Le Patio.





Il y a des coins sympas où jouer ?

Théo : Non, aucun. Enfin, si, il y a le Patio, mais ils ne font que 4 ou 5 concerts durant l'été, car on peut jouer dehors. Il y a eu dans le passé des bars qui faisaient des concerts à l'ancienne mais c'est terminé.

Êtes-vous capable de me citer votre meilleur concert depuis que vous jouez avec les Johnny ?

Théo : Je pense que dans quelques heures, je vais changer de réponse (NDLR : ils font leur release party et c'est complet depuis quelques temps).

William : Je me souviens d'un show à La Maroquinerie en 2018, c'était trop bien. Il y avait un petit de 5 ans avec son casque anti-bruit qui slamait.

Théo : On va dire qu'il y a plein de concerts inoubliables à égalité pour différentes raisons.

William : Je pense à celui du festival This Is Not A Love Song à Nîmes, c'était trop bien.

Théo : Et puis les Fêtes de la Musique à Sens ! Tous les ans, on invite les copains. L'affiche de l'année dernière, c'était un all-star.

Fabio : Un all-star sous la flotte !

Théo : Ouais, mais on s'est amusé, il y avait du monde.

Et le meilleur album de Johnny Mafia ?

Tous : Le dernier, évidemment !

Merci à Marion, JC (de 3C), ainsi qu'aux gazières de Sens.

■ Ted

Photos : Rocco de Fixin





JOHNNY MAFIA

LA MAROQUINERIE, PARIS

LA DATE DU 5 AVRIL 2024 ÉTAIT MARQUÉE AU FER ROUGE DANS NOTRE AGENDA, TOUT ÉTAIT CALÉ : SESSION PHOTO (SOUS LA PLUIE) SUIVIE D'UNE INTERVIEW, CONCLUE PAR LE MOMENT LE PLUS ATTENDU, À SAVOIR CE SHOW DE LA «RELEASE PARTY» TOTALEMENT IMMANQUABLE POUR TOUT FAN PARISIEN DES JOHNNY MAFIA. LE QUATUOR BIBERONNÉ À WEEZER, AUX PIXIES ET NIRVANA NE NOUS A PAS DÉÇUS, DANS LE FOND COMME DANS LA FORME. CE SOIR-LÀ, ILS ONT LAISSÉ LE SOIN AUX GURL DE CHAUFFER LA MAROQUINERIE. LE W-FENEC VOUS PROPOSE UN RETOUR SUR DES MOMENTS FORTS ET LES RESENTIS DE CETTE SOIRÉE «SOLD OUT».



Rien d'étonnant à ce que les Gurl ouvrent le bal ce soir. Enzo, batteur de Johnny Mafia, m'avait chaudement recommandé et vanté le talent de ce trio de rock garage aux accents pop-punk lors d'une soirée de la Saint-Sylvestre datant d'il y a quelques années. J'avais dû attendre la sauterie des 5 ans d'NRV Promotion l'année dernière à Petit Bain (Paris) pour constater le potentiel de ce groupe, sans pour autant lui trouver ce petit «quelque chose qui fait la différence». Comme les Johnny Mafia, les Parisiens ont le sens de la mélodie qui fait mouche et une ardeur communicative, et surtout élaborent une musique calibrée pour le live. Ceci dit, contrairement à la dernière fois, le groupe semble bien plus à l'aise sur scène, davantage

relâché et cela favorise le public à se bouger et illuminer son esprit. Quelques membres des Johnny étaient d'ailleurs aux premiers rangs pour prendre le pouls de la soirée, et ont dû constater, tout comme moi, à quel point le choix de Gurl était plus que justifié.







Depuis la sortie de leur EP *Maybe we're not kids anymore* en novembre 2023, le trio a clairement passé un cap, progresse à son rythme et tourne de plus en plus, notamment en dehors de nos frontières, puisque des dates en Angleterre ont été annoncées sur leur page Bandcamp. Tâchons de les revoir lors d'une tournée promotionnelle de leur premier LP qui devraient logiquement débouler dans les prochaines années. Puisqu'ils ne sont (peut-être) plus des gamins, que leur maturité artistique semble prendre forme, les membres de Gurl devraient présenter le meilleur d'eux-mêmes à cette occasion. Au vu de la prestation fournie ce soir, on n'en doute pas.





Qu'est-ce qui différencie une «release party» d'un concert classique ? À part présenter ses nouvelles chansons, eh bien, pas grand-chose en réalité. Surtout que depuis la sortie en février de leur quatrième album, 2024 : année du dragon, les Johnny Mafia ont eu le temps de caser neuf concerts et de jouer/parfaire leurs nouveaux morceaux en public avant même celui de La Maroquinerie. Ce soir, le quatuor de Sens (ou 3C, son tourneur) a choisi la capitale française (et non, celle du Monde, qui est Sens évidemment, ville natale du groupe dans laquelle il jouera comme chaque année lors de la fête de la musique...) pour célébrer la sortie de son nouvel album. Gentlemen qu'ils sont, les gaziers l'ont quasiment joué en entier. Seule «Keep an eye on me» a été volontairement oubliée. Pourquoi ? Est-ce qu'il manquait quelqu'un pour jouer du xylophone à la fin ? N'avaient-ils pas le temps nécessaire pour la présenter aux fans ? Pas assez répétée ou impossible à rejouer en live ? Nous ne le saurons jamais, mais les Johnny ont de quoi faire en termes de catalogue de titres. Ils nous gratifient d'une vingtaine de morceaux revisitant assez bien leur répertoire avec une petite préférence pour le dernier (normal !) et Sentimental.

C'est sur les airs de la «Lambada», célèbre tube

de l'été datant de 1989 dont l'air a été pompé sur un obscur groupe bolivien, que Johnny Mafia arrive sur les planches, visiblement heureux et fiers d'être devant un public chauffé à blanc. Enzo, qui se présente avec une peau de grosse-caisse customisée à son effigie (une image extraite du clip «Vomit candy» où il pose connement avec un chien), balance le tempo de «Sting», les guitares se lâchent progressivement, le groupe est lancé telle une fusée. Ce dernier enchaine avec facilité et entrain ses tubes power pop/punk les plus connus («Trevor Philippe», «Sun 41», «l'm sentimental», «Sleeping», «Black shoes») entremêlés des hits beaucoup plus frais («Green eye», «Rules bulls bells», «Vomit candy», «Gimme some news»). En parlant d'enchaînement, on a particulièrement aimé celui réalisé entre «Green eye» et «Trevor Philippe», deux titres qui possèdent le point commun de se terminer sur un tapping de guitare assez semblable. Les Bourguignons agrémentent leur spectacle de pitreries et de blagues entre les morceaux. Ainsi, William tente de convaincre le public, tel un vendeur sur les marchés ambulants, d'acheter un «super» calendrier chinois qu'on retrouve généralement dans les restaurants. Il faut dire que le bassiste provoque assez souvent des moments gênants mais hilarants quand il s'adresse à l'audience. Mais les autres



JOHNNY MAFIA

ne sont pas en reste quand il s'agit de galérer, à l'image de Théo qui essaye de négocier l'augmentation du montant du cachet sur scène en apostrophant le tourneur.

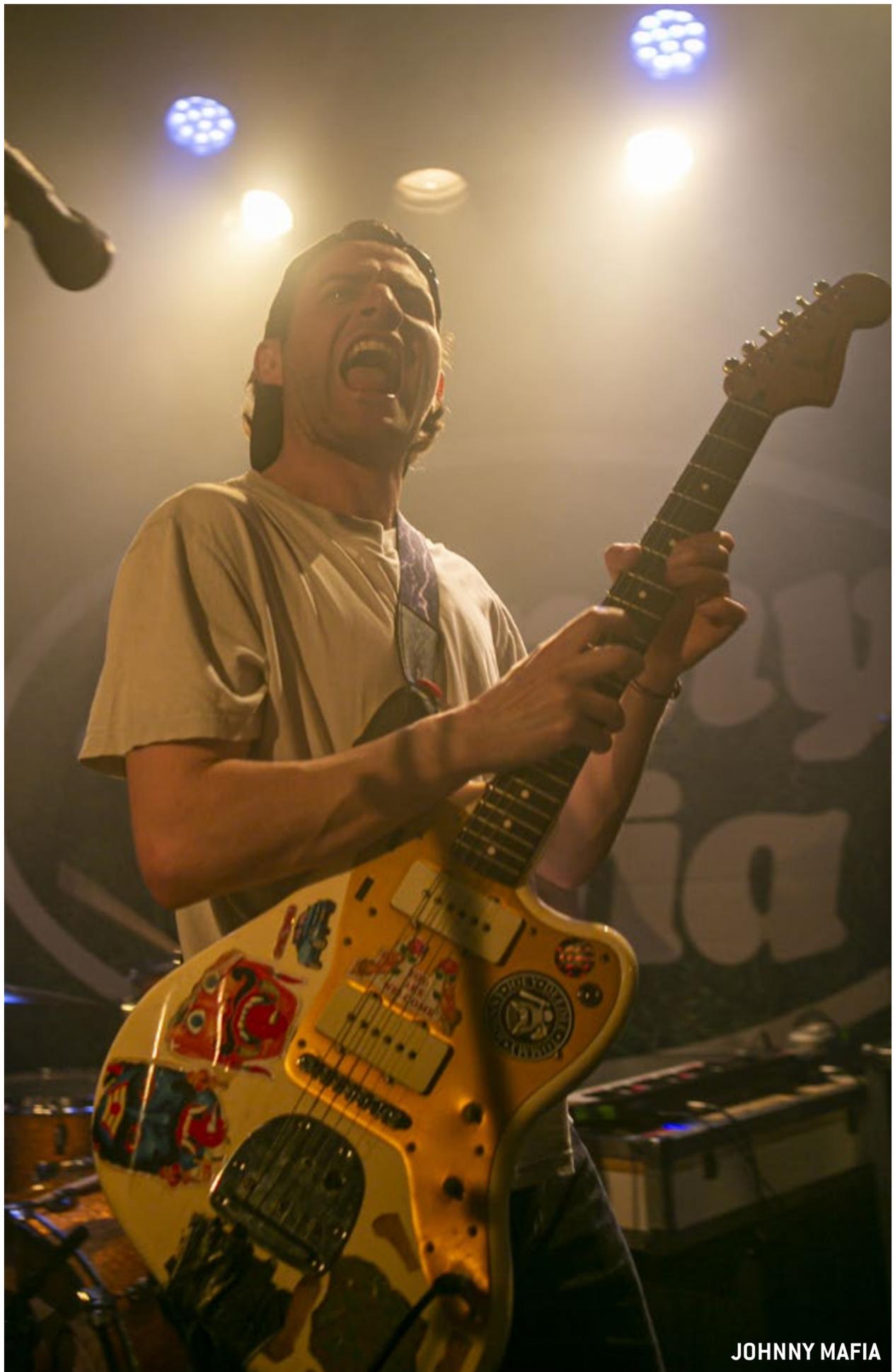
Le public aime ça, en redemande même, et ne se fait pas prier pour foutre un dawa d'enfer. Entre successions de slams où les fans retombent parfois sur les musiciens ou leurs matériels, jets de bouteilles d'eau et de gobelets de bières sur le groupe (dont Enzo se débarrasse en les renvoyant dès qu'il en a l'occasion), quand ce n'est pas sur les pédales de Fabio, sans compter les divers coups sur les micros quand les musiciens chantent, et j'en passe, les Johnny Mafia restent quasi stoïques face à cela et n'oublient jamais ce pourquoi ils sont là. Vivre cela peut parfois nous mettre dans des situations inconfortables (deux chutes pour ma part suite à un mouvement de foule), mais cela fait partie du spectacle. Et on oublie vite tout ça car il y a peu de temps mort dans les shows des Sénonais, tout se fait à fond, et l'état d'esprit est toujours joviale. On passera sur les micros défauts du set, comme ces quelques fausses notes entendues entre le xylophone et la guitare sur «Gimme some news», car le concert de Johnny Mafia a été ce soir incroyablement bon, bien rythmé et fluide, tout en n'omettant pas de saluer la sympathie et la joie contagieuse des gars qui facilitent aussi son ambiance. Le groupe nous quitte après avoir interprété le combo décoiffant «Crystal clear»/»Ride» en rappel. Bouillonnante et vivante, cette soirée fut idéale, une grosse fiesta inoubliable et à coup sûr le meilleur show du groupe auquel j'ai pu assister. Un conseil : foncez vite les voir ! Ils viennent de rajouter des dates un peu partout pour le reste de l'année.

Merci à Marion Seury, et JC de 3C.

■ Ted

Photos : Rocco de Fixin

Sting / I'm bound / Green eye / Trevor Philippe / Sun 41 / Summer / Rules bulls bells / Problem / I'm sentimental / Cyanide / Vomit candy / Phone number / Split tongue / Sleeping / Hammer / Gimme some news / Black shoes / TV and Disney / / / Crystal clear / Rise



JOHNNY MAFIA



JOHNNY MAFIA



JOHNNY MAFIA









JOHNNY MAFIA

2024 : ANNÉE DU DRAGON

[Howlin' Banana]

Ce n'était pas évident de remettre le couvert après *Sentimental*, disque qui avait achevé de consacrer les mafieux sénonais et les avait fait passer un cap, aussi bien artistiquement (je ne suis pas sûr de m'être encore remis du tube « Trevor Philippe »), qu'en termes de reconnaissance (davantage de promo, de concerts, de public, des salles plus grandes). Ils auraient même mérité d'être en couverture d'un *W-Fenec Magazine* à l'époque ! Et je ne dis pas ça (que) parce que je suis moi aussi né à Sens, capitale du Monde. C'est désormais réparé et chose faite, quelques années après avec *2024 : Année du dragon* (et de la remontée de l'AJA en Ligue 1).

Quid de ce nouvel album alors ? Nos quatre jeunes Icaunais ont-ils su gérer la pression et composer à nouveau de bonnes chansons ? Quand on voit leurs bouilles joviales en première page du magazine, nous avons là un indice suffisamment rassurant : Johnny Mafia ne trompe pas le monde, et la pression, c'est donc plutôt à coups de grandes pintes qu'ils l'évacuent, par litres. Le tout est confirmé sans interruption, des premières secondes pied au plancher de « *Green eye* », aux dernières plus planantes et paradisiaques de « *Hammer* ». Rien n'est à jeter, aucune denrée périssable et le banquet est bien plus alléchant que celui proposé sur la pochette, l'éventuelle seule faute de goût que je pourrais reprocher à ces p'tits facétieux. Encore que je la proposerais bien comme objet d'étude à l'oral

d'Histoire des arts de mes élèves. Sinon, musicalement, la formule magique n'a pas changé d'un iota (ou presque), les grands maîtres et groupes références non plus, à savoir la power-pop efficace de Weezer, mélangée à la fougue alternative et parfois surf des premiers Pixies (coucou les 90's !).

S'il n'est pas chose aisée de déterminer lequel des dix titres est le plus tubesque, Johnny Mafia ne s'est pour autant pas reposé sur ses lauriers, ni n'a cédé à la facilité. Derrière leur apparente simplicité (signe de morceaux réussis), si l'on prête une oreille un peu plus attentive, on va déceler de nombreux arrangements inspirés, qui vont des breaks ou roulements de batteries, aux multiples effets de guitares et solos, en passant par quelques chœurs/cris et j'en passe. Le groupe est-il arrivé avec des idées bien arrêtées ou alors s'est-il laissé guider/conseiller par Francis Caste, chez qui il a enregistré ? Toujours est-il qu'il s'est trouvé bien avisé. Allez, s'il fallait vraiment ressortir trois titres, je pencherais pour « *Green eye* », « *Vomit candy* » et celui qui est peut-être mon préféré, « *Rules bulls bells* », en étant bien embêté de ne pouvoir sélectionner le plus punk « *Cyanide* ».

La première fois que je les ai vus en concert, à la sortie de *Sentimental*, j'avais été très agréablement surpris de constater un public à la fois nombreux, mixte et jeune. Trois conditions que je ne trouve pas assez réunies à mon goût. Malgré son relatif jeune âge, le groupe joue donc dans la cour des grands (frères), avec comme lourde tâche d'impulser, motiver et faire perdurer la scène rock française. *2024 : Année du dragon* certes, mais de Johnny Mafia, très certainement aussi.

■ Guillaume Circus



DEMANDE A LA POUSSIERE

KINTSUGI

(My Kingdom Music)

Certainement parce que «Recoller les morceaux» ça sonne moins bien que Kintsugi, Demande A La Poussière a choisi le terme japonais qui permet de rendre beau des trucs cassés. Un choix déjà fait par Death Cab For Cutie il y a quelques années lors du départ de leur guitariste Chris Walla, comment ici ne pas y voir l'évocation du passage de témoins entre Krys, parti se consacrer pleinement à Ecr.Linf, et Simon (Anthropovore, Muertissima...). Un changement de chanteur/guitariste qui, sans aller à dire qu'il se couvre de poudre d'or, se fait assez «naturellement» tant le combo a gardé son essence en restant à la fois doom, black et dépressif.

Les instruments s'installent histoire de préparer nos oreilles à la rencontre avec Simon, on lui fait de la place, le rythme disparaît presque et après quelques mots lointains, c'est une voix clairement black qui nous agresse en toute décontraction, appuyée par une série de riffs tranchants. Et si c'est franchement black, c'est aussi en français et assez intelligible, les cris se mêlent à une forme de spoken word, comme s'il fallait rendre plus accessible certains mots («Qui marche sans but au sein d'un empire de...») et alourdir le poids donné à d'autres («...poussière»). Le titre qui donne son nom à l'album coche quant à lui davantage de cases pour un metal extrême avec une double pédale à fond pour couvrir un riff plu-

tôt lancinant, l'ensemble étant contrebalancé par d'autres parties bien plus légères qui nous font perdre l'équilibre tant il est instable. C'est à ce petit jeu que les Franciliens vont nous prendre tout au long de l'opus, variant les idées, réussissant à être parfois très groovy, d'autres carrément sludge, répondant à quelques appels post-hardcore pour apporter encore plus de teintes à un album dont on ne ressort pas indemne.

Si les pistes sont relativement courtes et les idées et inspirations nombreuses, on a un ensemble qui reste très homogène de par le chant ou le son des guitares, il est donc peu aisé de sortir un morceau du lot, le groupe a pour le moment choisi de mettre en avant «Kintsugi» et «La parabole des aveugles», mais cela aurait très bien pu être «Fragmenté» ou «Brisé», eux aussi très intenses et révélateurs de leur grande capacité à amalgamer des parties antinomiques.

■ Oli



XTREME FEST

WE ARE AN XTREME FAMILY

26-27-28 JULY 2024

NOVA TWINS X DESCENDENTS
RISE OF THE NORTHSTAR
CRISIX X MAD CADDIES
ZEBRAHEAD X THE BABOON SHOW
THE CASUALTIES X MOSCOW DEATH BRIGADE
STRUNG OUT X REAL DEAL X THROWN
OXYMORRONS X BELVEDERE X GUILT TRIP
A WILHELM SCREAM X BILLY HORNET X CF 98
CALCINE X THE MEFFS X JOHNNIE CARWASH
IMPARFAIT X RED SOUL COMMUNITY X THE TWIN SOULS
TOXIC FROGS X MUSTARD PLUG X AERIAL SALAD
FOREST POOKY X THE MANKY MELTERS X MAKEWAR
PUNKY TUNES X MONDE DE MERDE X PYTHIES X WHO I AM
SORCERER X OLD TIME SPOOKS X PUSSY MIEL

CAP DECOUVERTE / TARN / FRANCE



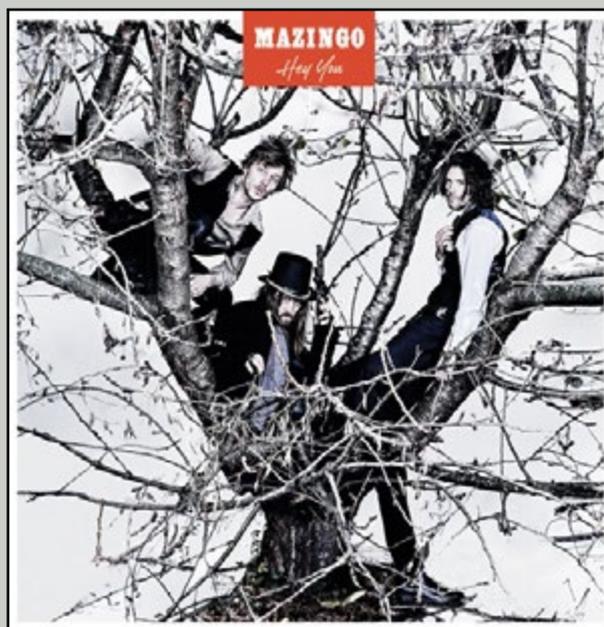
GEINS'T NAÏT + SCANNER + L. PETITGAND

ET IL Y AVAIT

(Ici D'Ailleurs)

Dix mois après la sortie d'OLA (chroniqué dans notre Mag #59), le trio Geins't Naït + Scanner + L. Petitgand revient avec une collection de nouvelles pièces aux sonorités electro-ambient, toujours dans le cadre de la série «Mind travel series» du label nancéen Ici d'Ailleurs. À l'image de ce dernier, la musique proposée sur Et il y avait n'a pas de frontière, si ce n'est peut-être celle du «style» en lui-même. Les sons diffusés ici sont autant d'expérimentations et de façonnages/collages sonores qu'une volonté d'ouvrir le champ des possibles. Cette fois-ci, le trio semble encore plus sombre et atmosphérique que sur OLA avec cependant moins d'éléments industriels (même si on ne crache pas sur des titres tels que «Et après» ou «Italia scan LP2» qui en contiennent un peu). Et il y avait, c'est un peu la bande son d'un coma, d'une perte de conscience, d'une conscience dans l'inconscient, avec par moments des voix qui nous parlent, comme celles de nos proches nous suppliant de nous réveiller. C'est une immersion similaire à celle de Coil, formation expérimentale/post-industrielle culte pour laquelle Stéphane Grégoire, le fondateur du label Ici d'Ailleurs, avait rendu un vibrant hommage en montant le collectif This Immortal Coil. Tout est lié, finalement.

■ Ted



MAZINGO

HEY YOU

(Le backbeat)

Comment ça le blues folk, ce sont souvent des musiciens qui traînent leur tristesse dans une lenteur déprimante comme un cheval fatigué tirerait sa carriole entre le Mississippi et le Missouri ? Alors peut-être pour certains, mais pour Mazingo, on va plutôt partir sur de l'enjoué, de l'énergique, une sorte de power blues folk. Le trio franco-américain composé de Andrew Mazingo (contrebasse, chant), Alexis Réoutsky (guitare, chant, harmonica) et Félix Bourgeois (batterie, percus, chœurs) sait mettre du rythme dans ses compositions, à commencer par le track introductif «Hey you», ou le premier single extrait de ce deuxième album, «One poor teardrop». Suit ensuite un titre plus blues avec un chant plus rocailleux en duo avec un harmonica qui miaule. Mazingo développe un univers accessible, entraînant et dynamique, même s'il sait calmer les chevaux pour présenter de très belles ballades comme le brillant «In the light», l'envoûtant «She's gone» ou le très sobre «The run». A contrario, ils savent aussi lancer un petit rock court mais qui claque bien avec «Gone to stay». Bref, 12 tracks qui passent crème, efficaces, abordables, qui font mouche. Et c'est une évidence que tout au long des 150 concerts qu'ils ont déjà donnés depuis 4 ans, que cette énergie doit être communicative et partagée.

■ Eric



DÄTCHA MANDALA

LA SORTIE DE KODA, LE TROISIÈME ALBUM DES DÄTCHA MANDALA, EN AVRIL DERNIER NOUS A DONNÉ L'OCCASION DE DISCUTER UN PEU AVEC CE TRIO BORDELAIS QUI SAIT HONORER LE ROCK ET TOUTES SES VARIATIONS.



Comment s'est passé le processus de création pour Koda ?

JB : Comme à chaque fois finalement, les idées s'amoncellent et lorsque plusieurs riffs, mélodies et ou carrément des morceaux entiers semblent être cohérents ensemble, on décide de les rassembler sur un même album. On passe donc du temps à faire des démos dans le home studio pour travailler, arriver à écrire

10-12 morceaux qui nous plaisent à tous les 3 pour décider qu'il est temps d'aller en studio.

Comment s'est faite la collaboration avec Charles de Schutter (studio ICP et Rec'n'Roll à Bruxelles) pour l'enregistrement et le mix et Jett Galindo (Bakery studio à Los Angeles) pour le mastering ?

JB : C'est le régisseur de la salle de concert le

Krakatoa, Marco, qui a conseillé à Jérémy (guitariste du groupe) d'aller écouter le dernier No One Is Innocent, car il trouvait le son super. C'est en se penchant sur les crédits qu'on a vu qu'il avait été produit par Charles de Schutter et après plusieurs investigations sur son travail, on s'est dit qu'on aimerait bien enregistrer avec lui ce troisième album. On lui a donc tout simplement envoyé un mail, auquel il a répondu positivement, et les dés étaient jetés. C'est ensuite lui qui nous a aiguillés vers Jett Galindo, donc nous avons tout simplement suivi ses conseils, et on est très contents du résultat.

Dans chacun de vos albums, vous aimez traverser toutes les époques et variations du rock. Pour Koda, on sent que vous avez voulu explorer le côté plus heavy, presque metal ?

JB : Oui, mais c'est rarement une volonté conscientisée. Disons que les morceaux de Koda ont sonné naturellement plus heavy, avec des thèmes assez sombres ou graves dans les textes, notamment parce qu'il a été écrit en majorité durant les confinements. C'est d'ailleurs pour cela qu'on a eu envie d'avoir une production résolument plus moderne, pour coller à cet univers plus lourd, et en même temps avec des mélodies plus pop que d'habitude.

«Julietta», en revanche, est un beau retour aux ballades 70's, et vient à contretemps du reste de Koda. Vous souhaitez toujours alterner les ambiances ?

JB : C'est vrai qu'on aime bien passer du pianissimo au forte, les contrastes donnent du relief aux choses. Et c'est aussi un moyen de faire une pause dans l'écoute entre toutes ces grosses guitares, la batterie puissante, etc.. Ça permet de prendre un break et rend l'écoute plus agréable. C'est important pour nous de ne pas se contenter d'écrire 10 fois le même morceau, c'est pour ça que nos albums ont souvent une large palette sonore, on aime à la fois Jeff Buckley et Gojira, ça rend le tri des idées difficile parfois, mais on finit toujours par tomber d'accord.

Le morceau 100 % batterie «Syndrome of laborious optimism», au milieu de l'album, c'est venu comment ?





JB : L'idée de base était de finir le morceau qui le précède dans l'album, «Om namah shivaya», par ce solo de batterie. Jérémy et Nicolas m'ont poussé à en écrire un, car c'est quelque chose que l'on n'entend plus dans les albums, à part dans le dernier Tool, qui a d'ailleurs inspiré l'idée. Et puis, au moment du mixage, on trouvait que ça rallongeait «Om namah shivaya» de façon conséquente, et on a préféré le séparer afin qu'il ait sa piste à lui tout seul. Et pour le nom, il nous fallait un acronyme de «Solo», d'où ce nom, car on rigole souvent de mon optimisme laborieux.

Pour l'écriture, quels sont les thèmes qui vous inspirent ?

Nico : La liste est longue, mais globalement la réponse pourrait se résumer à : la vie et toutes les expériences et réflexions que celle-ci nous fait avoir à son sujet. La vie, l'amour, la mort, notre place d'être spirituel dans cette expérience terrestre et humaine, la présence croissante du numérique dans nos vies concrètes, les algorithmes qui dictent de plus en plus nos vies... et la magie de l'existence en elle-même !

Il y a des groupes qui vous ont influencé pour la création de cet album ?

Jeremy : Ghost , Royal Blood, The Black Keys...

Nico : Je rajouterai volontiers Sting, Muse et Gojira !

Justement comme chacun de vos albums nous fait voyager dans la grande histoire du rock, quels albums, selon vous, sont incontournables dans l'anthologie du rock'n'roll ?

Jeremy : Are you experienced de Jimi Hendrix, Nevermind de Nirvana, Song for the deaf des Queens Of The Stone Age...

JB : Vaste question ! Pour ma part, je citerais Back in black d'AC/DC, Led Zeppelin II, mais bon, on peut continuer cette liste sans fin. Sur Google, cherchez top albums rock, tout le monde tombera d'accord sur celle-ci, à peu de chose près.

Hormis le sympathique clip animé pour «Mojoy» (EP Anâhata en 2016), vos clips sont plutôt limités à une capture du groupe. C'est par manque de temps, de moyen ou d'envie ?

Jérémy : C'est un peu tout ça en même temps. Aussi, nous n'avons jamais réussi à collaborer

avec un réalisateur qui arriverait avec une idée de scénario convaincante. On attend toujours l'idée qui sera mieux que celle de nous voir jouer !

Nico : Et tout ça, c'est sans parler du clip de «Stick it out» qui ouvre notre précédent album où il y a tout de même une personne habillée en full cuir et tenue en laisse, par un homme en costard et qui lui fait faire des choses ... discutables ! On en parle moins souvent que le clip animé, mais c'est un de mes clips préférés personnellement et qui sort un peu de juste nous qui jouons pour le coup.

Parlons de l'artwork de l'album qui me fait penser aux dessins de Moebius ou Druillet, ce sont des auteurs que vous appréciez ?

Nico : Whouah, excellentes comme références ! En effet, ça nous parle et je pense que ça doit aussi beaucoup parler à notre graphiste avec qui on a la chance de travailler depuis 10 ans maintenant ! Il se nomme Markel Urrutia, mais plus connu sous son nom d'artiste «Smoke signal Studio» ! Cette fois ci on a voulu le sortir un petit peu de sa zone de confort, une iconographie très typée 70's «psyché», et de l'amener vers une esthétique plus moderne, presque «2001 l'odyssée de l'espace».

Vous avez un paquet de concerts à votre actif, avec notamment un passage au Stade De France en 2017 et au Hellfest en 2022, et entre ces deux derniers, lequel vous avez préféré ?

Jérémy : Le Stade de France pour moi. Le fait que Les Insus nous aient choisi rajoute une certaine fierté, le tout dans un cadre vraiment exceptionnel !

JB : Pareil que Jeremy, le Stade de France reste quand même un concert hors du temps dans des circonstances improbables, tout s'est bien enchaîné, de la rencontre avec Les Insus à ce concert, ça n'arrive qu'une fois !

Nico : S'il fallait choisir entre les deux, évidemment ce serait le même que les copains ... mais sinon je dirais le prochain Stade de France à la tombée de la nuit cette fois et en deuxième partie, quitte à rêver grand !

Comme il faut venir vous voir en concert, comment va se dérouler la tournée ? Vous tournez dans quels pays ?



Jérémy : Elle va s'étaler sur toute l'année 2024, principalement en France mais il y aura en effet quelques pays européens : Allemagne, Suède, Danemark ... Vous pouvez trouver toutes nos dates de la tournée sur notre site.

Et sinon, Bordeaux est toujours une ville rock'n'roll ?

Jérémy : Il y a des groupes de rock à Bordeaux. Beaucoup restent underground et dans des styles précis, garage, post-rock, shoegaze, metal... peu arrivent à s'exporter ailleurs. Il y a surtout un manque d'endroits pour faire jouer cette scène locale, il ne reste que des petites caves ou des grandes SMAC, ce qui limite l'exposition de ces groupes.

Et enfin, Dätcha Mandala ne serait-il pas là

pour sauver, voire ressusciter le rock ?

Jérémy : Nous n'avons pas cette prétention là... Il y a eu beaucoup de monde avant nous ! Ils ont fait de grandes choses dans le rock n'roll . Et ce n'est pas facile du tout de réinventer la roue ! Cependant, on a toujours été sincères dans notre façon de faire notre musique et selon moi, la sincérité prévaut sur tout.

Merci à JB, Jeremy et Nico des Dätcha Mandala pour leur disponibilité et merci à Floriane de Shake Promotion.

■ Eric
Photos : Jessica Calvo



WALLACK

LOVELESS

(Klonosphère)

Piégés par le COVID au moment de la sortie de Black neons, les Poitevins ne se sont pas découragés et reviennent, gonflés à bloc, avec Loveless. Ce groupe, c'est vraiment un gros kiff ! Parce que c'est aussi rare que bien fait ! Écouter Wallack, c'est s'assurer un voyage «ailleurs», dans une dimension musicale quasi inexplorée et faire ce trip sans jamais se lasser ou imaginer que le groupe aurait pu changer quelque chose à l'itinéraire.

Encore plus industriel que par le passé, le combo est davantage allé à l'essentiel, raccourcissant ses morceaux (le plus long ne dépasse pas 3'30») pour ne mettre en valeur que les idées les plus efficaces. Ils n'ont pourtant pas totalement mis de côté les artifices avec une intro («The world you fear»), un entracte («The end») et une conclusion («The score») largement dominés par les machines, assez douces pour le coup. Au cœur du sujet, les mêmes bécanes sont bien plus martiales, elles matraquent des rythmiques ou impriment une ambiance post-apocalyptique proche de celles de Shaarghot («Cold blood»). Le contraste avec la voix rauque et chaude («More a shade than a man», «Lux altera») est ainsi amplifié alors que la dimension «stoner» se fait moins prégnante. Moins désertique et fatalement plus froide (avec un peu de sonorités Electronic Body Music), la sauce prend tout de même car elle donne envie de danser !

Est-ce un crâne humain, est-ce un milieu minéral aux multiples strates, est-ce un bug dans la matrice ? N'y a-t-il vraiment pas d'amour ? Ces couleurs pastel à l'arrière-plan n'en seraient-elles pas des traces ? Même l'artwork nous laisse avec des questions et le sentiment qu'il correspond parfaitement à l'univers de Wallack. Allez, au boulot, on en veut plus encore !

■ Oli





NEWDAD

MADRA

(Fair Youth / Atlantic Records)

Après deux EPs (Waves EP en 2021 et Banshee EP en 2022), les Irlandais de NewDad ont livré en janvier dernier un premier album intitulé Madra, qui signifie «chien» en irlandais. Formé en 2018 à Galway suite à un projet de fin d'études scolaires en pratique musicale, ce quatuor mené par la chanteuse/guitariste Julie Dawson fait partie de ce renouvellement de la scène indie pop internationale aux vocalises féminines suaves qui empile depuis de nombreuses années une liste impressionnante de groupes. De tête, on pourra citer au minimum des valeurs sûres telles que Alvays, Slowdive, Sobs, Bleach Lab ou encore Wolf Alice.

Autant dire que NewDad arrive en terrain conquis, ce qui n'a pas l'air de troubler cette bande, relocalisée à Londres après le succès de son 2e EP. D'autant plus, hasard ou pas, qu'elle a su très bien s'entourer et plutôt rapidement à en croire leur biographie : un EP mixé par John Congleton, le maître de l'esthétique du son «indie», une signature sur la major Atlantic Records, un booking du tonnerre l'ayant amené à jouer au Green Man Festival, à Rock En Seine, au Pitchfork Music Festival, et même quelques participations à la télévision et la radio ont permis à NewDad de se faire un nom. Mais alors pourquoi ce groupe a-t'il autant de réussite ? Eh bien, il suffit de se jeter sur ce premier LP pour le comprendre. «Angel», le premier morceau et l'un des meilleurs du disque, va droit au but. Il reprend tous les

ingrédients pour charmer : une structure simple et classique afin de ne pas bousculer les codes établis, des mélodies entêtantes et magnétiques, une prod' «indie» en béton avec la petite réverb' qui va bien dessus (le mix est assuré par Alan Moulder) et une voix sensuelle donnant la chair de poule.

La plupart des morceaux de Madra séduisent grâce à une combinaison admirable entre une dream pop enjolivée de guitares soyeuses et une pop-rock shoegaze du plus bel effet («Where I go» fait office de preuve). Il y a naturellement une sensation de nostalgie dans ce disque (bien aidé par ses ballades, il faut l'avouer) aux sonorités majoritairement allègres et chaudes, sans pour autant qu'on y perçoive le mal intérieur décrit dans les textes de la chanteuse. En effet, Julie nous apprend qu'elle a libéré dans cette œuvre ses réflexions face à ses anxiétés, ses douleurs, sa dépression et sa vulnérabilité. La pochette du disque avec cette poupée au nez cassé aurait dû nous alerter, mais la qualité et l'attraction de ses compositions nous a rendu totalement aveugles. C'est bien là l'essentiel de ce qu'il faut retenir de ce Madra qu'on vous invite à mettre d'urgence dans votre playlist indie-pop.

■ Ted



MAUDITS

PRÉCIPICE

[Source Atone Records]

Avec Maudits, la seule surprise ne peut qu'être bonne, le groupe poursuit la composition de son œuvre d'ensemble avec les mêmes ingrédients (et ce beau petit dessin de trèfle à quatre feuilles qui indique le chemin) et ne déçoit toujours pas.

Précipice, c'est la pièce phare de ce nouvel album, décomposée en deux parties, elle occupe plus de 25 minutes, d'abord les premières puis ensuite le cœur de l'opus. Tombons allégrement dans la «Part I», ou plutôt envolons-nous puisqu'on est plus dans l'élévation avant qu'une guitare plus lourde ne vienne apporter du lest et nous faire plonger dangereusement, la balade se transforme en odyssée où les moments de calme se font rares car la menace gronde toujours dans un recoin... «Seizure» est moins heurté, moins attaqué par la saturation, avec une lumière qui me rappelle Pink Floyd. «Pretium doloris» ne sert que de pont vers «Séquelles», titre plus engagé qui bénéficie d'un excellent riff entêtant et d'attaques répétées qui saturent l'air et permet d'entendre le début de «Précipice part II» comme une véritable respiration. La pression monte progressivement, les notes se saccadent, la distortion répond aux frappes sourdes, mais le fracas est évité, le rythme a beau devenir un peu fou, on finit par retomber sur nos pieds en évitant le crash. Une fois la dégringolade encaissée, les jolies instrumentations et sonorités acoustiques de «Lights end» pansent les plaies, comme pour «Vielä siellä» et le titre caché, on est davantage

en terres post-rock que post-metal, les quelques ultimes samples de voix renforcent cette idée, Maudits a mis toutes ses forces dans la bataille, cette fin d'album est donc plus douce, plus vaporeuse, les notes ne s'entrechoquent pas, pour mieux résonner elles laissent même de l'espace entre elles.

Plutôt que d'être happé par le bas et la peur du Précipice, le trio vise les cieux et un astre rayonnant. À l'instar de Baudelaire qui dans son poème «Elévation» a besoin de dépeindre les «miasmes morbides», les «vastes chagrins» et «l'existence brumeuse» pour atteindre «les champs lumineux et sereins», le groupe nous fait traverser différentes émotions pour mieux profiter de chacune d'elle.

■ Oli



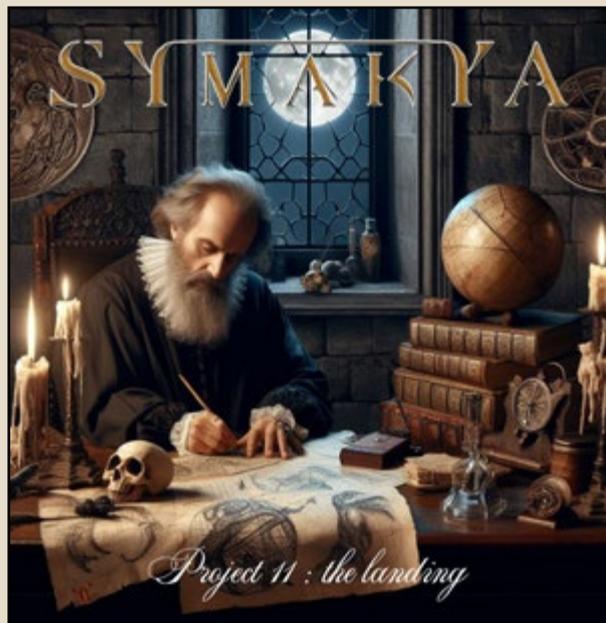
POP CRIMES

GATHERED TOGETHER

[Howlin' Banana Records ...]

Pop Crimes (du nom du deuxième album solo de l'australien Rowland S. Howard, membre avec Nick Cave de The Birthday Party), c'est la réunion de Romain (ex-En Attendant Ana), Morgane (ex-Blondi's Salvation et Amazone), Nicolas de Young Like Old Men, et de Quentin. Formé en 2019 et mis en lumière par Howlin' Banana Records dès leur 1er EP, ce groupe d'indie-pop parisien - dont les membres ont très probablement été biberonnés aux albums de Guided By Voices, Pavement, My Bloody Valentine, The Libertines ou encore The Field Mice - a mis deux ans pour accoucher de son premier album, *Gathered together*. Une période qui a permis au quatuor de peaufiner ses 10 excellents titres dans lesquelles leur pop papillonne avec le shoegaze, la noise et le rock-garage. Assez varié pour ne pas s'ennuyer, assez racé pour ne pas se laisser perdre, ni trop court, ni trop long, le raffinement des morceaux de cet album nous absorbe par de sublimes mélodies et une nervosité contrôlée des guitares. Un équilibre parfaitement maîtrisé par une formation qui n'a pas volé ses premières parties pour The Murder Capital, Mourn, Night Beats, Dignan Porch ou bien The Homesick.

■ Ted



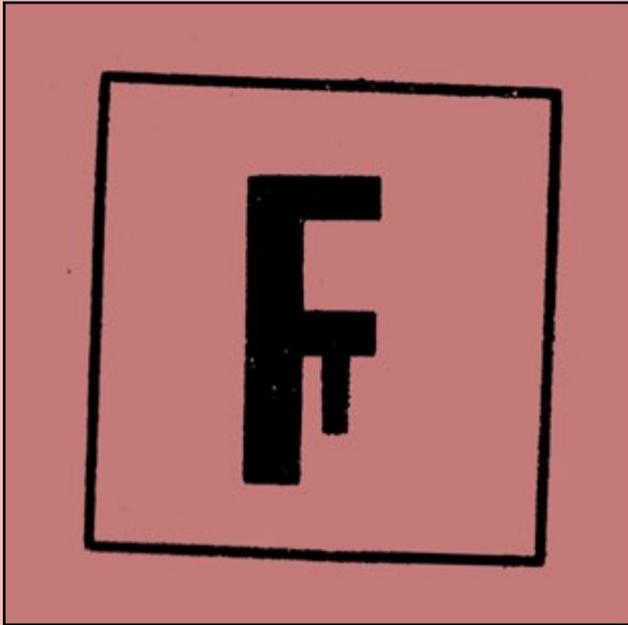
SYMAKYA

PROJECT 11 : THE LANDING

[WormHoleDeath]

Pas évident de savoir où veut nous emmener Symakya. Si l'on suit la petite histoire qu'ils nous ont inventé, il faudrait creuser la question du côté obscur de la lune parce qu'il se pourrait que des êtres vivants l'habitent... On a donc pas mal d'éléments reliés aux missions Apollo et à une forme de science-fiction, un univers qui cadre bien avec un metal progressif qui tâte un peu du côté du heavy (certaines parties chantées, les guitares). Et de l'autre, on a cette pochette qui présente un érudit de la Renaissance en pleins travaux, un scientifique attaché à l'histoire et détaché de la technologie qui pourrait être Galilée, celui qui a développé la lunette astronomique et a fait les premières études scientifiques sélènes, un personnage qui cadre bien avec l'ambiance grandiloquente et exubérante que propose parfois Symakya... Mais qui ne facilite pas l'adhésion à ce qu'ils nous racontent, par exemple, les idées de Dusk of Delusion (autre groupe de Matthieu) sont plus limpides. Bien sûr qu'on peut zapper le concept pour rester focus sur la musique, mais je dois rater un truc. Je crois qu'on va juste garder l'objectif de ces dix titres : nous faire voyager.

■ Oli



FRAU TROFEA

PREMIER SANG

[Araki Records / Les Disques De La Face Cachée]

Initialement sorti en version numérique et en cassette en décembre 2022, Premier sang des Messins de Frau Trofea a fait l'objet cette année d'une parution dans un format vinyle via une co-production des labels Araki Records, Les Disques De La Face Cachée, Whosbrain Records, Aredje, et quelques autres. Ça valait vraiment le coup d'attendre une version grande galette pour profiter des petites malices noise/no-wave/math-rock/post-punk/post-hardcore de cette œuvre au ton rose (merci à l'artiste graphique mosellan Val L'Enclume, également musicien au sein d'Oi Boys !) et produite par Mr Marcaille. Oui, le même homme qui se trouve derrière ce one-man band punk avec comme outils sonores un violoncelle, une batterie, et... un slip !

Frau Trofea, c'est une formation plutôt jeune (seul un disque live-démo précède ce premier album) constituée de Jojo (Bras Mort, The Sioux, Loth, Strong As Ten...), Valouz (Oi Boys, Divojugend) et Vincent (Le Singe Blanc, Amour). Un trio armé d'une basse, d'une batterie, d'une guitare baryton, le tout accompagné de trois voix un peu dérangées qui alternent en langue française, anglaise et italienne. Et quand ils s'y mettent tous ensemble, cela donne neuf titres possédés aux idées libérées par une énergie naturelle de par les styles cités un peu plus haut. De structures répétitives, parfois Fugazienne («Cendres»), à des espaces un peu plus labyrinthiques et «noisy» avec des syncopes et

des dissonances plus que bienvenues, qui font penser à Shellac d'ailleurs, si ce n'est pas Primus avec cette ligne de basse à la Les Claypool sur le début d'«Under arrest».

Vous l'aurez compris, Premier sang est multidirectionnel, tout en gardant un substrat rock brut (aucun effet et arrangement ne prédominent) qui ne désorientera pas tant que ça l'auditeur qui aura dans son bagage les références citées plus haut. Frau Trofea se permet assez de folie, mais juste ce qu'il faut pour ne pas rendre l'auditeur fou à son tour. Le trio délivre un premier album taillé pour la scène, tâchez donc de répondre présents s'ils viennent réveiller votre ville prochainement.

■ Ted



DEAD HORSE ONE

SEAS OF STATIC

[Requiem pour un twister]

When love runs dry nous avait mis sur la voie, Dead Horse One appuie désormais à fond sur les pédales, distord ses guitares et frappe plus fort. Après cet EP (et une annonce de répondeur), le groupe livre 10 titres qui grondent entre post-noise, cold grunge (si ça n'existe pas, j'espère que tu vois l'esprit) et rafales métalliques («That day» !).

Toutes les influences s'empilent et se chevauchent comme les lettres qui composent le nom de l'album et des titres, ce qui brouille un peu la vision et demande quelques efforts pour lire et savoir où le groupe veut en venir. Il en va de même pour leurs compositions qu'il faut savoir déchiffrer derrière le mur de saturation, cet espèce de brouillard qui est à la fois une signature et un obstacle pour ceux qui voudraient consommer la musique de Dead Horse One sans réellement y goûter. Pour profiter pleinement des lignes de basse, des mélodies, des rythmiques, des effets, il faut donc prêter l'oreille et accepter de les abîmer un peu si on supporte mal les bourdonnements. Et si tu satures un peu vite, quelques plages («Raindrops 2», «Onset») te permettent d'y voir plus clair... Par contre, ne compte pas sur la reprise de «Kathleen» (chanson country/folk un peu décousue de Townes Van Zandt) pour te sentir comme sur un feu de camp, le groupe, accompagnée par la voix limpide de Harlee Young (Bosses) prend un malin plaisir à exploser toute potentielle idée de tranquillité.

Les délices de Seas of static se méritent, ils ne sont pas pour le premier venu, mais si tu aimes tout autant Sonic Youth que Mogwai et Mad Season, tu peux tenter de mixer le tout ou alors directs monter sur le Dead Horse One.

■ Oli





FUN FUN FUNERAL

SHAKE UP THE HUMDRUM

[Araki Records]

Formé en duo et basé en Occitanie, Fun Fun Funeral était initialement constitué du français Clément Sbaffe (Satellite Jockey) et du britannique Dean Spacer (House Of John Player). Ensemble, ils ont écrit puis sorti en 2017 un 5-titres intitulé Chin up !, puis enregistré un premier album en partie dans une chapelle près des côtes anglaises, lancé en 2019 sous le nom Everything is ok. Quelques années plus tard, le duo se sépare, mais Fun Fun Funeral survit en devenant le projet solo de Clément. En février 2024, le deuxième album, Shake up the humdrum, débarque sur les Internets et dans les bonnes distros via l'éclectique label rémois Araki Records. Avouons que le nom de l'artiste est drôlement top, mais sa musique l'est tout autant, si ce n'est davantage. On n'a jamais vu une aussi belle adéquation entre les deux.

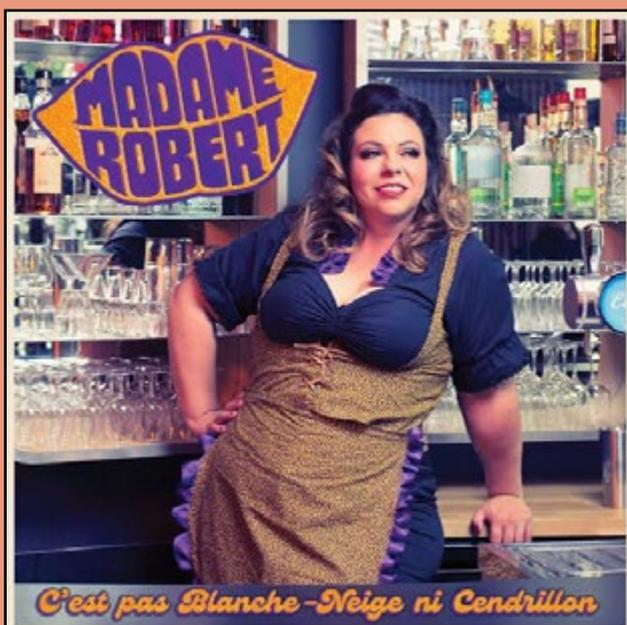
Fun Fun Funeral s'est vu décrire comme de la freak pop, ou bien encore de la weird pop, terme pour désigner une sorte de pop-folk lo-fi haute en couleurs et totalement décalée. Je crois que je n'aurais pas dit mieux, tant la musique de Clément me fait l'effet d'une cour de récréation envahie de bambins surexcités expérimentant des instruments... Bon, j'exagère excessivement, car le fondateur de ce projet est un musicien aguerri et pas si insouciant que ça, mais son œuvre est un écho à l'enfance. Enregistré à la maison dans le Lot, Shake up the humdrum, c'est 13 titres qui font «boum» dans nos cœurs, qui «secouent

notre quotidien», pour reprendre la traduction française du nom de l'album.

Musicalement parlant, ce dernier se matérialise par des explorations à base de rythmiques souvent dynamiques et exotiques, parfois programmées, de claviers qui partent dans tous les sens (nappes, oscillations, effets divers...), de guitares délicates et dissonantes, le tout chanté par des voix perchées ou bouffées par tous les effets se trouvant sous la main de son créateur. Cet art naïf, qui ne sombre pas dans la facilité, prend une certaine forme de psychédéisme zinzin, comme ont pu le faire par moments des formations aussi variées (et pas forcément proche du style de Fun Fun Funeral) que Vampire Weekend, Animal Collective, Dirty Projectors, ou plus proche de chez nous avec Clara Clara et François Viro, avec qui Clément a déjà bossé par ailleurs.

Dans ce «melting pop», les volutes mélodiques de Shake up the humdrum nous inondent les yeux d'étoiles et de confettis et nous invitent dans un monde imaginaire à effectuer des mouvements cadencés avec un large sourire sur le visage. Un coup de force et un antidote à diffuser dans toutes les oreilles, surtout celles de vos enfants, pour combattre la morosité ambiante de ce monde de merde.

■ Ted



MADAME ROBERT

C'EST PAS BLANCHE-NEIGE

NI CENDRILLON

[At(h)ome]

Tu veux faire la fête tout le week-end ? Rigoler ? Passer un bon moment avec des vrais gens ? Alors, tu as deux solutions, soit tu viens chez Madame Robert pour boire un coup et enflammer la piste de danse avec ton meilleur déhanché, mais on est dans un album de blues rock ! Soit tu te dégotes une bonne adresse comme Le Cheval Blanc à Wazemmes (un quartier dans le Sud ... de Lille) où tu risques de retrouver cette ambiance. Comme on ne peut pas inviter tout le monde au restau, on te propose juste une virée au comptoir de Madame Robert avec C'est pas Blanche-Neige ni Cendrillon.

10 chansons, 10 histoires, 10 titres portés par la voix la gouaille de Reuno à la fois moqueur («Parisien») et charmeur («Presley»), 10 tracks rhythm and blues aux racines américaines qui respectent le son du rock (ce délicieux orgue Hammond), 10 raisons de changer de son quotidien post-metal, néo-punk, brit-pop ou hardcore. Parce que je ne vais pas te mentir, ce genre de rock est assez peu présent sur mes étagères donc c'est une belle bouffée d'airs frais que je me prends quand je lance la galette. Les notes fusent, ça groove encore plus que sur le premier opus, en partie parce que le groupe a pris goût à voir son public suer et en partie par le jeu de Fabien, leur nouveau batteur qui est également à l'œuvre chez Little Odette, ne reste donc qu'à

ajouter quelques guitares, un clavier, quelques chœurs féminins (voire plus sur «A ciel ouvert» par exemple) et le temps défile à toute vitesse. En plus de nous divertir au son d'un rock old school, Madame Robert a des textes sur lesquels il faut prêter attention, soit parce qu'ils nous racontent des histoires («La fille du Dr Jekyll», «Les dance-floors») soit parce qu'ils portent des messages («L'effet pervers» ou l'excellent «Toutarien» qui nous fait réfléchir avec quelques lignes humoristiques comme Sans perchoir à quoi serviraient les canaris et sans la mort aimerais-je autant la vie ?).

Il y a donc de bonnes idées sur toutes les étagères de Madame Robert, tu peux demander ce que tu veux, aussi bien de bons riffs que de belles mélodies, autant de jolis sons que du groove, avec ou sans glaçon, au comptoir comme en salle, tu seras servi.

■ Oli



MADAME ROBERT

QUI DE MIEUX QUE MONSIEUR REUNO POUR PRÉSENTER MADAME ROBERT ? BON, ON LA CONNAÎT DÉJÀ UN PEU PUISQUE C'EST LE DEUXIÈME ALBUM DU GROUPE MAIS IL ÉTAIT GRAND TEMPS D'EN SAVOIR UN PEU PLUS SUR CE PROJET QUI N'EST PAS QU'UN PASSE-TEMPS !

Madame Robert qui pose derrière un comptoir, vous n'avez pas eu peur de la Cancel culture ?

Quand je regarde notre pochette, je vois une femme magnifique avec une attitude fière qui suggère une personnalité affirmée. En peut-être un peu moins sympa au premier abord, ma grand-mère était ce genre de femme derrière son comptoir et inspirait un profond respect à ceux qui entraient dans son bar. Divina Boom, notre égérie, était absolument ravie d'incarner

une patronne de bistrot.

Même si sur la photo, on a retourné les bouteilles d'alcool pour s'éviter des «problèmes» avec l'Arcom, je n'ai jamais eu peur de la censure et encore moins de la «cancel culture», à part de celle qui a consisté à effacer les minorités et les femmes des livres d'histoire ou des manuels scolaires durant des siècles. J'ai l'impression que ce terme, comme celui de «wokisme», sont surtout des épouvan-



tails utilisés par les réactionnaires crispés sur leurs positions pour discréditer ceux qui luttent pour l'égalité des droits, des salaires, des chances....

Afficher autant les inspirations seventies, c'est pour le clin d'œil ou c'est une évidence ?

Comme notre domaine de prédilection se situe autour du rhythm 'n' blues, de la soul et du rock 'n' roll, il va de soit que la période de référence se situe principalement entre 65 et 75. Ce qui ne nous empêche pas d'appuyer nos références par quelques clins d'œil. C'est plus conscient pour ce qui est des paroles... les instrus se construisent surtout en répète, au feeling avec beaucoup de jam.

Est-ce que l'on peut dire que Madame Robert, c'est le «peuple» ?

Bien populistes ceux qui se prétendent être «le peuple» ou sa voix, et on ne mange pas de ce pain rassis. Madame Robert, c'est juste une bande de potes dont la seule volonté est de faire, sans prétention mais avec passion, une musique qui colle la banane et qui fait remuer les fesses le plus souvent avec légèreté.

Donc le titre de l'album n'est-il pas une volonté de montrer l'opposition entre la réalité et une élite ou tout au moins un monde déconnecté ?

Vous pouvez répéter la question ??? (rires) Le titre est extrait de la chanson «Chez Madame Robert». On avait pensé à un titre long comme un clin d'œil aux titres à rallonge des films de Audiard père, du genre «Faut pas prendre les enfants du bon dieu pour des canards sauvages» ou «Comment réussir quand on est



con et pleurnichard», finalement on a fait assez court. Le seul message que l'on peut y voir, c'est que nous vivons une époque où les modèles féminins sont enfin en train de changer et nous sommes les premiers à nous en réjouir, même s'il y a encore du gros boulot à faire.

Après De Niro, vous n'avez pas voulu un nom d'album avec Mitchum ou Redford ?

On avait pensé à «Comme Hue» à un moment... Mais comme on préférait éviter les questions politiques dans les interviews...

Le fait de chanter en français fait que l'on peut trouver des références chez de grands rockers francophones, est-ce que c'est votre principale inspiration ou il faut davantage aller chercher les «vieux» Américains ?

On ne se demande pas vraiment qui ou quoi nous influence le plus à quel moment. Ça a toujours été un malin plaisir pour moi de ne jamais faire de la musique de puriste et aussi de lais-

ser transparaître mon goût pour un certain volet de la chanson française. Mis à part notre guitariste qui n'écoute que les Stones, avec les copains, nous écoutons bien trop de choses différentes pour pouvoir définir quelles sont celles qui vont alimenter une chanson ou une compo.

Il y a un gros travail pour le son qui est un marqueur du style, vous avez des demandes particulières en terme de production ?

C'est à Bruno Preynat qui avait déjà mixé notre premier disque que nous avons confié l'enregistrement et le mix de celui-ci afin d'emmener plus loin son travail et notre son par la même occasion. Les instrumentaux de 13 titres ont été enregistrés live sur 6 jours en très peu de prises. Comme mes potes sont des cadors et qu'ils en sont capables, ça permet de garder de la spontanéité dans l'interprétation, dans l'énergie d'un morceau. On avait envie d'une couleur de son assez «à l'ancienne», mais avec un traitement et une patate assez



actuelle. Il a trouvé une façon de rendre tout ça cohérent. Et puis, le petit plus qui fait aussi la différence, c'est la participation de Hawa, chanteuse du groupe Da Break aux chœurs qui a fait un travail qui nous enchante.

Entre la pandémie et le changement de line-up, y a-t-il eu des moments de découragement, genre «on laisse tomber» ? Ou alors cela n'a pas effleuré vos esprits ?

Des grands moments de doute, oui, mais on aime trop Madame Robert pour l'abandonner sur une aire d'autoroute.

Je trouve cet album plus groovy, c'est du fait du nouveau batteur ou c'est une volonté collective ?

On a vraiment découvert le potentiel et ce qui nous régalaient le plus avec Madame Robert lors de la première tournée. On s'est vite rendu compte qu'on prenait tous un grand plaisir à voir le public danser avec la banane, et comme notre musique à une prédisposition naturelle

pour cette pratique, cela nous est venu tout naturellement pour les compos du deuxième.

Le clip de «Chez Madame Robert» fonctionne plutôt bien, qu'est-ce qui explique ce succès alors que les vidéos plus anciennes étaient bien aussi ?

On avait un seul clip sur le précédent. Celui-ci est fun, il s'est fait comme le reste à base de rencontres et de bonnes volontés en une journée. Romain Perno et son équipe ont géré grave. Les potes qui ont participé se sont avérés être doués en comédie et tout s'est passé dans une ambiance très cool. J'imagine que c'est plus le travail de notre label qui est responsable de son succès, tout à fait relatif tout de même, mais encourageant ma foi.

Il n'y a pas encore de concerts d'annoncés, les festivals ont déjà bouclé leur prog', l'été sera calme ?

Trois dates sont tombées pour la fin août, mais c'est vrai qu'à notre grande surprise nous n'étions pas le groupe dont tout le monde attendait le nouveau disque et que les contrats sont rares. On sait qu'on été absent longtemps, que l'offre est importante et que le public est aussi frivole que beaucoup de programmateur frileux. On a confiance en notre disque et espoir que les très bons retours qu'il suscite décoince un peu le bouzin.

Concernant le calendrier, Lofofora passe en priorité ?

Même si ce n'est pas évident, mais j'essaie de combiner les agendas des deux du mieux que je peux, il en va de même pour mes collègues qui ont aussi d'autres engagements. Après, on voit au coup par coup en privilégiant la formule : «premier arrivé, premier servi».

Merci Reuno et Madame Robert, merci également à Bérénice (Papier Musique) et At(h)ome.

■ Oli

Photos : Richard Metivier



FRÉDÉRIC D. OBERLAND, GRÉGORY DARGENT, TONY ELIEH, WASSIM HALAL

SIRH

[Autoproduction]

Sorti en mai, SIRH est un album qui fait vibrer des sonorités que l'on trouve en sillonnant le bassin méditerranéen. Quatre artistes poly-instrumentistes ont fait cette expérience : Frédéric D. Oberland, Grégory Dargent, Tony Elieh et Wassim Halal.

Frédéric D. Oberland mène depuis plus de dix ans le collectif Oiseaux-Tempête qui chemine entre rock d'avant garde, musique électro et free jazz. Il est le fondateur des groupes le Réveil des Topiques et Foudre!. Dans cette album, il vient poser sa voix mais aussi jouer du synthé, du saxophone ou encore de la guitare électrique. Grégory Dargent joue et/ou compose en s'aventurant dans les musiques improvisées ou de transe, le jazz, la pop, les sons électro ou même la chanson française. Musicalement, il apporte à cet opus son jeu à la guitare électrique, au oud ou au synthé. Tony Elieh est un pionner du rock et de la musique expérimentale au Liban. Il est membre fondateur de The Scrambled Eggs. En collaborant avec des groupes comme Karkhana, Calamita et Wormholes Electric, il a développé ses compétences en matière de basse. C'est cela qu'il apporte aujourd'hui au quatuor. Wassim Halal est aussi un artiste complet. On peut le retrouver chez Polyphémel jouant et composant de la musique contemporaine populaire.

Sous d'autres projets, il s'illustre en jouant des musiques improvisées des Balkans. Dans ce projet, il apporte tout son savoir faire de percussionniste en jouant tour à tour du darbouka, du bendir et autres percussions.

SIRH démarre par «Oui jaa'aa». Après un appel au darbouka, c'est le morceau le plus long de l'album (09'49) qui démarre. Une sauterelle semble sauter inlassablement sur les deux mêmes touches du synthé. Un petit jeu qui interroge sur les trente premières secondes. Les percussions nous sortent de cette danse hypnotique. Les sons électros nous saisissent pour nous emmener vers une autre transe. Petit à petit, les instruments se superposent en mille-feuille. Le chaos s'installe magnifiquement. C'est alors que le saxophone de Frédéric D. Oberland surgit dans la nuit pour nous ramener à la maison. «Enuma ellis» possède dès les premiers instants un parfum venu de Méditerranée. Le oud et le darbouka se répondent et posent un morceau lent doté d'une mélodie plus classique. La guitare électrique vient se mêler à ce paysage. Elle est lancinante et il est facile de se laisser entraîner par sa complainte. Cette fois-ci, ce sont les percussions qui mettent un coup d'accélérateur sur la fin. Une griffe pour sortir d'un rêve. Un mal pour un bien puisque le morceau suivant, «You got a light», nous plonge dans un nouveau songe entre guitare et saxophone. «Ohmshlag (quake tango)» est un virage à 90°. Après quelques tintements de métaux, d'étranges sonorités électro prennent le dessus. Il faudra attendre la bonne moitié du morceau pour qu'une guitare électrique vienne se faire entendre. Pendant ce temps, les percussions maintiennent le tempo haut. L'entrée en matière de «Babel cedex» est plus calme. Cela n'est que de courte durée. La composition part finalement sur des territoires free. Frédéric D. Oberland en profite pour sortir une nouvelle fois son saxophone sauvage. Le quatuor cherche à nouveau le décalage avec «Black powder». La piste commence par quelques notes lentes au synthé. Ensuite, une guitare électrique vient poser sa mélodie mélancolique. Un morceau qui donne une impression hachée, volontairement désarticulée. Cette intention si particulière est sans doute ce qui donne au titre tout son relief. Le quatuor finit sur une nouvelle folie. Véritable repère dans le noir, la guitare s'attache à un exercice simple. Le darbouka multiplie les appels. C'est ensuite une myriade de sons électroniques qui s'épousent pour nous emporter définitivement.

■ Julien



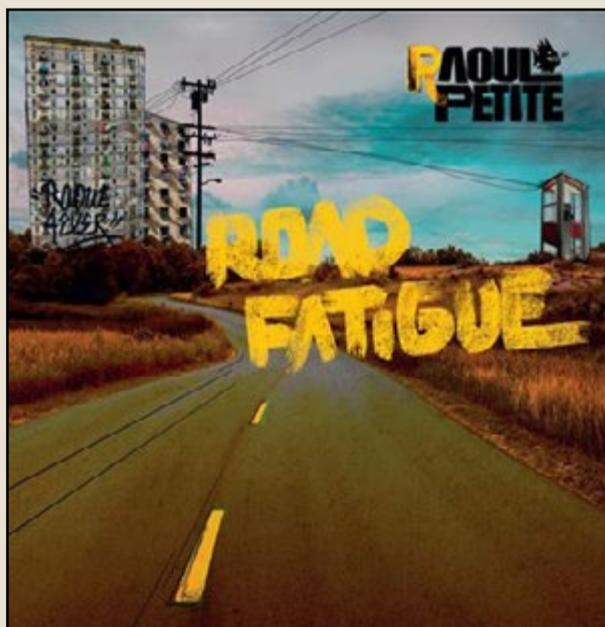
RADICAL KITTEN

UPPERCAT

[Araki Records / Hidden Bay Records / ...]

En mars dernier, je suis tombé par hasard sur la page Bandcamp d'un groupe toulousain qui venait de sortir un nouveau disque. J'en retiens davantage la qualité des quelques titres écoutés que le nom de cette formation de post-punk/punk-garage. Quelques jours plus tard, croyez-le ou non, je reçois un colis de chez Araki Records dans lequel se trouvait précisément cette galette (j'ai reconnu de suite cette belle pochette couvertes de dessins de chats plutôt stylé tattoo). Quand ça vous tombe dessus, c'est qu'il s'agit d'un signe : l'énergie débordante d'Uppercat des Radical Kitten ne pouvait que me plaire. Quelque part entre Cocaine Piss pour la folie démonstrative punk (sans le côté hardcore) avec la voix incontrôlée, et Mary Bell pour le grain garage-punk, Radical Kitten y ajoute une fièvre dansante proche de Duchess Says, qui en termes de frénésie, n'est pas le dernier né non plus. Bref, tout ce maelstrom de sonorités me parle, tout comme cette armée de mots balancés contre, notamment, le masculinisme (avec l'excellente «No means no»). Et oui, quand on se revendique queer et féministe, on sait que la rage voire l'uppercut ne suit pas très loin derrière.

■ Ted



RAOUL PETITE

ROAD FATIGUE

[Cannibal Pigs]

45 ans. Putain, ça fait 45 ans que Raoul Petite tourne sans interruption. Avec un line-up à géométrie variable et un seul membre rescapé de la formation originale (Carton), certes, mais quand même. 45 années à prodiguer la bonne parole du rock burlesque et délirant sur fond de rock, reggae, funk et plus si affinités, ça mérite d'être souligné. Alors pour marquer le coup, le groupe propose un best of live de 48 (!) titres répartis sur trois CDs. La version vinyle comporte quant à elle dix titres, tout comme le disque promo qui a été mis à notre disposition, mais c'est déjà bien suffisant pour se rendre compte du phénomène Raoul Petite. Avec Road fatigue, le festin est gargantuesque, la folie est perceptible à chaque plan alambiqué, le fun est constamment présent dans les paroles décalées et la joie communicative est omniprésente.

Décrire chaque chanson de ce joyeux bordel dans cette chronique serait indigeste pour le lecteur que tu es, alors je n'ai qu'une chose à te conseiller : cours chez ton disquaire préféré et va te prendre une bonne rasade de ce groupe (dans ton) kulte !

■ Gui de Champi



MEASTHEDEVIL

BHELL CITY

[New Deal Music]

10 ans après leur dernière sortie, MeAstheDevil refait son apparition ! Officiellement, ils ne sont plus que trois dans le projet (Marc, Nicolas et Thomas), mais les machines n'ont pas totalement disparu car David, producteur en titre et membre officieux, sait comment marche un groupe, vu son passif avec LTNO, Y Front ou Crown. Le résultat est tout de même moins industriel que les premières productions et donc plus rock et plus metal avec une sacrée dose de prog' en bonus.

Ce Bhell city rentre ainsi moins facilement dans les cases et brouille les pistes avec un chant souvent très clair, mélodieux, un poil venimeux car une fois qu'on l'a en tête, on a tendance à le suivre comme un guide qui nous évite les dangers alentours. Histoire de ne pas croiser de trop près ces séries de riffs bien tranchants et lourds ou de ne pas se perdre dans une forêt d'accords et de samples. Sortant d'une binarité qui pouvait les enfermer, les M.A.D. osent aller sur d'autres territoires que leur natal dark-pop-folk-indus, le temps de fermer les oreilles quelques secondes, quand on les rouvre, on est chez Gojira («Behind the trees») puis, quelques minutes plus tard, carrément chez Tool («Toy of the gods») puisque le groupe utilise pour certains passages quelques signatures sonores assez identifiables (ce chant gentiment death avec un poil de reverb d'un côté, l'attaque et le son des cordes de guitare de l'autre). Et ça ne leur pose pas de problème de jouer avec les voix (effets, samples),

les rythmiques, de centrer un titre sur du piano ou d'étirer des idées sur de longues minutes.

Complètement libéré, MeAstheDevil réussit à amalgamer sa tonne de bonnes idées gardées au chaud depuis quelques années pour mettre son empreinte sur notre esprit, faire tomber toutes les barrières et prendre le contrôle. Terriblement osé, diaboliquement efficace.

■ Oli



REALLY BIG REALLY CLEVER

REALLY BIG REALLY CLEVER

(Beth Shalom Records)

Après une séparation aussi inattendue qu'énigmatique, deux anciens membres de Gender Roles (trio power pop de l'écurie Big Scary Monster, originaire de Brighton) reviennent avec une dizaine de bombes grungy/pop aux petits oignons dans leur nouveau projet, Really Big Really Clever. Jared Tomkins et Jordan Lilford sont rejoints dans l'aventure par Chris Childs (basse) et Sam Perkins (batterie), deux anciens membres d'un autre groupe de Brighton, All Better.

Ce qui saute aux oreilles à l'écoute de RBRC, c'est l'influence plus ou moins assumée des années 90 et de Nirvana, notamment dans «Smells like lynx Africa» avec son titre qui sent bon l'après-douche et son intro qui, sans aller jusqu'au plagiat, donne envie de réclamer un cracker. Ça se ressent aussi dans l'écriture, où les phrases courtes se juxtaposent pour former une mosaïque d'images mentales percutantes. Mais il serait vraiment trop réducteur de s'en tenir à l'héritage grunge de Really Big Really Clever. Les gars ont su remettre tout ça résolument au goût du jour avec un savant mélange de rythmes entraînants et joyeux, parsemé de touches pop et d'un peu du grain de folie qui faisait partie de l'ADN des regrettés Gender Roles. Les thèmes abordés sont assez universels : difficulté à appréhender le changement («It's changed»), à se comprendre mutuellement ainsi que le monde

qui nous entoure («Smells like...»), santé mentale («Maybe you should get help»), rapports humains («Alright», «Hu hurt U», «Forget you»).

Le disque alterne les mélodies pétillantes et entraînantes qui donnent envie de remuer ses fondations («It's changed», «Deeper», «Maybe you should get help», «Answer me», «Really big really song») et des morceaux plus heavy pour faire bouger tes cheveux soyeux («Hu hurt U», «Smells like...», «Forget you»), tout en associant avec talent les riffs saturés et les mélodies légères, les refrains puissants et les harmonies haut-perchées. Le résultat est très réussi. Je l'ai écouté toute la semaine (jour et nuit, c'est-à-dire que même quand il ne tourne pas, je l'entends encore) pour me motiver à bosser malgré le retour du soleil et les jours fériés, et je ne m'en lasse toujours pas. Seul bémol, les 10 titres défilent presque trop vite (au sens propre comme au sens figuré, puisque l'album dure moins de 20 minutes). On en redemande pour l'été prochain à Brighton, au bord de la grande piscine !

■ Tiff



REALLY BIG REALLY CLEVER

SI UN JOUR, ON ME DEMANDAIT TROIS NOMS DE GROUPES QUE J'AI ÉTÉ EN POSSIBILITÉ DE VOIR EN CONCERT MAIS QUE J'AI RATÉ, JE DIRAIS NIRVANA, RAGE AGAINST THE MACHINE ET... GENDER ROLES. J'ENRAGE SURTOUT D'AVOIR RATÉ À UN JOUR PRÈS LEUR DERNIER CONCERT AVANT LA FIN BRUTALE DE LA TOURNÉE EUROPÉENNE (POUR CAUSE DE COVID) ET LEUR SPLIT (POUR DES RAISONS FLOUES). ALORS, QUAND LE BASSE/BATT' A REMONTÉ UN NOUVEAU PROJET, J'AI SUIVI L'ÉVOLUTION DES AFFAIRES DE PRÈS, ET IL ÉTAIT IMPENSABLE DE RATER L'OCCASION DE LES QUESTIONNER LORS DE LEUR PASSAGE À METZ.

Salut Really Big Really Clever ! Ça fait plaisir de vous voir. Pour ceux qui ne vous connaissent pas, pourriez-vous nous faire une petite bio instantanée ?

Jordan : Nous sommes un groupe de Brighton, au Royaume-Uni, nous existons depuis 2 ans. Jared et moi avons déjà enregistré un album, nous jouions dans le même groupe avant. Et ensuite, Chris et Sam (basse et guitare) qui jouaient dans un autre groupe aussi, nous ont rejoints et nous avons créé le groupe de Rock ultime. On joue dans le monde entier, devant des légions de fans chaque soir. On joue du Rock.

Sam : C'est bon pour le cœur !

Le groupe est né des cendres de Gender Roles. Le communiqué du split a été assez brutal. Avec du recul, souhaitez-vous expliquer plus précisément ce qu'il s'est passé ?

Jared : Pas vraiment...

Jordan : C'est un vieux groupe. Maintenant, nous sommes RBRC. Parfois, les gens disent qu'ils sont... comment dire ? [À Jared] Tu veux en parler ou pas ?

Jared : On peut résumer les choses en disant que Tom n'a pas été une bonne personne, vis-à-vis de nous, alors nous avons décidé de faire autre chose, quelque chose de nouveau.

Jordan : Parfois, les gens ne sont pas ce qu'ils disent être. Nous avons beaucoup d'amis et parfois, les gens vous déçoivent, vous mentent et parfois même pire ! Donc, nous ne pouvions plus faire partie du même groupe. Et on n'avait rien d'autre à faire que de continuer à faire de la musique. On n'a pas très envie de parler de lui, on préférerait parler des nouveaux morceaux.

Oups... ma question suivante concernait The battle of two halves...

Jared : Oh... Mais... on en avait parlé ?

Jordan : Qu'est-ce que c'est que ça ?

Allez...

Jordan : Non, je ne suis pas au courant !

Jared : Je ne me souviens pas en avoir vraiment parlé... c'est très bizarre !

Jordan : Alors qu'est-ce c'est, The battle of two halves ?

C'est l'album qui n'est jamais sorti

Jordan : Où tu as... Comment tu connais son nom ?

Par des amis... tu sais...

Jared : C'est dingue !

Sam : On n'était même pas courant !

N'est-ce pas frustrant de l'avoir dans les tiroirs et de ne pas l'avoir joué sur scène ?

Jared : Oui, bien sûr !

Jordan : C'est pour ça qu'on a enregistré deux albums en deux ans et demi. Deux nouveaux albums. (NDT : La sortie du deuxième album est prévue pour 2025, avec un probable single d'ici à la fin de l'année.)

Vous composiez la section rythmique de Gender Roles et, dans ce projet, vous tenez le chant et les guitares. Comment ça s'est passé ?

Jared : J'avais des démos que je gardais depuis longtemps et je pensais qu'elles ne verraient jamais le jour parce qu'on jouait dans Gender Roles, tous les trois avec Tom. Et quand le groupe s'est séparé, j'ai décidé d'envoyer les démos sur lesquelles je travaillais à Jordan et je lui ai demandé : «Ça te tente ?» et heureusement, il a dit oui !

Jordan : On était exactement dans la même pièce où nous avons écrit le deuxième album de Gender Roles, j'étais à la batterie et lui à la guitare et on a fait les chansons ensemble.

Jared : On n'était pas sûrs de la composition du groupe, au départ. On ne savait pas qui ferait la guitare, la batterie, la basse, etc. Et puis on est arrivés à cette formation. Et on ne pourrait pas être plus heureux.

Vous venez de terminer votre tournée française : tout s'est bien passé ?

Jared : Oui, on adore la France !

Jordan : Oui, c'était génial ! On est très contents. C'était génial de revenir faire des concerts en Europe, de se faire de nouveaux amis, de découvrir de nouveaux lieux.

Jared : Et aussi de retrouver les anciens amis.

Jordan : Manger du fromage...

C'est assez rare qu'un groupe étranger joue autant de dates en France. Des différences avec l'Angleterre et les autres pays dans lesquels vous avez pu jouer ?

Jordan : Je trouve que les fans sont très accueillants, en général. Tout le monde a fait preuve d'une hospitalité sincère. Et tout le monde est très ouvert à l'écoute de choses nouvelles. On

a joué au Supersonic à Paris. Cette salle est géniale parce que les gens y vont pour écouter de la musique live, ils ne connaissent pas nécessairement le groupe, mais ils sont là parce qu'ils veulent écouter de la musique live, ils veulent voir quelque chose de nouveau. Il n'existe pas beaucoup d'endroits comme ça. Ça paraît surprenant, mais c'est complet tous les soirs et leur énergie ! On le voit ici aussi. Je crois que c'est ça, la différence.

Quels sont les groupes français que vous aimez ?

Jared : Panique ! Johnny Mafia, avec qui on a déjà tourné, Immatrice.

Sam : La Faiblesse.

Jared : On espérait jouer avec plus de groupes sur cette tournée, mais c'était principalement nous et Panique, sans première partie. Mais Panique est génial, alors...

Quel est le processus créatif dans RBRC ?

Jared : Habituellement, utiliser GarageBand pour poser la structure, et ensuite emmener ça en salle de répétition pour travailler sur la structure, les paroles, les harmonies, etc.

Jordan : La plupart du temps, il commence avec un riff. Pour le nouvel album, on venait avec des trucs en salle de répétition et ensuite, on mettait ça dans GarageBand pour faire une démo ou au contraire on commençait par la démo dans GarageBand et ensuite, je jouais la batterie et on essayait de trouver ce qu'il manquait, ce qu'il fallait.

Jared : Pour le premier album, on est allés en studio alors qu'il était incomplet, donc une partie de l'écriture a eu lieu dans le studio d'enregistrement. À chaque étape, on a eu des phases d'écriture ensemble.

Jordan : C'est comme un processus de filtration, on a plusieurs points d'itération. On commence avec deux riffs, un refrain et un couplet, on les colle ensemble, on enregistre une démo et on se dit : «C'est nul ! Il faut changer ça, il faut faire ça» et on recommence encore et encore.

Jared : Je pense que c'est important de laisser reposer une chanson pour savoir si elle est bien ou pas. Parce que tu peux écrire une chanson et te dire : «Ah, cette chanson est cool !» Et si tu la sors et que tu la réécoutes un peu plus tard, tu te dis «Je n'aurais pas dû faire

comme ça, j'aurais dû passer plus de temps à l'écouter et à réfléchir à la structure, tout ça...»

Jordan : Et en même temps, c'est bien aussi de fonctionner à l'instinct quand on compose et même quand on enregistre, de ne pas sur-analyser.

Jared : Oui, c'est très facile de tomber dans cet état d'esprit où on se demande tout le temps si ça fonctionne, de trop réfléchir.

Jordan : Tom Hill, avec qui nous avons enregistré le premier album, est quelqu'un de très instinctif. Son processus d'enregistrement l'est aussi, alors on ne passait pas beaucoup de temps à étudier une idée. On proposait quelque chose, il répondait : «Oui, ça sonne bien, allons-y. C'est quoi la suite ?» Comme ça, on gardait l'esprit frais. Il faut trouver un équilibre entre le fait de vérifier que le morceau fonctionne et passer à autre chose sans sur-analyser, sinon on n'en finit pas. Les meilleures choses arrivent en l'espace de 5 minutes, les meilleures chansons sont écrites en 5 minutes.

Jared : Oui, exactement !

Vous mélangez avec brio la pop, la mélodie, la rage et la saturation. Pourquoi cet irrésistible mélange de genre ? De quoi s'inspire RBRC pour composer ses tubes ?

Jared : C'est très gentil ! On adore beaucoup de groupes différents, on pourrait citer quelques noms...

Jordan : On aime la musique heavy horrible et on aime aussi la pop pétillante. Tous les soirs, quelqu'un nous dit qu'on a un son grunge, sur cette tournée. Je sais que c'est ce que pensent les gens, mais moi ce n'est pas ce que j'entends, personnellement. C'est difficile d'être objectif à propos de son propre travail. Moi je ne trouve pas, mais tout le monde le dit.

Jared : Je comprends pourquoi ils disent ça : on a une chanson qui s'appelle «Smells like lynx africa», un titre repompé sur Nirvana, et on a aussi une chanson qui contient un riff de Nirvana. Donc je comprends pourquoi les gens font ce genre d'affirmation. Mais j'aime me dire qu'on a ajouté un peu plus que du grunge dans le mélange.

Jordan : Tu vas voir ça tout à l'heure !

Jared : En tout cas, je dirais qu'on est plus grunge que dans Gender Roles avec un son un peu plus bordélique.

Jordan : C'est mieux !



Un mot sur Beth Shalom Records ? Vous allez continuer à travailler avec eux ?

Jordan : Possible... Peut-être...

Jared : On ne sait pas encore. On prévoit de tester de nouvelles choses, mais on va surtout voir comment ça se passe, en fait. On vient de finir d'enregistrer notre deuxième album et quand il sera mixé, on va l'envoyer à plusieurs personnes et voir ce qu'il se passe.

Jordan : On attendra la meilleure offre. Amène le fric ! (Rires)

Que ce soit visuellement et musicalement, vous transpirez les 90's, la décennie des meilleurs ! Le rock, c'était mieux avant ?

Jared : Ça remonte probablement à notre enfance, comme on a grandi dans les 90's. On voit ça chez beaucoup de groupes de notre

scène qui ont pris cette influence... je ne sais pas trop quoi ajouter.

Jordan : J'essaye de ne pas réfléchir de cette manière, parce que sinon tu finis par ressembler à groupe de grunge. J'ai quelques noms en tête, mais je ne dirais pas qui, de groupes qui existent aujourd'hui mais qui sonnent comme des groupes des années 90. J'espère que ce n'est pas notre cas. Je trouve que la nostalgie est un concept bizarre. Encore une fois, c'est un équilibre difficile : on veut montrer ses influences, mais ce qu'on écrit vient nécessairement de soi, il faut que ça vienne de l'intérieur, et ça sonnera comme ça sonnera. Il faut faire quelque chose de nouveau, d'original et on doit garder ça en tête pendant le processus créatif, sinon... Mais bon, on a une chanson qui s'appelle «Smells like lynx africa».



Jared : Ouais, on ne se rend pas service ! (Rires)

Que peut-on souhaiter à RBRC ?

Jordan : Jared a besoin d'une piscine, déjà... Enfin, il en a une, mais il lui en faut une plus grande. Donc on aimerait faire des concerts dans des stades pour payer la piscine. Moi, je la nettoie, il me paye un bon salaire pour nettoyer sa piscine !

C'est toi qui prends tous les sous, Jared ?

Jordan : Ben oui, c'est lui le chef !

Sam : On voudrait juste continuer à prendre du plaisir...

Jared : Plus sérieusement, comme dit Sam, on aimerait que les gens apprécient notre musique.

Sam : Pour moi, quand on fait de la musique ou qu'on fait partie d'un groupe, on veut que les gens l'apprécient autant que soi. Donc pour ce projet, j' imagine que c'est pareil. On part en tournée parce qu'on veut partager notre musique avec les gens, les regarder pendant qu'ils nous regardent, c'est toute la beauté du truc. Quand on vient dans des endroits comme la France, c'est excitant pour nous parce qu'on va découvrir des endroits où nous ne sommes jamais allés auparavant, faire de nouvelles rencontres. Mais il y a aussi la barrière de la langue, parce qu'on ne parle pas français, parce qu'on est des fainéants de Britanniques. Mais la musique transcende ça et nous permet de communiquer avec les gens. Souvent, pendant cette tournée, on a fait des concerts où on n'a pas tellement parlé avec les gens, simplement parce qu'on ne pouvait pas. Et après avoir joué et partagé ce moment, c'était beaucoup plus facile de briser la barrière de la langue, pas parce que nos capacités avaient évolué, mais parce qu'on avait partagé quelque chose.

[Acclamations au bar, à l'étage]

Je crois qu'ils approuvent !

Merci au Really Big Really Cleaver et à Panique.

■ Gui de Champi & Tiff
Photos : DR



ARO ORA

THE TWELFTH HOUR

[Autoproduction]

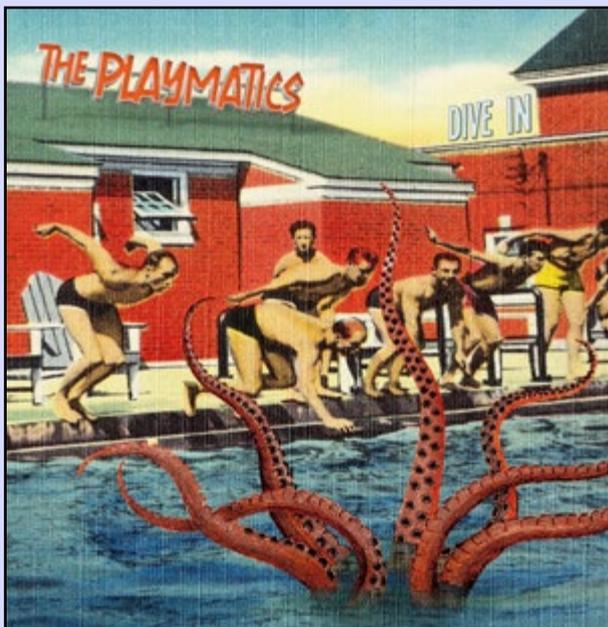
Même si le groupe proposait de très bonnes idées, on pouvait ne voir en Aro Ora qu'un disciple un peu trop zélé de Gojira. Si ce n'est plus vraiment le cas avec ce nouvel EP enrichi, c'est que le chant de Quentin (qui a remplacé Baptiste en 2020) s'éloigne de celui de Joe tout en alternant des parties bien death et d'autres très claires, mais sans les touches émo qu'on avait entrevues quand il était dans Holding Sand. Et ce n'est pas le seul changement qu'a connu le groupe puisque Clément (ex-Chevalien) tient la basse depuis 2021. Ces modifications ont amené le combo à enregistrer deux titres assez vite pour les offrir à leurs suiveurs («Unsung heroes» a même eu droit à un clip), n'étant pas dans le même trip, et avec la même ambiance sonore que le reste des compositions de The twelfth hour, ils ne sont présents qu'en «bonus» sur cet album, tout comme une (excellente) version live de «Running on the Möbius strip» présent sur Wairua.

Un sacré rab car ce qui le précède est assez costaud, entre passages où sévit une brutalité qui sature l'air de sonorités et moments d'accalmie où breaks, syncopes et mélodies apportent un contraste et provoquent des putains de frissons («To die a pacifist», «Equal in the sequel»). C'est donc un death toujours très ouvert qui nous est servi, du lourd avec des fioritures soignées, le tout sur un plateau solide (quelles rythmiques !). De quoi se dépenser en live une fois emporté

par la puissance des Tourangeaux, mais aussi être particulièrement attentif aux détails quand on écoute chez soi ou qu'on reste un peu à l'écart des mouvements de foule. Les deux «bonus» sont produits avec d'autres choix d'accordage et de distorsion, mais ne pas graver «Unsung heroes» aurait été une erreur car le titre doit être particulièrement efficace en concert.

Pour terminer, un petit mot sur le très bel artwork : non ce n'est pas le plan d'attaque sur Carthag des Fremen à la fin de Dune, mais une œuvre de Vaderetro (qui a aussi travaillé pour Brutus, Psychonaut, Parlor, les festivals Post in Paris ou Motocultor...) qui met en scène d'éventuelles cymatiques, des dessins formés par les vibrations du son. C'est beau, mais dommage... il en manque 2 pour en faire une horloge !

■ Oli



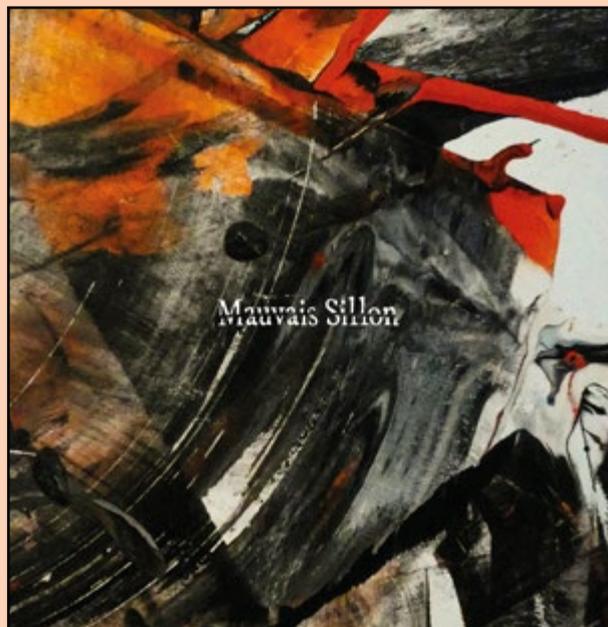
THE PLAYMATICS

DIVE IN

[Mass Prod / Dispear Records ...]

Le jour où j'aurai besoin de me réconcilier avec le pop punk rock (si tant est que ce soit nécessaire un jour), c'est bien avec un disque de la trempe de Dive In de The Playmatics que cela se produira. Et si j'ai envie de passer un bon (et même un très bon) moment après une journée maussade ou une soirée électorale pourrie, l'écoute du premier album du quatuor rennais fera parfaitement l'affaire. Thomas, Fred, Lisa et Seb proposent une première production aux petits oignons, même si un son un peu plus explosif n'aurait pas été de refus. Le groupe cite comme influences les rois du punk rock mélodique (Bad Religion, Burning Heads) et les chouchous actuels du revival punk (Bad Nerves, Rotten Mind). Pour ma part, j'évite de me prendre la tête à chercher une quelconque comparaison (même si «Wasted youth» me fait penser à Not Scientists et que l'esprit des Ramones plane sur «Nasty nasty») et je profite allègrement des douze titres de Dive In qui sentent bon le soleil («Sing out loud») et les mélodies pleines de caractère («23 summer hit», «Radio one»). Assurément la bonne pioche de ce début d'année, en espérant que le groupe traverse la France pour venir présenter ses titres aboutis au public du Grand Est... et partout ailleurs, tiens !

■ Gui de Champi



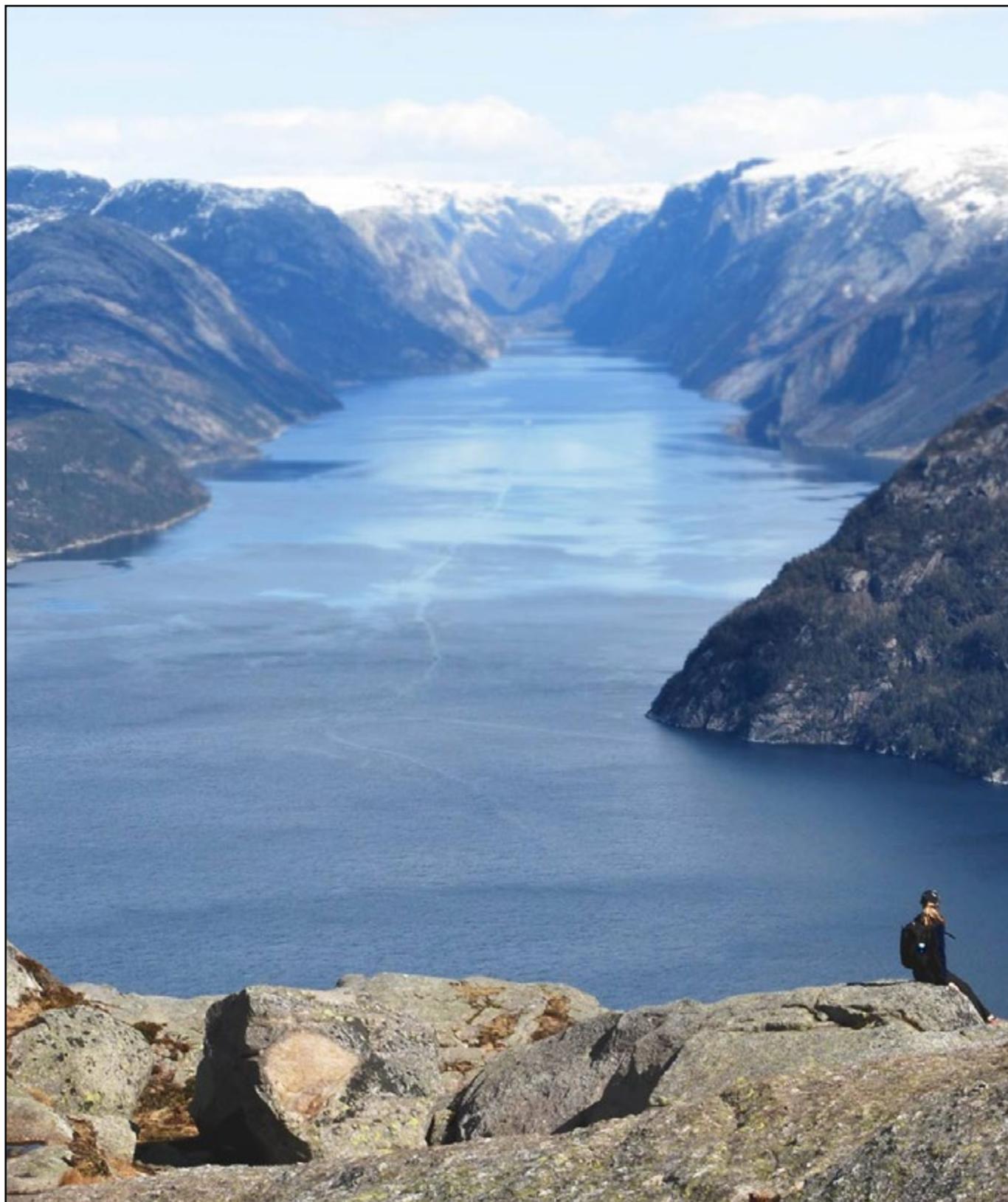
LE CRAPAUD

MAUVAIS SILLON

[Araki Records / Mauvais Sang]

Si vous lisez assidument notre magazine, vous avez dû forcément tomber sur la chronique de Que faire ? de Le Crapaud et La Morue parue dans notre Mag #47. Nous avons reçu ces derniers temps à la rédac' le disque Mauvais sillon sorti par Le Crapaud. Après vérification rapide, il s'agit bien du même crapaud. Ce Rennais d'adoption a une conception propre de la musique, il bidouille, trifouille, expérimente les possibilités sonores avec ce qui lui tombe sous la main pour en sortir quelque chose de désarçonnant. En l'occurrence, ici, le bonhomme utilise pas mal les sons de vinyles rayés et la répétition comme base de travail, d'où la signification de Mauvais sillon, le titre de sa première œuvre en solo. S'inspirant de ces ambiances farfelues, il déploie une méthode un peu DIY et empirique avec l'aide de quelques copains, rajoute un peu guitare par-ci, un peu de sax par-là, à ses chansons perdues entre le rock, la folk, l'électro et la chanson française, et qui mettent en avant au mixage un chant aux textes surréalistes. C'est déroutant aux premiers abords, car la prise de risque est réelle, mais on se laisse prendre progressivement au jeu de ses compositions troublantes, puis c'est la séduction qui s'empare de nous tout le long de ce voyage complexe, introspectif et hors des sentiers battus, pour ne pas dire avant-gardiste.

■ Ted



CAROUSEL FEELING

CAROUSEL FEELING EST LE NOM DONNÉ À LA MÉTHODE UTILISÉE PAR LES ORQUES POUR CHASSER LE HARENG EN NORVÈGE.

C'EST AUSSI LE NOM DE CETTE RUBRIQUE, OÙ À CHAQUE NUMÉRO EST FAIT UN FOCUS SUR UN GROUPE DE MUSIQUE ACTUELLE NORVÉGIEN.



KILLER KID MOZART

CRYING IN OVERDRIVE

[Banditt Media]

Je savais depuis longtemps que j'allais avoir du mal à écrire cette chronique, c'est le problème des albums qu'on aime trop et qui tournent en boucle. Je savais aussi que mon seul avis ne me mènerait pas loin. C'est pour ça qu'il y a un certain temps, j'avais demandé à deux de mes connaissances d'écouter et de m'en faire un retour.

Le premier retour, c'est celui d'Elisabeth, fan de pop anglaise et de Wolfgang Amadeus Mozart (ça tombe bien). J'étais certain que ça me donnerait du grain à moudre. « J'ai écouté une partie de l'album, ils en ont sous la pédale. Ça ne m'a pas évoqué Wolfgang du même nom. Je trouve ça assez énervé pour de l'emo (mais je n'y connais pas grand-chose). Sont-ce des jeunes ? ». C'est vrai qu'en matière de pédale le titre qui ouvre en a, et le surprenant niveau des volumes annonce la couleur d'un album qui se veut clair et limpide. On entend effectivement mieux l'influence des méthodes d'enregistrement de Steve Albini, dont s'est inspiré Killer Kid Mozart. Chaque instrument sort des amplis par l'influence presque perceptible au touché de la fée électricité ! J'avais déjà eu cette sensation avec Shellac.

Mon second retour, c'est celui de Charlotte, elle a écumé un grand nombre de concerts pop à Paris et je la savais fan de The Futureheads, groupe auquel me fait penser Killer Kid Mozart sur leur album There's a psycho behind the wheel. Son

avis allait m'éclairer également. « J'ai écouté et c'est pas mal. Faut que je me penche dessus, mais le lien que tu m'as envoyé me fait penser au rock des 90's/00's, genre Weezer et Jimmy Eat World ».

Oui, parfois les évidences ne me sautent pas aux oreilles. Probablement plus influencé par un son américain que son prédécesseur, Crying in overdrive serait tout à fait l'album qui pourrait prétendre nous donner du plaisir auditif jusqu'au prochain Jimmy Eat World ou The Get-Up Kids. Rien que ça ! Quel régal d'écouter «Wish», «Destroyer» et «Pretty when I cry», trois titres taillés pour les charts. L'album présente une belle évolution du début à la fin. Il offre en plus des deux excellents titres que sont «Side effects» et «If I dropped by» qui finalisent l'album, des titres notables comme «This sunday I went to the moon» et «Guillotine».

Si vous avez bien compté, sur onze titres (en comptant l'interlude) il n'y a pas grand-chose à jeter, sachant que les deux premiers morceaux «Bird sap» et «Bend me down» sont de véritables mises en bouches.

Mozart est mort, vive Killer Kid Mozart !

■ Deux Fré



KILLER KID MOZART

LES PETITS GARS D'OSLO KILLER KID MOZART ONT SORTI LEUR TROISIÈME ALBUM CRYING IN OVERDRIVE SUR BANDITT MEDIA AU MOIS D'AVRIL, DIFFÉRENT DE SON PRÉDÉCESSEUR, PLUS ÉPURÉ ET BÉNÉFICIAIT D'UN ENREGISTREMENT SURPRENANT. POUR EN SAVOIR D'AVANTAGE, NOUS AVONS ENVOYÉ NOS QUESTIONS À HALLVARD LE CHANTEUR DU GROUPE, QUI Y A RÉPONDU AVEC PLAISIR.

J'ai eu l'opportunité de vous découvrir au dernier Oslo IndieFest 2023 (cf. W-Fenec Mag #56) et votre performance scénique m'a époustoufflé, pouvez-vous nous présenter le line-up actuel du groupe ?

Merci ! Le line-up actuel du groupe est composé de moi-même (Hallvard) au chant, Simen

Schikulski à la basse, Sverre Bøe à la batterie, et aux guitares, Even Tekrø et Tobias Osland, qui a fait ses débuts dans Killer Kid Mozart au concert que vous mentionnez.

Aimez-vous jouer live ?

Pour nous, jouer live est à la fois une douleur

et un plaisir. Ça peut être une expérience passionnante, inspirante et euphorique qui nous permet de nous connecter avec notre public, mais cela peut aussi être une expérience exigeante et épuisante si vous êtes dans un esprit perfectionniste. C'est une sorte de souffrance dont nous jouissons de temps en temps. On veut tout donner sur scène et qu'il ne reste rien dans le réservoir.

Votre album est sorti sur le label Banditt Media, comment est née cette collaboration ?

J'ai rencontré Jørn Haagestad, l'homme derrière Banditt Media, quand un groupe avec lequel je joue qui s'appelle Tape Trash a été signé et a commencé à mettre de la musique sur son label. Jørn est un ENORME passionné de musique qui a une grande passion pour la scène indie d'Oslo, c'est un gars à qui on demande volontiers des recommandations musicales. Ça a été un réel plaisir de sortir cet album avec lui.

Quel a été l'accueil du nouvel album par le public et la presse ?

J'ai l'impression que le LP a été très bien reçu par les fans, même si je le considère comme un disque moins accessible que le précédent. La station de radio norvégienne NRKp13 a été d'un grand support en diffusant largement plusieurs de nos titres. Nous avons eu quelques bonnes critiques dans la presse écrite, aussi bien en Norvège qu'à l'étranger.

Comment s'est passé l'enregistrement de votre dernier opus *Crying in overdrive* ?

Le processus d'enregistrement a été différent de tout ce que nous avons fait auparavant. Nous avons eu la chance d'emprunter une grande salle de concert située dans la mairie de notre ville natale d'Elverum pour enregistrer. Cette salle a une réverbération naturelle exceptionnelle que vous pouvez apprécier sur beaucoup de titres, en particulier sur les parties de batterie. On voulait que ça sonne comme une production de Steve Albini, alors on a regardé des heures de vidéos sur YouTube où il expliquait ses techniques d'enregistrement, on a essayé de reproduire ça du mieux qu'on pouvait.

Être tous ensemble dans cette salle, sans producteur, sans pression de temps et sans

aspect financier à la clé, a rendu l'enregistrement très créatif et a permis beaucoup d'expérimentations et d'intrépidité dans nos prises de décision.

Comment définissez-vous votre style musical ? Quelles sont vos influences ? Aimez-vous des groupes en particulier ?

On fait de la musique à guitares particulièrement mélodique, appelez ça comme vous voulez : pop, rock ou indie. Les mélodies ont toujours été au centre de l'écriture de nos chansons et nous n'avons jamais reculé devant des détours pour des passages plus cheesy. Nous aimons expérimenter de nouvelles tonalités, s'essayer à une nouvelle marque de fabrique qui corresponde à notre époque, mais seulement si c'est intuitif et sert le titre. Killer Kid Mozart s'inspire beaucoup du rock indépendant des années 90 et 2000 car c'était l'âge d'or pour le rock. Je peux citer des groupes comme Pixies, Weezer et Superdrag. Une influence majeure pour moi à nos débuts a été les disques de Motorpsycho sortis de 1996 à 1998. Tout le monde devrait aller vérifier ça.

Il y a toujours un travail photographique important pour vos pochettes. Qu'en est-il de la pochette de *There's a psycho behind the wheel* ?

L'artwork sur *There's a psycho behind the wheel* est composé de photos que j'ai prises dans ma ville natale d'Elverum. Je suis intrigué par les bâtiments et les objets qui sont vieux, fatigués et en ruine. Ici, à Oslo, tout est très propre, neuf et sans histoire. Je trouve ça ennuyeux.

Et concernant *Crying in overdrive* ?

La pochette de *Crying in overdrive* est la première avec notre tête dessus. Un de mes amis dit toujours qu'il faut mettre le visage des artistes sur la pochette. C'est inné de s'arrêter sur un visage parmi d'autres visuels de pochette et par conséquent, ça se repère mieux dans les rayons des disquaires. La session photo s'est déroulée dans une forêt au bord d'un lac brumeux à l'automne, en mode black metal, avec le photographe et ami Ole Martin Andreassen. Nous voulions capturer à la fois la morosité et le caractère ludique du disque en une seule image.

Comment avez-vous écrit les chansons de *Crying in overdrive* ?

Je me suis beaucoup amusé à écrire les paroles de cet album, je pense qu'il contient nos meilleures prouesses de songwriting à ce jour. Je pense que la clé pour moi a été de simplement laisser tomber toutes les conventions dans l'écriture et juste essayer de m'amuser. Le processus d'écriture implique habituellement d'identifier l'ambiance centrale de la chanson, puis d'écrire un tas d'associations et de trouver le récit qui correspond.

De quoi parle vos chansons ?

Je m'intéresse beaucoup aux rêves et à leurs significations. «This sunday I went to the moon» m'a été inspiré par un cauchemar que j'ai fait. Dans mon rêve, j'étais dans un vaisseau spatial qui se dirigeait droit vers la lune, j'étais rongé par les regrets avec le désir de retourner sur Terre. C'est-à-dire que les choses les plus petites et les plus insignifiantes étaient devenues les choses que je désirais le plus au monde. Le titre «Pretty when I cry» est plus une feel good song. En art comme en amour, il faut prendre des risques, faire face au rejet et peut-être verser quelques larmes. Ça fait partie de la vie. Cette chanson est destinée à vous mettre en mode combattant et vous préparer à prendre des risques. «Wish» parle de toutes les choses que tu aurais aimé faire quand tu étais plus jeune, mais que tu n'as jamais eu le courage de faire. Pour moi, c'est une chanson profondément personnelle. En grandissant dans une petite ville où il est difficile de se démarquer ou d'être queer, vous vous retrouvez avec cette profonde mélancolie quand vous apprenez qu'il y a un monde en dehors de la bulle de votre petite ville, et vous réalisez à quel point vous vous êtes retenu.

Comment est né le nom du groupe ?

Killer Kid Mozart a été choisi comme nom de groupe parce qu'il rend les gens un peu confus, tout en restant mémorable. Ce n'est pas une référence particulière à quelque chose, mais un nom que nous avons créé. Quelque part, j'ai l'impression que ça exprime une certaine limite qui correspond à notre musique, mais je ne peux pas vraiment l'expliquer.

Jouons à un jeu amusant, pour «Killer», peux-

tu me nommer un tueur célèbre, réel ou fictif ?

Je vais devoir dire Per et Veronica Orderud du fameux triple meurtre norvégien. Le dossier Orderud n'est toujours pas résolu techniquement, mais tous les Norvégiens que vous rencontrerez auront une opinion de qui est le coupable.

Pour «Kid», quel était ton jeu ou jouet étant enfant ?

Gamin, j'adorais les cartes à échanger Pokémon. J'étais obsédé par tout ce qui était Pokémon. Je croyais qu'il y avait de vrais Pokémon dans les bois.

Pour «Mozart», quel est ton compositeur de musique classique préféré ?

Évidemment, je citerais la rockstar en personne : Wolfgang Amadeus !

Halfdan Ullmann Tondel a remporté la Caméra d'Or au festival de Cannes cette année avec son film *Armand*, quel(s) sont vos film(s) norvégien(s) préféré(s) ?

Je suis hyper enthousiaste à propos de cette nouvelle génération de cinéastes norvégiens dont le travail est reconnu et j'ai hâte de voir Armand. Les films norvégiens que j'ai appréciés récemment sont Syk Pike (Sick of my self) de Kristoffer Borgli, Thomas mot Thomas de Jakob Rørvik et Ninjababy de Yngvild Sve Flikke. D'ailleurs avec Killer Kid Mozart, nous faisons une apparition en tant que figurants dans Ninjababy.

J'apprécie particulièrement le légendaire film d'animation en stop motion Flåklypa Grand Prix de 1975, la bande-son est incroyable, on en diffuse des morceaux dans nos shows.

J'ai l'impression d'une réelle cohésion dans la scène indépendante en Norvège, avec quels groupes avez-vous de bonnes relations ? De qui vous sentez-vous proche ?

Oui, oui. C'est une toute petite scène, nous jouons dans les groupes des uns et des autres et nous traînons dans les concerts de chacun. Si vous faisiez une carte des connexions et des musiciens qui jouent dans des groupes à Oslo, ce serait comme une grande toile d'araignée. Killer Kid Mozart partage des membres avec Hammok, Sløtface, Team Me et Tape Trash. Kenneth Ishak de Beezewax a produit notre



premier disque et il est une grande source d'inspiration. D'autres groupes dont nous nous sentons proches, parce que nous avons joué ensemble, sont Spielbergs (même s'ils sont en pause), Trueandtrue, Onslow et Neighboring Sounds.

Comment se sont passés les derniers concerts ? Quelle atmosphère y avait-il ? Comment va le public norvégien ?

Nous avons fait deux concerts pour la release party de l'album, un à Oslo et l'autre à Elverum. C'était une ambiance presque stressante car nous avons beaucoup à prouver, nous n'avions pas fait de show depuis longtemps. C'était génial de voir toute cette énergie accumulée qui s'exprimait enfin sur scène. Le public norvégien n'est pas très expressif, il faut avoir confiance en soi et se nourrir de l'énergie du groupe. Dans le fond, nous savons que le public apprécie vraiment, même si il se tient les bras croisés en hochant le tête.

Quels sont vos projets pour 2024 ?

Comme je vous le disais, les différents

membres du groupe ont beaucoup de projets en cours, ce qui a rendu difficile l'organisation des concerts cet été et cet automne. Tobias est en tournée en Europe avec Hammok et Sløtface et pour ma part, j'exploite le battage médiatique de deux groupes dans lesquels je suis : Cupid Girl et Tape Trash. Pour Killer Kid Mozart, nous allons juste continuer de promouvoir le disque et voir ce que l'avenir nous réserve.

Un message pour nos lecteurs ?

Écoutez notre disque et regardez Flåklypa Grand Prix !

Merci à Hallvard et Killer Kid Mozart.

■ Deux Fré

Photo p. 64 : Ole Martin Andreassen

Photo p. 67 : Martin Boe



TIOKLU

THE ELECTRIC SOUP

[October Tone Records / Moosh Records]

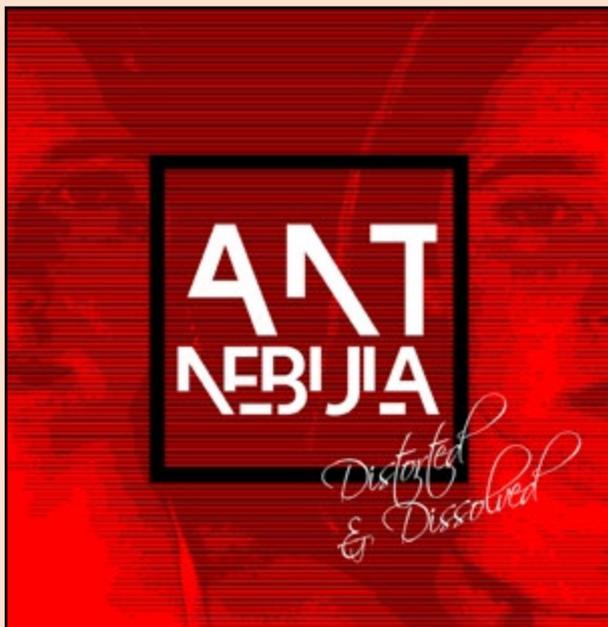
Théo Cloux est Tioklu. Connu également à ses débuts sous le nom de T/O, ce Strasbourgeois, sorte de factotum du monde musical, a écrit, composé, enregistré et mixé son nouvel et deuxième album, *The electric soup*, dans divers endroits de l'Est de la France avec l'aide de plus d'une dizaine de copains/copines de ses réseaux, parmi lesquels se trouvent le batteur Gabin Henry (Michael Alizon, Amor Blitz), le saxophoniste/clarinettiste/flûtiste de jazz Diego Manushevich, et Adrien Moerlen, le chanteur de BBCC, groupe avec lequel Théo a bossé en tant que producteur et musicien. D'ailleurs, les deux entités ont l'air de s'influencer puisqu'on perçoit dans ce nouvel album des idées loufoques et new age déjà empruntées dans BBCC (dont celles de «Let them go» et «Snake oil» semblent les plus évidentes).

Tioklu est avant tout un désigner de la chanson pop, un mec halluciné pour lequel chaque détail compte et qui retranscrit parfaitement en sonorités ses différentes envies et expériences qui ont duré plusieurs années après la sortie de son premier disque en 2018. En réalité, *The electric soup* était quasi prêt en 2021, juste après les confinements pendant lesquels l'artiste a écrit ses nouveaux morceaux bigarrés avec à la clé la promesse d'une signature sur un label français réputé. Tout semblait rouler, sauf que ce dernier a bloqué pendant deux ans la sortie du disque par son absence de communication. Il trouvera finalement une porte de sortie grâce au label stras-

bourgeois October Tone Records (le même que BBCC, Amor Blitz, Pauwels et Hermetic Delight) qui promeut avec réussite les talents locaux.

Mais revenons-en à l'album. On apprend que *The electric soup* - pour faire court et si j'ai bien tout saisi - relate les aventures de Moosh, un légume-humain extraterrestre venant sauver des enfants terriens des méchants insectes, mais arrivant affamés sur sa planète, les gamins finissent par bouffer leur sauveur. L'histoire est aussi improbable que la musique en elle-même. Ainsi, tout se télescope et devient un véritable casse-tête lorsque l'on tente d'analyser cette œuvre, de la comprendre, ou de l'intellectualiser. Un comble pour de la pop, certes dense et étourdissante, mais nourrie par des influences «a priori» moins complexes que la musique de Théo, allant de la pop baroque jusqu'à la synthpop, en passant par le rock psychédélique et le post-punk. C'est un fait, l'imagination de Tioklu est débordante, trop parfois, et c'est peut-être ce qui fait finalement tout le charme de cette «soupe électrique». À condition de ne pas trop en abuser...

■ Ted



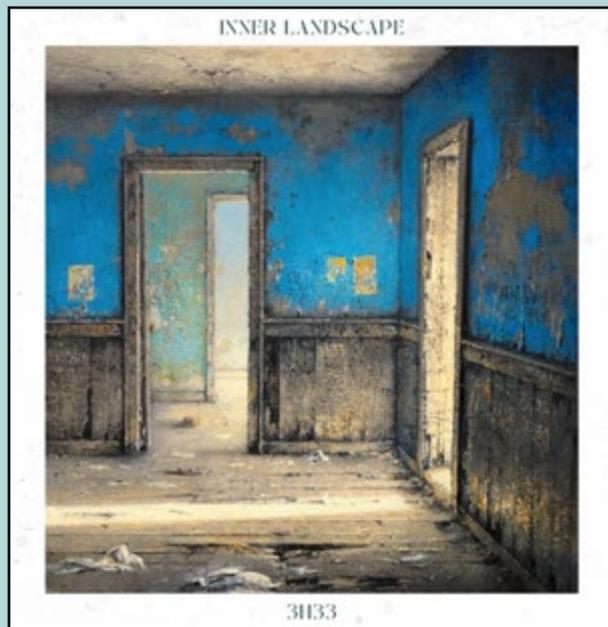
ANT NEBULA

DISTORTED & DISSOLVED

[DV's Records]

Alors que Love vs 3vol tourne encore de manière significative sur les platines de la rédac' (enfin, sur celles des ch'tis de la team), Ant Nebulä présente «déjà» un deuxième EP intitulé Distorted & dissolved. Qui s'en plaindra ? Pas moi en tout cas, tant le projet emmené par Mammouth (membre émérite de Sleepers) est aussi addictif que ravageur. Les sonorités noise («Bliss»), stoner (l'énorme «Bad buzz» en ouverture de ce disque) et indus du trio sont bien évidemment au programme de ce deuxième essai réussi, mais l'ensemble se veut «plus rock et accessible», dicit Mammouth lui-même. «Asteroid», morceau complet et percutant, en est l'illustration parfaite. Solide comme un roc et efficace comme jamais, Ant Nebulä propose vingt-cinq minutes d'une musique qui prend aux tripes et qui ne se fixe aucune limite, mélodique à souhait et rugueuse quand il le faut. Enregistré au Bud Studio par Mathieu Pascal, Distorted & dissolved bénéficie d'un son massif qui met en valeur des compo (toujours) astucieuses et (parfois) tumultueuses. Profitez-en, avant d'être happés par un album qui viendra exploser nos cages à miel fin 2025. Le compte à rebours est lancé !

■ Gui de Champi



INNER LANDSCAPE

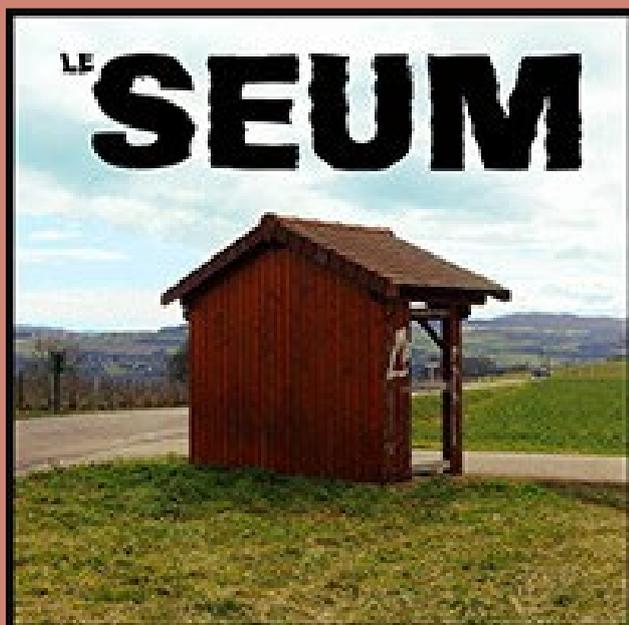
3H33

[Klonosphère]

Encore un petit nouveau sur la scène post-metal ! Inner Landscape vient de Lyon avec un post-sludge-core où se signalent surtout les guitares et les rythmiques. Ce sont clairement les instruments qui donnent le ton et nuancent les ambiances sur ce premier album puisque le chant reste du côté obscur : grave, sourd et rugueux, il ne laisse pas de place à la lumière ou à des harmonies qui viendraient rompre une ligne directrice qui colle aux thèmes abordés (la promo évoque la «dissolution» bien avant le suicide de Macron).

Un choix dont je ne raffole pas, mais qui n'est pas réhivatoire car le manque de variété dans la voix est largement comblé par les efforts des guitares, de la basse et de la batterie. Tout au long des 5 longs morceaux («Wreckage» n'est finalement qu'une parenthèse ultra chaotique), les musiciens jouent avec le tempo, les effets, les ombres, le poids des riffs, la légèreté des notes, la saturation de l'atmosphère pour nous émouvoir ou nous faire plier sous leurs assauts érosifs (qu'ils soient très mesurés comme sur «Old ghosts» et «3h33» ou plus brutaux sur «Collective dissonance»). Un travail précis et réfléchi, du beau boulot quoi.

■ Oli



RESTO BASKET

LE SEUM

[Autoproduction]

Des groupes de punk-rock, il y en a un paquet. Des bons groupes de punk-rock, il y en a encore beaucoup. Des bons groupes de punk-rock français, ça commence à se restreindre pas mal, mais si tu veux un bon groupe de punk-rock français et qui chante en français, ça commence à se resserrer sérieusement. Je ne dis pas qu'on peut

les compter sur les doigts (j'ai bien dit, des bons groupes...), mais s'il le fallait, on pourrait compter sur Resto Basket.

Ce nouveau venu nous vient d'un bled entre Grenoble et Lyon. Un quintet qui se forme au lycée en 2017 et qui après quelques autoproductions, sort son premier album de 7 titres, Le seum. À l'écoute de celui-ci et au regard de l'âge du groupe, on se dit qu'à l'école maternelle, l'ATSEM devait mettre All killer, no filler des Sum 41 et Pump up the valuum des NoFX pendant l'heure de la sieste des 5 gaziers de Resto Basket. Car si tu aimes ce genre de punk-rock californien et que tu ne comprends pas un broc de la langue des rosbifs, alors prends-toi Le seum. Tu trouveras 7 tracks majoritairement punk-rock sur un rythme effréné, quelques micro-passages ska, des chœurs pour le refrain, des refrains chantés en chœurs, des textes tantôt légers («Domicile party» en mode festif), tantôt d'actualité donc forcément plus pesants («Kérosène» sur le changement climatique), voire personnels («Terres froides» sur la jeunesse en mode rural). Bref, en 20 minutes, tout y est. Et savoir qu'ils ont croisé NoFX lors de leur dernière tournée mondiale qui est passée par Chambéry, ça a comme un air de passage de relais. Punk-rock is not dead.

■ Eric





CHIEN POURRI

MONSTRE FOLLE

[Araki Records / Hidden Bay Records / ...]

En ce moment, je cumule les chroniques de groupes aux noms bizarres et surprenants (voire complètement nazes, si je ne restais pas poli). Là, il s'agit de Chien Pourri, un duo de dark-pop d'avant-garde monté en 2019 à Toulouse par Maud Cazaux (chant, synthé semi-modulaire) et Iso Couderd (boîte à rythmes, pédales FX). J'ai appris, entre temps, qu'une série d'ouvrages déclinée en épisodes de dessins animés pour les enfants - mettant en scène les aventures d'un chien moche, bête et qui pue vivant dans une poubelle - portait le même nom. De là à dire que Monstre folle, le premier LP de 4 titres du duo, revêt parfaitement les qualificatifs ou bien les stigmates de cet animal animé, est un débat auquel je ne participerai pas.

D'un point de vue purement esthétique, la musique de Chien Pourri est bien plus aboutie que le chien du dessin animé. Sûrement parce qu'elle n'est pas destinée, a priori, aux enfants. Je n'imagine aucun parent passer de l'ambient/électronique sombre et hypnotique à leurs progénitures, ou alors il faudrait découper et sélectionner les parties les plus «relaxantes» ou «neutre», comme cette introduction bourdonnante de «La nuit» qui paraît inoffensive de prime abord, et qui sert en réalité d'amorce à un discours/litanie impavide de Maud évoquant... la nuit ! En un seul morceau de plus de 8 minutes, on a déjà saisi en grande partie la quintessence de Monstre folle.

Le duo expérimente en effet un univers sonore minimaliste construit autour de synthés, d'effets multiples et de rythmes programmés sur lesquels un chant féminin se pose soigneusement. C'est pop, accessible, lugubre, mélodique, dansant, flippant, attirant, sans vraiment l'être complètement, un peu comme le côté vaporeux du trip-hop de Portishead et, pour les moins connus, j'affirmerais que nous ne sommes pas loin de la démarche d'Ida Sofar et de Rien Virgule. Autant vous dire que votre serveur a fortement savouré ce mélange atmosphérique et envoûtant concocté par Chien Pourri.

■ Ted

BLACK NIGHT

LE FERRAILLEUR, NANTES

LES ACTEURS DE L'OMBRE SONT DEVENUS UN INCONTOURNABLE DE LA SCÈNE BLACK METAL EN FRANCE. DES PRODUCTIONS DE QUALITÉ, UN SUIVI DE LEUR POULAIN SANS FAILLE ET DES CONCERTS RÉGULIERS POUR DIFFUSER AU PLUS GRAND NOMBRE CETTE MUSIQUE INCROYABLE... POUR CELA, ILS VOYAGENT AU QUATRE COINS DE LA FRANCE AVEC LEUR BLACK NIGHT QUI MET EN AVANT LES DERNIÈRES PRODUCTIONS DE L'ASSOCIATION. NOUS AVONS AINSI PU ASSISTER AUX CONCERTS DE MIASMES, RÜYYN ET GRIFFON AU FERRAILLEUR DE NANTES.





La soirée commence avec Miasmes, un black metal classique, ancré dans de solide base pour les adeptes du genre de la première heure. Leur album sorti en 2023 fait la part belle au thème classique du genre : la déchéance humaine et la mort. C'est sans concession et sans fioriture. Le black metal de Miasmes est parfumé de rock à l'ancienne qui ravira les novices du genre. De la violence et une lourdeur kafkaïenne à ne pas manquer.

La soirée s'est poursuivie avec Rüygn de Romain Paulet qui a lui aussi sorti un album en décembre 2023. On y retrouve les thèmes classiques du black : la déchéance, la folie, l'effondrement de la civilisation. Les mélodies sont prenantes, lancinantes, elles t'attrapent et te font voyager en t'hypnotisant comme seul le black sait le faire. C'est à la fois contemplatif et agressif, un véritable moment de bonheur baudelairien.









Pour finir la soirée, Griffon sort les ... griffes et met en avant leur dernier album paru en février 2024. Griffon fait le pari réussi de sortir de l'univers classique du black metal. Dans une actualité agitée, le groupe traite des moments fondateurs de notre République, une forme de catharsis pour sauver notre civilisation qui vacille sur ses fondements en nous rappelant les hommes, les combats et les fondements modernes de notre démocratie. Accompagné de riffs incroyables, à la fois mélodiques et violents, l'homme du Tarn (Jean Jaurès) prend vie dans les mélodies lancinantes et puissantes de Griffon. Musicalement, c'est de très haute facture et ce parcours dans l'histoire de la République est des plus intéressants. La violence du genre entre en harmonie avec la violence historique de cette idée. Le concert est incroyable et souffle un vent de fraîcheur dans ce genre si particulier. On en redemande.

Vous pourrez retrouver Rüyyn et Griffon au Motocultor cet été.

Merci Les Acteurs de l'Ombre , Le Ferrailleur, Miasme, Rüyyn et Griffon pour cette superbe soirée.

■ Gab
Photos : Nolive



GRIFON



GRIFON





LIVE IN PARIS

@JC FORESTIER @ROCCO DE FIXIN

BEHEMOTH by JC

@ La Philharmonie [30/04/2024]

Merci à Nergal, Hamid Si Amer, Corentin Charbonnier et Milan Garcin.

DEPORTIVO by JC

@ Trianon [04/05/2024]

Merci Lucie pour l'accréd et Jérôme.

MANU + LE GIPPIZ by JC

@ Backstage [11/05/2024]

Merci Manu et Dom.

BIOHAZARD + LOCOMUERTE by Rocco de Fixin

@ La Machine du Moulin Rouge [11/06/2024]

Merci à Tanguy & Garmonbozia Inc.



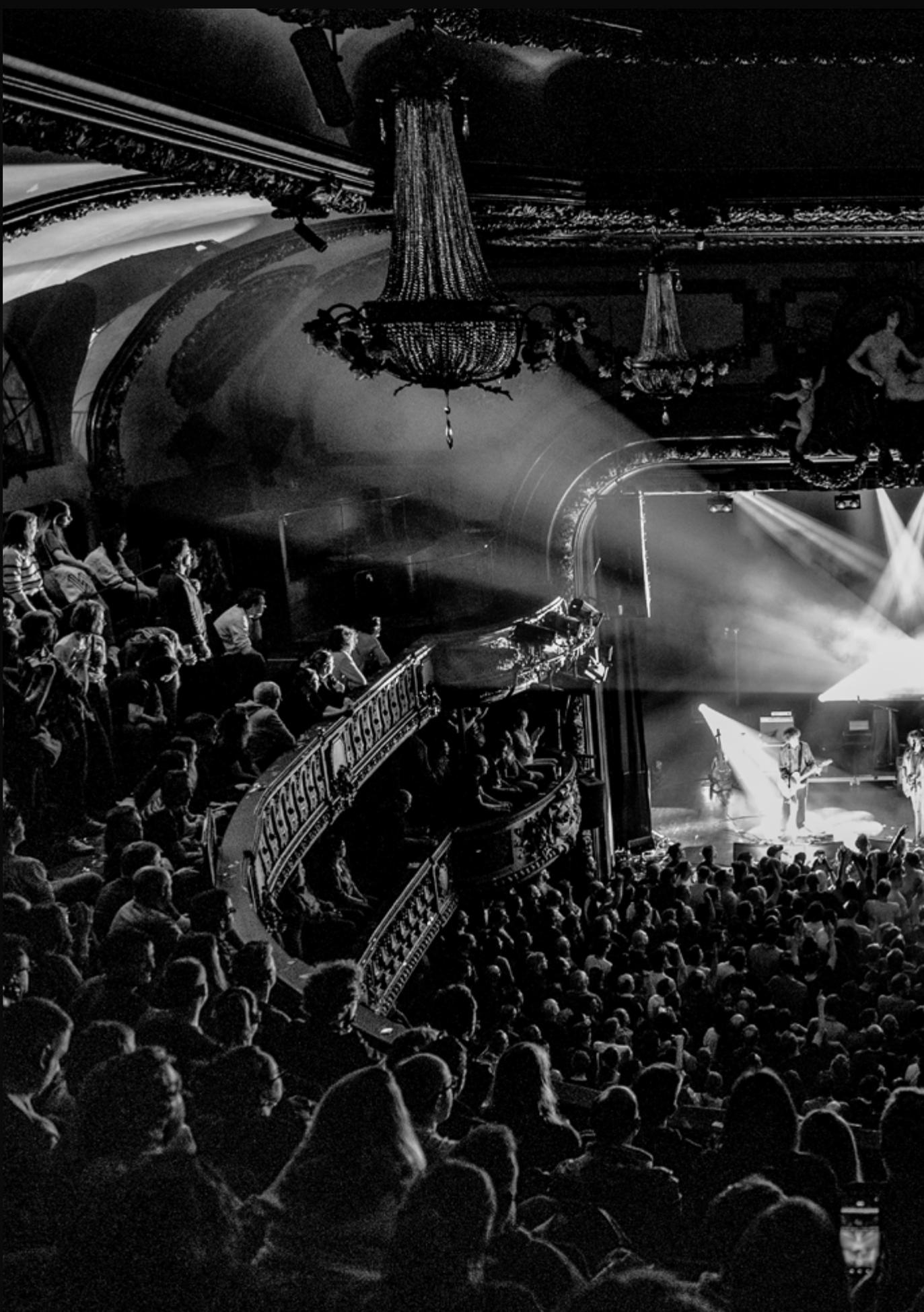
























MUSIC FR









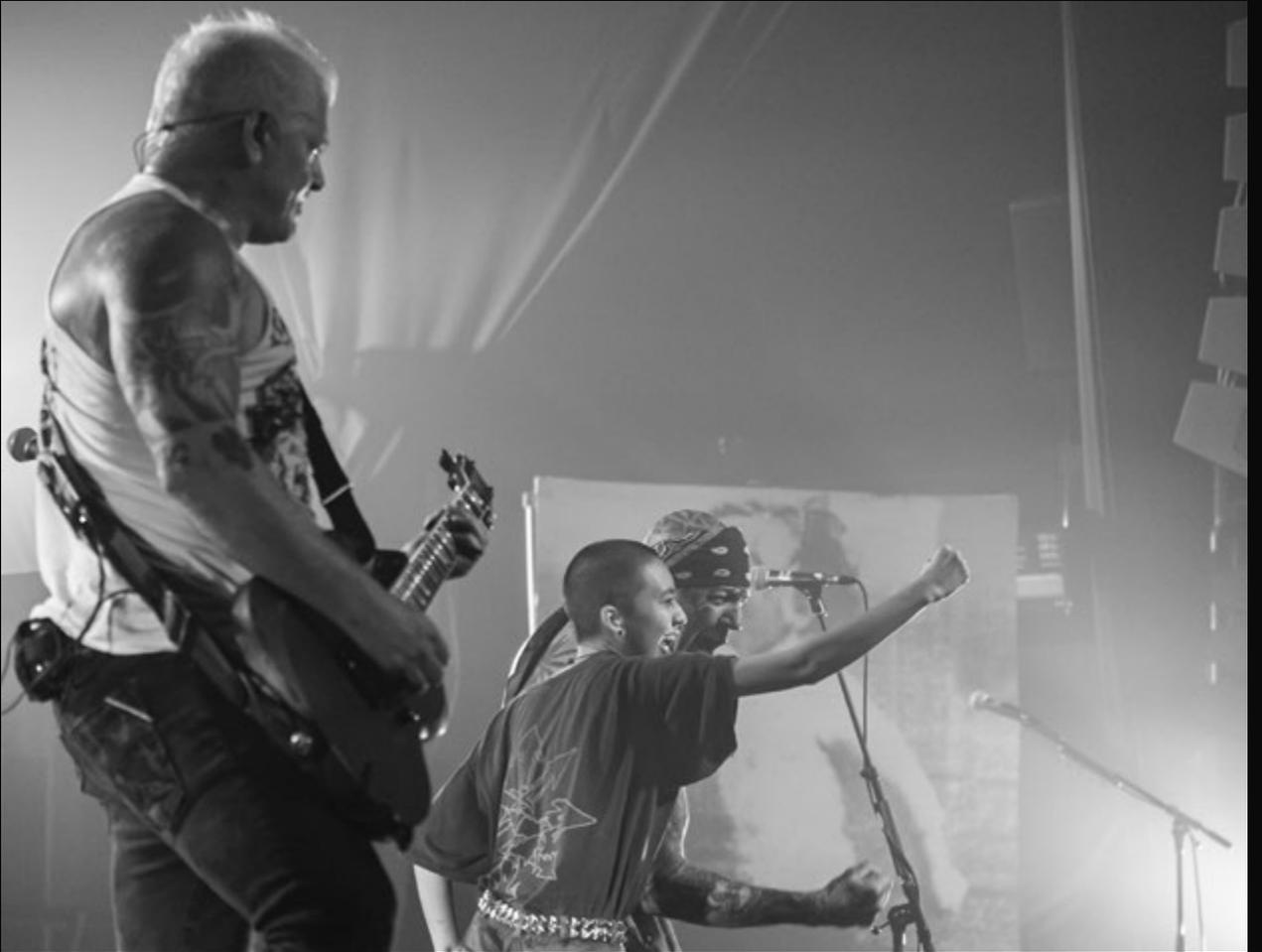




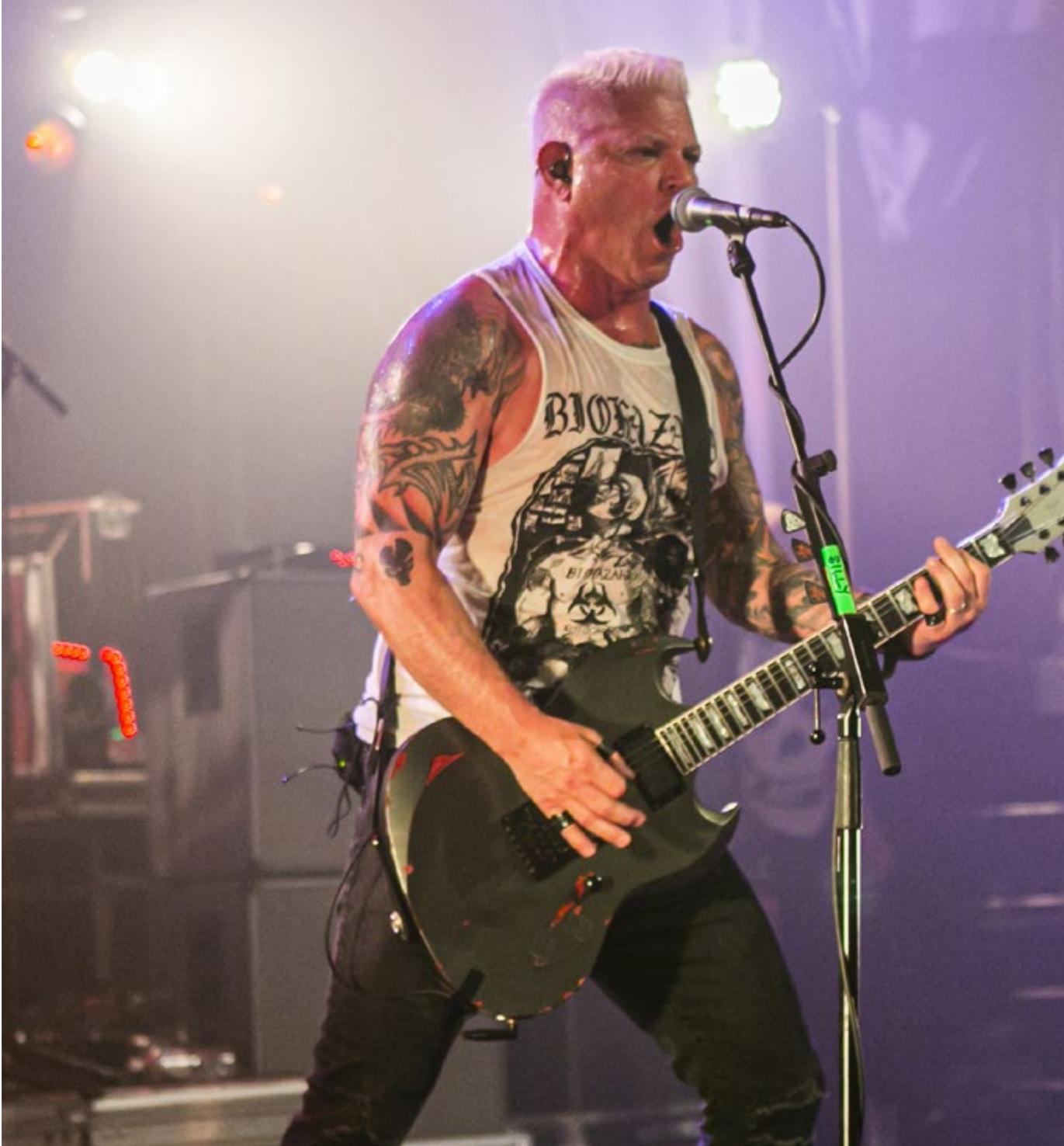












BIOHAZARD

LA MACHINE DU MOULIN ROUGE, PARIS

LE 11 JUIN DERNIER, LES PARISIENS FÊTAIENT LE RETOUR DE BIOHAZARD DANS LEUR VILLE, PLUS EXACTEMENT À CÔTÉ DU MOULIN ROUGE, DANS SA «MACHINE». CELA FAISAIT UN BAIL QUE JE N'AVAIS PAS REMIS LES PIEDS DANS CE HAUT LIEU DE LA MUSIQUE ROCK (MAIS PAS QUE), ET C'EST COMME SI JE REMONTAIS LE TEMPS AVEC CETTE PROGRAMMATION TRÈS SPÉCIALE POUR LE PUBLIC. QUI N'A PAS ÉCOUTÉ URBAN DISCIPLINE, STATE OF THE WORLD ADDRESS OU ENCORE MATA LEÃO DURANT SA JEUNESSE ? LES PLUS OU MOINS «VIEUX» ONT RÉPONDU PRÉSENTS PUISQUE LE SHOW ÉTAIT COMPLET CE SOIR.



BIOHAZARD

C'est en préparant le Hellfest de cette année que je me suis mis à réécouter mes vieux Biohazard, le groupe y jouant le vendredi 28 juin au soir. Et puis, ô surprise, en cherchant quelques infos sur le net, je découvre que le gang new-yorkais était de passage à Paris. Je me dis que ce serait pas une mauvaise idée d'envisager d'aller les voir car le planning du Hellfest est toujours compliqué à gérer (les Américains jouent en même temps qu'Emperor et Machine Head...). Et puis, tout le monde sait bien que les meilleurs concerts se font généralement en salle. Je me sens tellement chanceux d'être là ce soir, sachant que les ventes étaient closes. Un double merci encore

à Tanguy, pour cette soirée et l'accréd'.

Ce sont les locaux de LocoMuerte (originaires de l'Essonne) qui ont été désignés pour chauffer le public. Je connais bien le nom (notre JC ne tarit pas d'éloges sur ce combo de crossover thrash punk hardcore), mais finalement assez peu le groupe. J'avais l'image d'un ersatz de Suicidal Tendencies, l'habit ne fait pas le moine, et finalement ce n'est pas le cas du tout. Campant le rôle de chicanos (le sont-ils vraiment ?) bien énervés, les Franciliens ne font pas dans la dentelle : micro en forme de machette, son vrombissant de punk hardcore virile, cris rageurs et chœurs fédérateurs,

gambades et cabrioles... LocoMuerte, c'est un show à vivre ! Bien que le début du spectacle soit gâché par un chant noyé dans des basses un peu pro dominantes à mon goût, le groupe a déroulé son arsenal de guerre sonore dans la «meilleure salle de concert parisienne», d'après leurs dires.

Le public, un peu timide lors des premiers morceaux, se lâche progressivement comme jamais, enchaînant pogos sauvages et circle pits frénétiques. Certains aficionados du gang ont répondu à l'appel, le bassiste échangeant même quelques mots avec des «têtes qu'ils connaissent bien» avant de leur présenter fièrement un nouveau morceau (un album est attendu en septembre). En moins d'une heure, les grooves, les secousses punk-hardcore, l'énergie et la bienveillance des LocoMuerte nous ont rendus béats. Je ne regrette pas d'avoir pu les découvrir pour la première fois sur scène, car l'essence et le révélateur ultime de ce groupe «muy caliente» se trouve précisément sur scène. A posteriori, je dois me rendre à l'évidence que leurs compositions prennent moins aux tripes lorsqu'elles sont écoutées sur disque. Quelques minutes après leur show, alors que les roadies/techniciens préparent la scène pour Biohazard, deux membres passant devant moi sont venus s'ar-

rêter pour discuter et prendre quelques selfies avec leurs fans, ça en dit long sur la générosité des LocoMuerte et le lien profond qu'ils tissent avec leur communauté.

En parlant de communauté, les Biohazard ont également conservé un lien intact avec la leur, même si leur dernier disque date d'il y a 12 ans déjà. Le quatuor, aujourd'hui présenté sous sa forme originelle (marqué par le retour d'Evan Seinfeld en 2022), a décidé de célébrer les 30 ans de State of world adress en postant deux panneaux affichant son artwork de chaque côté de la scène. Bizarrement, dans les faits, ce n'est pas celui qui sera le plus représenté ce soir puisque cinq petits morceaux de la setlist (l'album en contient 14 !) lui sont consacré, contre six pour Urban discipline qui a plus mes faveurs dans la discographie de Biohazard. Cela n'entrave en rien le déroulement du show qui débute tambour battant un peu avant 21h. Il est plutôt facile pour le quatuor de déclencher dès le départ la ferveur de 800 personnes en enchaînant des vieux classiques («Shades of grey», «What makes us tick», «Tales from the hard side», «Urban discipline»...).

Les mecs ont une sacrée forme olympique et reçoivent une succession de personnes sur leurs planches, que ça soit pour du stage di-







ving (Billy sait aussi prendre son bain de foule, y compris dans un circle pit), pour partager un micro, une tape sur l'épaule, ou bien un sourire. D'ailleurs, la paix et l'unité sont les mots d'ordre maintes fois répétés par les deux frontmen, Evan et Billy, qui partagent volontiers des anecdotes sur Paris et tout particulièrement leur premier show au Gibus au tout début des années 90. Les ayant vu durant cette décennie, je dois avouer avoir été agréablement surpris par ce qu'ils sont encore capables de donner à l'audience après toutes ces longues années. Est-ce le retour d'Evan qui les a revigorés à ce point ? En tout cas, le bassiste recouvert de tatoos prend un pied fou avec les fans et un malin plaisir à les «punir au coin» dès que l'un d'entre eux reste sur scène entre deux chansons. Le malheureux qui a expérimenté ça s'est fait scotcher la bouche en restant posé sur l'estrade de la batterie de Danny avant de sauter subitement dans la fosse dès que les notes suivantes ont retenti. Même quand cela ne se passe pas comme prévu (en l'occurrence dès que c'est un peu trop violent dans le moshpit), le groupe n'hésite pas à arrêter un titre pour régler le problème en direct.

L'ancienne chaufferie du Moulin Rouge est en ébullition, le temps tourne et Biohazard offre une reprise plutôt réussie de «We're only gonna die» de Bad Religion. Puis termine son show par le classique «Punishment» et le très vieux «Hold my own», issu du premier album éponyme. On n'aurait pas été contre certains tubes d'albums oubliés ce soir, tels que les mythiques «Authority» ou «These eyes (have seen)» de Mata leão, voire un petit «Switchback» du New world disorder de 1999. Plutôt logique, étant donné que ces albums n'ont pas été enregistrés avec cette formation-là (C'est Rob Echeverria qui tenait la gratte à la place de Bobby pour ces deux disques). On ne s'en plaindra pas plus que ça et on mesure davantage le plaisir intense qu'on a vécu en revoyant ces quatre gaillards ensemble tout donner pendant 1h15. On espère avoir le temps de les apercevoir durant le Hellfest pour revivre une nouvelle fois ces retrouvailles inoubliables.

Merci à Tanguy & Garmonbozia Inc.

■ Ted

Photos : Rocco de Fixin

Setlist LocoMuerte

Tiro pa matar
La brigada de los muertos
Parano booster
Bandolero
Sangre
Ronque
Barrio
Mi familia
La vida loca

Setlist Biohazard

Shades of grey
Tales from the hard side
Urban discipline
What makes us tick
Black and white and red all over
Retribution
Victory
Wrong side of the tracks
Five blocks to the subway
Love denied
How it is
Tears of blood
We're only gonna die (reprise de Bad Religion)
Punishment
Hold my own



BIOHAZARD



BIOHAZARD



BIOHAZARD



ECR LINF

BELLUAIRES

[My Kingdom Music / Source Atone Records]

Il y en a des choses à dire pour présenter Ecr.Linf ! Par où commencer ? Peut-être par la formation en elle-même qui réunit quelques vieux comparses qui jouaient ensemble il y a une quinzaine d'années au sein de Jarell : Krys au chant (aussi Omrade, ex-Demande à la Pousière, ex-plein d'autres groupes), Dorian à la guitare, Jean aux claviers et deux autres «non Jarrell», à savoir le bassiste Jiu qu'ils connaissent bien car il est aussi passé par Demande à la Pousière et Omrade (mais également par Lokurah et No Return) et le batteur Rémi qui possède également un beau CV (Crusher, Dissident, ex-Hyrgal, ex-Svart Crown...). Je crois qu'on peut parler de «supergroupe».

Un groupe dénommé Ecr.Linf, raccourci pour «Écrasons l'infâme» qui servait de signature à Voltaire, le philosophe souvent censuré (il passe près d'un an à la Bastille, s'exile en Angleterre et en Suisse, fait éditer des textes clandestinement...) et inlassable combattant de la tolérance. Pour lui, l'infâme, c'est l'obscurantisme et la toute puissance de la religion catholique qui décide des vérités de l'époque et refuse qu'on apporte de la lumière préférant rester dans l'ombre. Cette lutte contre l'obscurité comme la défense de la tolérance est un thème cher au combo qui a trouvé logique de reprendre la formule à son compte.

Et comment aller au combat ? Comme des Bel-

luaires pardi ! Ce sont les «gladiateurs» qui ne méritent pas vraiment ce nom car il est construit sur le mot «glaive», alors que ces combattants (esclaves ou prisonniers condamnés à morts) affrontent des bêtes sauvages avec une simple lance et parfois un trident et des protections sur les jambes. Taureaux, ours et sangliers assurent le «spectacle»... D'ailleurs, l'animal comme l'homme présenté en artwork semble ne pas correspondre à la définition du belluaire, c'est un félin qui attaque un homme casqué, cela convient plus pour l'idée de la «chasse» (venatio pour les latinistes et donc «venator» pour le «chasseur»), un autre «jeu» cruel qui serait à l'origine de l'extinction du lion en Europe. L'Antiquité est une période passionnante, mais sa (mé)connaissance vient surtout d'œuvres artistiques modernes ou contemporaines pas toujours exactes (Gladiator est un bon film, mais ferait un très mauvais cours d'histoire). Bref, les vacances ont commencé, je vais arrêter de faire le prof relou !

Ecr.Linf descend dans l'arène avec un black metal ouvert à d'autres influences, acceptant à la fois des incursions hardcore (avec l'importance du contexte, j'ai repensé à The Arrs...), des ralentissements un peu prog/post-metal (sur les bords de «Le royaume du vide») et n'hésitant pas une seconde à laisser de la place à l'accordéon d'Adrian pour se donner un peu d'air... de musette («La danse des crânes»). Pour le «train train» quotidien (tu parles), on met des grands coups de double pédale, des nappes de synthé, un chant écorché/growlé/lourd/parlé et des riffs qui te tombent dessus de partout. Perso, c'est quand ça s'éclaircit davantage que je kiffe un peu plus, comme avec «Missive» où les contrastes sont plus marqués et l'aspect black «bourrin» s'efface.

Si tu apprécies l'histoire, la littérature et surtout le black, tu sais ce qu'il te reste à faire. Et Ecr.Linf.

■ Oli



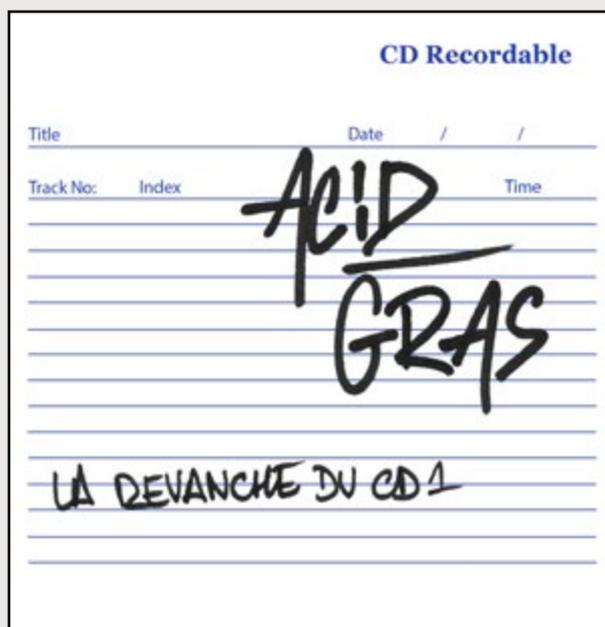
FANGE

PERDITION

[Throatruiner Records]

Si tu veux vivre quelque chose de ténébreux qui suinte le désespoir absolu, tu es au bon endroit l'ami. Je reviens d'une immersion sonore dans laquelle je ne me suis pas vraiment senti le bienvenu, c'était carrément malfaisant, diabolique, mais comme dans toute part d'ombre, on y trouve toujours un coin où on s'y sent bien. J'ai donc découvert Perdition, le dernier album des Rennais de Fange, et je dois bien avouer avoir été conquis par cette mixture de (post-) metal et d'industriel. À vrai dire, je ne connaissais pas très bien l'œuvre intégrale des gaziers, je ne sais même pas si c'est leur disque le plus intéressant ou quoi, mais ce Perdition a eu les capacités de m'émouvoir presque instinctivement. On est loin de l'ambiance de Fear Factory ou de Godflesh, c'est beaucoup plus lourd avec une touche sludge bien cradingue, et la voix de Matthias à la fois gutturale, parlée et hurlée en français ne laisse aucune place aux tentatives mélodiques pour exprimer sa rage. Ce rôle lyrique est d'ailleurs pris par les invités vocaux (Olivier Guinot de Lodges sur «Toute honte bue» et Diane Pellotieri de Pencey Sloe sur «Désunion sacrée»), et c'est presque le petit regret que j'ai sur ce disque : de ne pas avoir joué plus souvent avec cette ambivalence vocale.

■ Ted



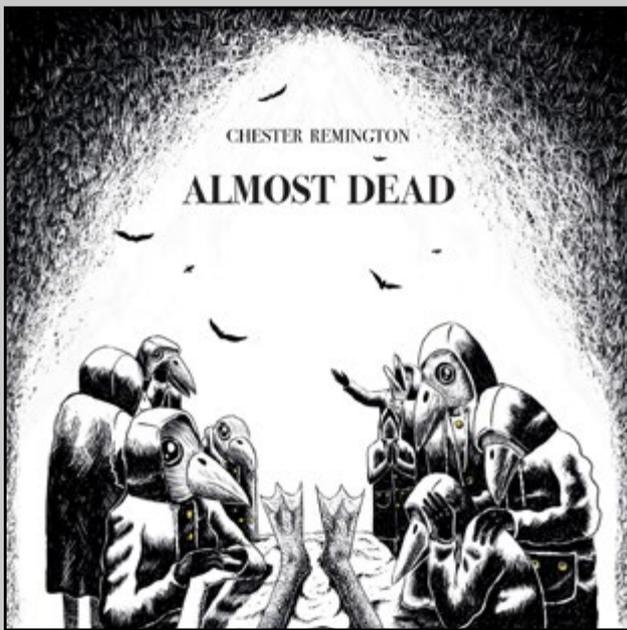
ACID GRAS

LA REVANCHE DU CD1

[Slow Death]

10 titres expédiés en 20 minutes, le trio francilien ne fait pas vraiment dans la dentelle et c'est comme ça qu'on l'aime. Son côté branleur s'exprime aussi bien sur la pochette (va vendre des CDs avec ça !) que dans ses textes, souvent très caustiques, pour ne pas dire acides, où beaucoup en prennent pour leur gras (hum hum...). De «Jean Castex» à «Mamie», en passant par «Les bâtards du Qatar» ou «Ton chien est moche», personne n'est épargné, attention aux lyrics explicites. Sur qui cela va-t-il tomber la prochaine fois... commence à trembler ! En mode sales gosses (à écrire en écriture inclusive puisque les 3 ami.es se partagent le chant et les chœurs), le groupe distille son garage/punk et ses riffs gras sans prétention mais avec beaucoup de conviction, s'autorisant même un interlude unplugged («Chiens d'la casse»). C'est revendiqué « enregistré en 3 jours », ça s'entend, mais ça colle très bien au style, à rapprocher de The Chats en Australie pour le côté foutraque mais efficace, ou Le Réparateur plus près de chez nous et sur le même label dis donc, comme par hasard... Chacun son combat (et chacun sa route, chacun son chemin), mais devant les prix de plus en plus démentiels des vinyles, je les rejoins dans leur lutte militante pour La revanche du CD1 et j'espère que c'est au programme du Nouveau Front Populaire (va voter et passe le message à ton voisin).

■ Guillaume Circus



CHESTER REMINGTON

ALMOST DEAD

(Howlin' Banana/ À Tant Rêver Du Roi)

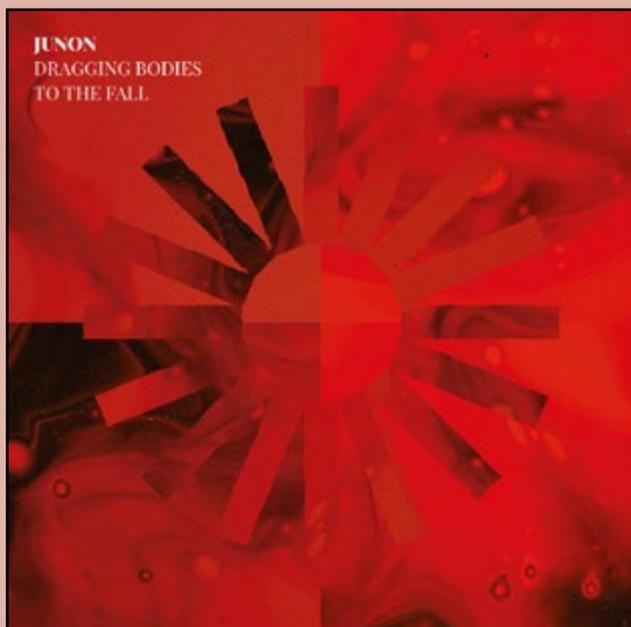
On connaissait Reims pour son Champagne (et ses biscuits roses), sa cathédrale, mais pas pour sa scène rock. C'est désormais chose faite et l'heure du sacre en 2024 pour Chester Remington, projet qui s'articule principalement autour d'Odilon Horman (guitares/chant, composition, production, enregistrement). Almost

dead est son premier album, après quelques EPs, et réalise un mix quasi parfait entre le psyché des sixties, la britpop et le grunge des nineties et le garage des années 2010. Blur vs. Ty Segall vs. The 13th Floor Elevators. Rien que ça ! Le mélange était ambitieux, mais force est de constater que ça fonctionne à mort, ou presque mort (vous l'avez ?). Quand on écoute ce disque en LP, on a vraiment l'impression qu'il a été pensé pour ce format, avec une face A que je qualifierai de plus «classique» et des morceaux tubesques : «Love», «Shake it» avec un gros côté Blur/Supergrass (on entend souvent dans l'album des intonations de voix à la Damon Albarn, et le morceau suivant «Fire in the higher ground» n'échappe pas à la règle). Puis, la face B se veut, elle, plus aventureuse, expérimentale, avec quelques partis pris artistiques audacieux («Chemicals», «Call 911»).

Chester Remington nous embarque donc dans un voyage enrichissant à travers le temps, les styles, mais sans que l'on ne s'égare ni s'ennuie une seule seconde et on est content qu'il ne soit pas totally dead.

■ Guillaume Circus
Photo : Loélia Duboc





JUNON

DRAGGING BODIES TO THE FALL

[Source Atone Records]

Un des meilleurs groupes (Junon, les ex-General Lee pour ceux du fond qui n'ont pas suivi) avec un des meilleurs producteurs (Francis Caste) sur un des meilleurs labels (Source Atone Records), je me demande ce que ça peut bien donner...

Plus limité à un EP, les Nordistes peuvent donner leur maximum et étendre leurs idées, nous plonger dans leur magma avec des gants, le premier, c'est «Segue 1 - The final voyage», un titre introductif qui fait monter la lave et nous laisse le temps de fuir, il n'est pas trop tard, on entend que ça gronde, que les riffs s'aiguisent, que le chant prend de l'air et de l'ampleur, la menace se rapproche, si on reste, on sera enchaîné pour un dernier voyage en direction de la souffrance, la décrépitude, l'emprisonnement, les mensonges et le chaos. Tout un programme qu'on ne peut décemment pas refuser (contrairement aux mêmes propositions nationalistes pour les législatives qu'on fera tout pour laisser le plus loin possible du pouvoir). Et pour le coup, les promesses sont tenues, dès «Caught in hypocrisy loops», on se fait marteler la tronche, des variations dans le tempo, les chants, les sons donnent le tournis. C'est hébété qu'on se prend «Out of suffering», plus lourd mais aussi plus aiguisé, plus agressif mais aussi plus lent, c'est un modèle du genre «Junon». Si «The day you faded away» débute avec quelques caresses délicates, l'ambiance ouatée passe assez vite en mode «paille de fer», le genre de trucs qui

ne fait que renforcer la douleur... Si tu t'es lavé les mains avec une solution hydro-alcoolique alors que tu avais une petite plaie ouverte, tu connais exactement cette sensation... Comme durant certains affrontements, on fait une trêve pour ramener les cadavres, ici, c'est «Segue 2 - Dragbody» qui lance un «Dead ends lead to somewhere» dont certaines idées empruntent au post-rock (les accords de guitare aussi clairs que progressifs) avant que le chaos rythmique ne détruise tout laissant une petite place au néant. Un vide comblé par un barreau de plus à la cage, morceau hard, morceau martial, morceau qui nous roule dessus, nous écrase et nous enfonce sous terre. «Making peace with chaos» apporte quelques rais de lumière mais ce n'est qu'une illusion, le ciel s'abat vite de nouveau sur nos têtes. Plus sludge et décousu, «Halo of lies» sonne comme notre agonie... mais tout n'est pas totalement terminé puisque «This dead place» surgit des ultimes profondeurs de la galette, un bon morceau bonus qu'il n'était pas nécessaire de cacher à mon sens, peut-être que ça pouvait aussi fonctionner en inversant ces deux-là.

Junon est une des incarnations de la transformation de la sauvagerie en beauté, n'est-ce pas elle qui a récupéré les yeux d'Argus après sa décapitation pour les mettre sur les plumes du paon ? Ainsi, Dragging bodies to the fall ne serait que férocité si Junon n'en faisait pas une splendeur.

■ Oli



JUNON

JUNON CONTINUE DE TRACER SA ROUTE ET VIENT DE LIVRER UN ALBUM DANS LA LIGNÉE DE SON EP, MAIS AVEC QUELQUES CHANGEMENTS POUR EUX. CETTE INTERVIEW AVEC MARTIN (GUITARISTE) ET ARNAUD (CHANTEUR) EST DONC L'OCCASION DE FAIRE LE POINT ET DE VOIR UN PEU PLUS LOIN...

À part le temps, quelles différences faites-vous dans la préparation d'un LP par rapport à un EP ?

Martin : La composition de The shadows lengthen s'est faite de façon très instinctive. Après quatre années off suite à la fin de General Lee, on avait juste envie de se retrouver tous ensemble et de voir si on avait encore des titres intéressants à composer, dans un style balisé où on se sentait parfois trop à l'étroit. Ça été une tout autre histoire pour Dragging bodies to the fall avec une phase de composition beaucoup plus longue et compliquée à mettre en place. Ça explique les 3 ans qui se sont écoulés entre ces deux sorties. On est dispatchés

dans toute la France depuis des années donc on n'a pas la possibilité de se retrouver chaque semaine pour composer. On a donc bloqué plusieurs gros week-ends de session de composition à 6 un peu partout en France afin de voir ce qu'on avait en stock et dégrossir un maximum nos idées. Après ces sessions intenses, on rentrait chacun chez nous afin de peaufiner le tout et s'échanger les arrangements sous forme de maquettes.

Arnaud : Concernant le chant, j'ai travaillé sur des démos quasi quotidiennement et dès que le résultat me paraissait à la hauteur, j'envoyais le tout aux autres pour avis et souvent pour tout recommencer encore une fois (rires).



Je me suis mis pas mal la pression pour cet album car c'était une première pour nous de changer de studio. En effet, depuis le début de General Lee et jusqu'au premier EP de Junon, on a toujours enregistré avec Clément Decrock du Boss Hog Studio. C'était vraiment devenu la maison et on avait envie de se mettre un peu en danger, sortir de notre zone de confort. On peut dire que Francis Caste du Studio Sainte Marthe nous a mis un bon coup de pied au cul pour que l'on se dépasse.

Les titres qui entament et terminent l'album sont écrits dans ce rôle précis ?

Martin : «Segue 1 : The final voyage», a été écrit dès le départ pour introduire l'album. On souhaitait débiter avec un segment assez court, dense et mélodique et surtout assez différent de ce que l'on a l'habitude de composer. Il donne un indice sur la variété de l'album à venir.

Arnaud : Lorsque nous avons travaillé sur la tracklist de l'album, finir par «Halo of lies» est devenu une évidence. Sa première partie est

comme une grosse locomotive qui prend son temps pour se lancer, ce qui laisse le temps de développer ses ambiances de fin du monde et de descente dans les entrailles de la terre. On a d'ailleurs fait appel à un trio de cuivres afin de renforcer le côté épique. Après le silence vient «This dead place» qui est en fait un morceau caché. Le voyage est terminé, nous sommes arrivés dans les profondeurs.

Martin : On a voulu faire un clin d'œil au ghost track que nous pouvions découvrir dans les années 2000 dans certains albums de Deftones, Nirvana, etc...

Il en va de même pour le temps calme au cœur du disque ?

Martin : Notre musique est faite de passages très dynamiques et d'autres plus lents et mélodiques. Nous avons pensé la tracklist de la même façon qu'un set de concert. Emmener l'auditeur dans notre univers et lui proposer des intensités et des ambiances différentes tout au long du voyage.

Ce sont des compositions plus difficiles à intégrer à un EP, est-ce qu'elles auront une place en live ?

Martin : En effet, pour un EP, tu as plus tendance à aller à l'essentiel, au plus efficace, alors que dans un album, c'est nettement plus facile d'intégrer des moments plus calmes et contemplatifs. Ils font partie intégrante de notre univers sur album et en live, au même titre que les titres plus violents.

Je n'ai pas lu les paroles, mais elles semblent aller dans le même sens, c'est un album conceptuel ou c'est juste que Junon a des thèmes de prédilection ?

Arnaud : Junon et General Lee ont le même ADN avec des thèmes de prédilection qui abordent la destruction de la nature et le côté sombre de l'humanité. J'ai imaginé que l'espèce humaine a été forcée de descendre dans les profondeurs de la Terre pour survivre après que la nature ait repris ses droits suite à des siècles de saccages de propre environnement.

L'artwork est assez différent de ce à quoi vous nous avez habitué, pourquoi ce changement de style ?

Martin : On a toujours eu la volonté d'avoir un artwork différent album après album. Avec General Lee nous sommes passés de la photo, à la forme géométrique, à l'illustration et ça risque de continuer avec Junon. Le but étant de réussir à s'approcher au plus près de l'esprit et du message que l'on souhaite faire passer. On est tous amateurs de vinyles dans le

groupe et on a toujours pris un soin particulier pour proposer des visuels de qualité.

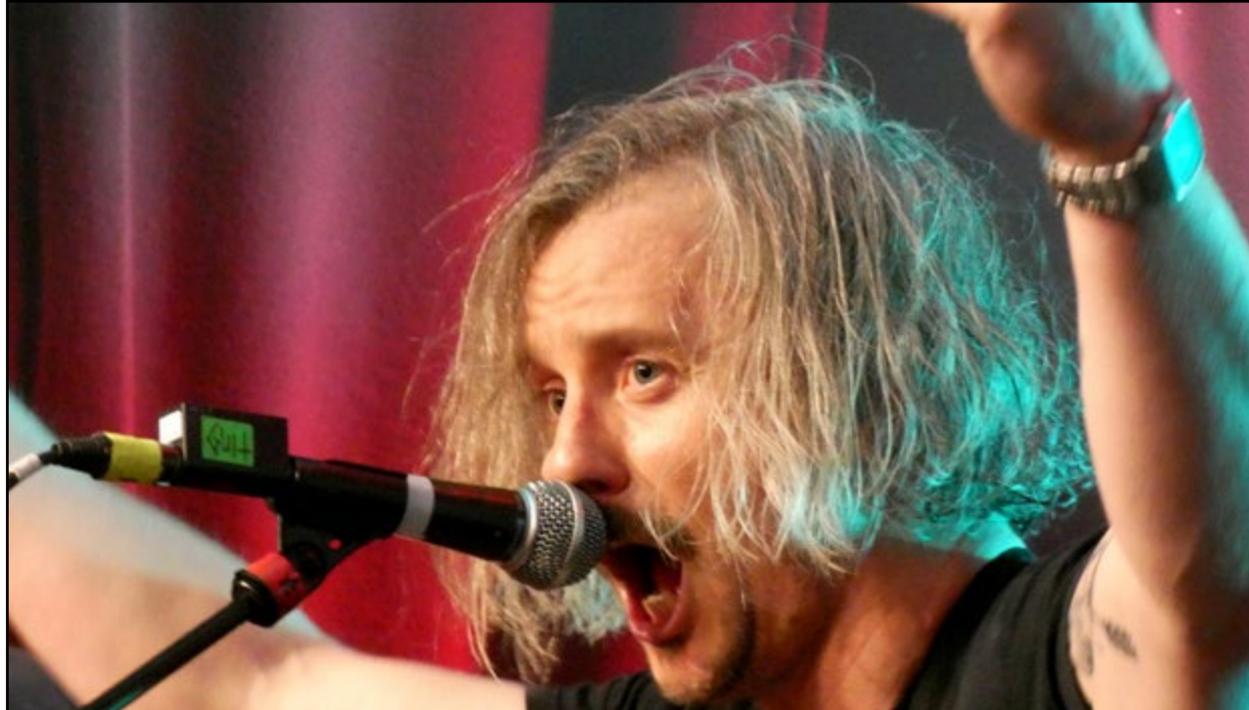
Quel était le cahier des charges pour cette pochette ?

Martin : Avant la production, nous avons réfléchi en amont sur le concept et l'univers graphique dans lequel nous allions encre la musique. Les paroles nous ont aussi guidé afin de garder une certaine cohérence. L'idée était de jouer sur la dualité entre le côté liquide représenté par la lave et le côté solide avec la roche ainsi, le tout avec des teintes chaudes et agressive ou plus froides. Je trouve que ça donne un visuel impactant, efficace et fédérateur avec le symbole central.

Vous avez encore sorti un très beau clip, comment avez-vous travaillé avec Chariot of Black Moth ?

Martin : C'est une première pour nous mais nous avons quelques connaissances qui avaient déjà fait appel à lui. C'est un process assez particulier car nous lui avons envoyé le projet par écrit avec l'idée globale, quelques éléments graphiques et des prises de vues live et nous l'avons laissé travailler avec une deadline. Il y a eu que très peu d'échanges car c'est quelqu'un d'assez mystérieux qui reste très succinct dans ses échanges.

Arnaud : Il a vraiment réussi à coller au thème de «Out of suffering» avec son ambiance menaçante en noir et blanc et cette nature qui se déchaine et qui englouti le monde des humains.



Source Atone Records sort de très bons disques, avez-vous des échanges concernant l'artistique avec les responsables du label ?

Martin : Arno et Krys nous ont laissé carte blanche là-dessus... Nous faisons de la musique avec passion, tout comme eux avec leur label. Ils ont à cœur de soutenir de beaux projets et c'est un plaisir de faire partie de l'aventure.

Arnaud : Leur roster est devenu en quelques années vraiment de qualité et on garde un très bon souvenir du festival Atone Mass qu'ils ont organisé en janvier dernier. Chaque groupe a vraiment envoyé du lourd, sans exception. On sentait un réel plaisir à se retrouver entre potes de label. On espère qu'une seconde édition aura lieu.

Je n'ai pas encore vu de dates de concerts pour les mois à venir, une tournée est en préparation ?

Arnaud : Petit retard à l'allumage pour défendre l'album car nous venons de rejoindre Voulez-vous danser (Celeste, Hexis, Lost in Kiev...) qui va se charger de notre booking et forcément il y a un peu de délai pour que tout se mette en place. On a joué une dizaine de dates ces derniers mois dont une bonne série juste avant la sortie de l'album, ce qui nous a permis de faire découvrir les nouveaux titres en avant-première. Actuellement, on travaille sur des gros week-ends à l'automne et on a hâte d'annoncer tout ça !

Yarotz est passé par le Hellfest en 2022. Ju-

non, c'est pour 2025 ?

Martin : C'est une question ou une affirmation ? Car on n'a pas l'info (rires). Plus sérieusement, nous en avons aucune idée... Mais c'est un festival énorme avec des super groupes à l'affiche... ce serait évidemment génial d'y jouer !

D'ailleurs vous avez plusieurs autres projets qui ont du succès, c'est facile de gérer les emplois du temps de chacun ?

Martin : Comment tu l'as évoqué, les autres guitaristes jouent avec d'autres groupes, Fabien dans Yarotz et Alex dans Queen(Ares), et c'est parfois très compliqué en termes d'organisation. On doit éviter de sortir des albums sur les mêmes périodes et tenter de dégager du temps pour que chaque groupe puisse tourner un maximum. Ce manque de disponibilité est une des raisons pour laquelle nous avons arrêté General Lee... mais même si on se retrouve dans le même genre de position avec Junon, on a décidé d'accepter ce facteur et de prendre ce qu'il y a à prendre. On ne lâche rien !

Merci Martin et Arnaud, merci à Junon et merci à Elodie et Romain de l'Agence Singularités.

■ Oli

Photo pages précédentes : DR

Photo ci-dessus : Oli



BETIZFEST

PALAIS DES GROTTES, CAMBRAI



BRUTUS

AU NIVEAU NATIONAL, LA VILLE DE CAMBRAI EST CONNUE POUR SES BÊTISES, DES PETITS BONBONS À LA MENTHE, AU NIVEAU RÉGIONAL, ELLE L'EST AUSSI POUR SON ANCIENNE CASERNE. C'EST D'AILLEURS LA SEULE RAISON POUR LAQUELLE J'Y AVAIS MIS LES PIEDS : PASSER «LES 3 JOURS». C'ÉTAIT AU SIÈCLE DERNIER ET J'AVAIS RÉUSSI À ÉCHAPPER AU SERVICE SUR LE GONG. SI J'Y REVIENS, CE N'EST PAS POUR LES BÊTISES MAIS LE BETIZ, FESTIVAL ROCK NÉ IL Y A UNE VINGTAINE D'ANNÉES ET QUI PROPOSE TOUJOURS DE BELLES AFFICHES ALORS QUE JE SUIS EN VACANCES... CETTE ANNÉE, LE FEST' EST DÉCALÉ À DÉBUT JUIN, M'Y VOILÀ DONC ENFIN !

Dans l'incapacité de me déplacer le vendredi soir, je rate une fois de plus Karras, mais aussi les autres groupes de la soirée notamment Counterparts, Hatebreed ou November qui était peut-être moins attendu, mais qui semble avoir marqué les esprits. Tant pis pour moi...

Ce samedi 8 juin, j'arrive au Palais des Grottes en début d'après-midi pour ne pas rater une seule seconde des shows, à commencer par celui de Queen(Ares). Si la grande salle paraît bien vide à quelques minutes du début du concert, elle se remplit bien vite, il n'y a que quelques mètres à faire entre l'espace restauration/détente, au soleil, et les premiers rangs. Les «voisins» n'ont pas beaucoup de temps pour attaquer la fête et n'en perdent pas pour envoyer leur post-metal abrasif marqué par un double chant massif. Leur excellent *From this ground, from this sea* prend du volume sur les planches, le ton de de la journée est donnée ! Mais que cela passe vite, les premiers sets vont tous me sembler bien trop courts.

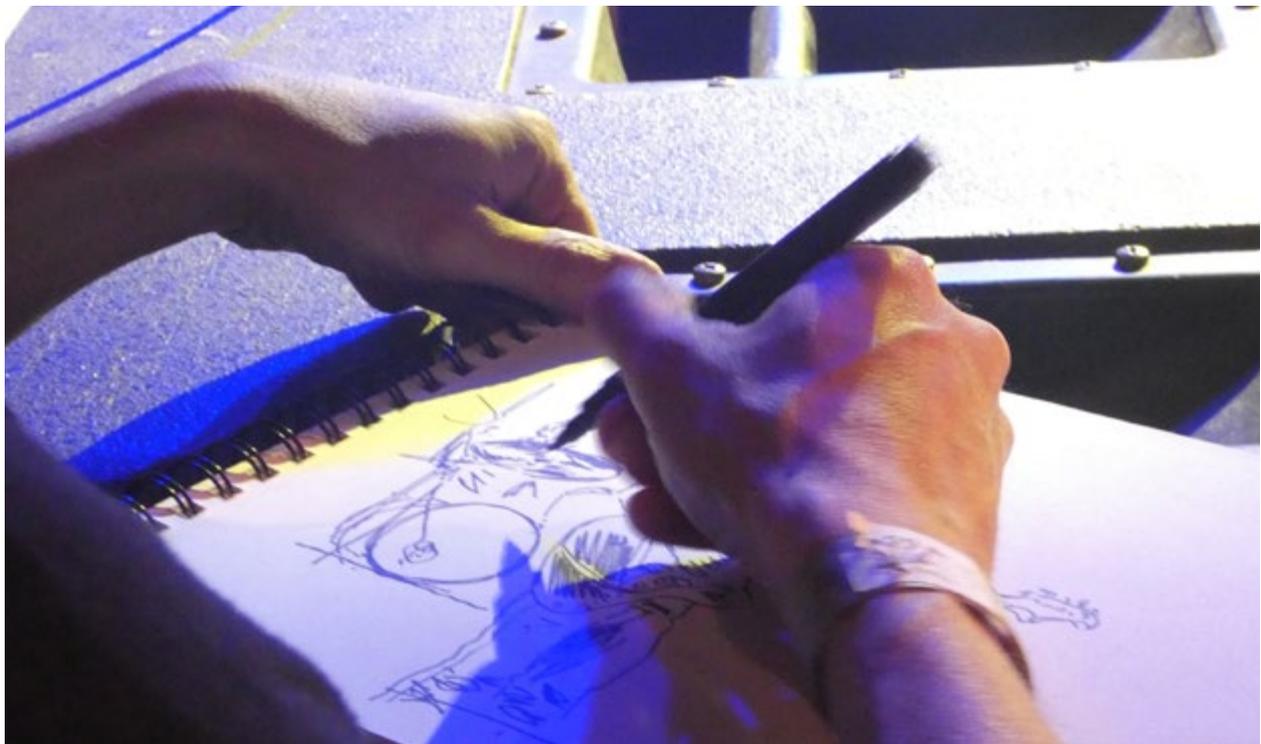
L'infrastructure ne permet d'avoir qu'une seule scène, il faut donc aussi du temps, entre 20 et 30 minutes, pour libérer l'espace et vérifier que tout est bon pour le groupe suivant. L'organisation a tout prévu, le timing est respecté à la minutes près, et on peut donc aller boire un verre ou manger un morceau en fonction de ses envies (2 euros le sandwich de base, 3 eu-

ros la bière), quelques food trucks proposent de bons petits plats, notamment une version locale de la raclette à base de tome...

La scène doit paraître bien grande quand on n'est que trois dessus, mais ni cette étendue ni la masse d'oreilles placée devant eux ne semblent impressionner Nature Morte, au contraire, ce sont eux qui marquent de leurs empreintes le Palais des Grottes. Comme pour tous les groupes, le son est impeccable, chaque instrument trouve sa place et occupe l'atmosphère, le chant, si particulier, peut lui aussi être considéré comme un instrument, on en oublie presque ses assauts incessants tant la dimension post est prépondérante. On peut aimer l'album d'un groupe, mais Nature Morte démontre à quel point le vivre en live apporte un surplus d'émotions.

Pour s'en remettre, pourquoi pas faire un tour du côté des différents stands des partenaires du festival ? Un marchand de disques, un atelier pour personnaliser des objets en cuir ou Sylvain Cnudde sont présents. Ce dernier vend à petits prix les dessins réalisés les années précédentes et sur d'autres concerts, il poursuit aussi son travail au pied de la scène pour chaque combo, c'est absolument génial !





NATURE MORTE





THE LUMBERJACK FEEDBACK



Avec deux batteurs et deux guitaristes, The Lumberjack Feedback prend beaucoup plus de place sur les planches et c'est sans aucun atout vocal qu'ils se mettent dans la poche le public du BetizFest. On n'a pas le droit à l'erreur quand deux batteurs frappent ensemble ou se complètent et les Lillois n'en commettent pas ! Le light-show très chaleureux (qui contraste avec Nature Morte qui jouait presque dans le noir) illumine les musiciens mais aussi les nombreux sourires du public, complètement transporté dans l'univers instrumental et mouvementé du combo. La variété des styles est une richesse de la programmation, surtout quand les groupes sont aussi bons. Et même si j'ai adoré les prestations de Queen(Ares) et Nature Morte, force est de constater qu'on est monté d'un cran !

Le festival est fier de sa région et de son ancrage local, il laisse même les jeunes du centre d'animation Eclipse (là où le festoche est né) venir jouer quelques morceaux pour divertir le public massé à l'espace restauration. Dans l'après-midi, on assiste donc à deux petits concerts bonus avec des covers de Nirvana, Sepultura ou KoRn par des Cambraisiens qui seront peut-être un jour sur la grande scène...

«We came from Los Angeles, California, we are Downset, come on !» invective le chanteur américain du seul groupe hardcore de la journée... et rapidement ça pogote, ça slame et ça jumpe au son de vieux morceaux fusion. Le groupe avait disparu, il a été «remonté» il y a peu autour du guitariste avec comme principaux critères de sélection : avoir un vrai talent (car ils en ont) et assurer le show ! Grosse débauche d'énergie et parties assez inventives donnant beaucoup de relief aux titres que le public n'a pas totalement oubliés. En témoignent «Coming back» et «Anger!» qui sont de beaux moments de communion. Histoire de se poser un peu et de faire sécher le t-shirt, pourquoi ne pas faire une petite partie de... eh bien d'un jeu de société mis à disposition ! Des tables, des chaises, des boîtes de jeu et voilà de quoi passer un moment agréable avant les prochains gigs !









Depuis le COVID, il y a eu beaucoup de rendez-vous manqués entre Mars Red Sky et moi, pas celui-ci ! Après une tournée de 9 dates en Allemagne, au Danemark et aux Pays-Bas, le trio girondin lance ses riffs gras et lancinants en douceur avec «Slow attack», quelques mots de déconne «On est dans le Sud de la Belgique, c'est ça ?» ou «Je suis déçu, je croyais que Bourlon, c'était un fest en extérieur...» (le Rock in Bourlon est un fest indé de haute qualité qui a lieu fin juin à quelques kilomètres de Cambrai). On a le droit à un petit best of des Bordelais, le concert me semble encore bien trop court et les morceaux étant longs, ils sont peu nombreux. J'ai tout de même le droit à mon chou «Maps of inferno» et son chant funambule. Une très belle presta-

tion d'ensemble pour un public connaisseur, qui s'enthousiasme bruyamment dès les premières notes de «Strong reflection» qui termine le set. Les couleurs de Mars Red Sky doivent plaire à Arrache-toi un œil qui expose (et vend) de nombreuses affiches, toutes splendides. On se croirait presque dans un musée si on poursuit la visite dans l'espace réservé à une expo photo des plus beaux clichés des éditions précédentes. Un beau moyen de mettre en avant le travail d'autres artistes et de raviver des souvenirs.





BIRDS IN ROW



BIRDS IN ROW

Les Birds in Row en ont gravés quelques-uns dans ma mémoire ! Leur émo qui tient au corps a fait mouche, aussi puissant que touchant, le trio a remué autant l'esprit que le body. Véritable récital d'uppercuts, ça savate quand ça joue, mais Bart prend aussi le temps d'échanger avec le public et est le seul à évoquer l'élection du dimanche (sans encore savoir à quel point il avait raison) : «Demain soir, on aura la gueule de bois, mais il faut continuer de se battre contre ces putains de racistes». Ils font front face à l'intolérance et prônent la diversité culturelle, l'amour et le vivre ensemble. Bref, c'est un sans faute.

Et si l'idée te traversait l'esprit de graver sur ta peau un de leurs messages humanistes, pourquoi ne pas le faire sur le champ ? Ou plutôt au Palais puisqu'un stand de tatoueurs est disponible ! Ils pensent vraiment à tout dans l'organisation ! Même à installer un camping dans le jardin public pour ceux qui viennent de loin !!!

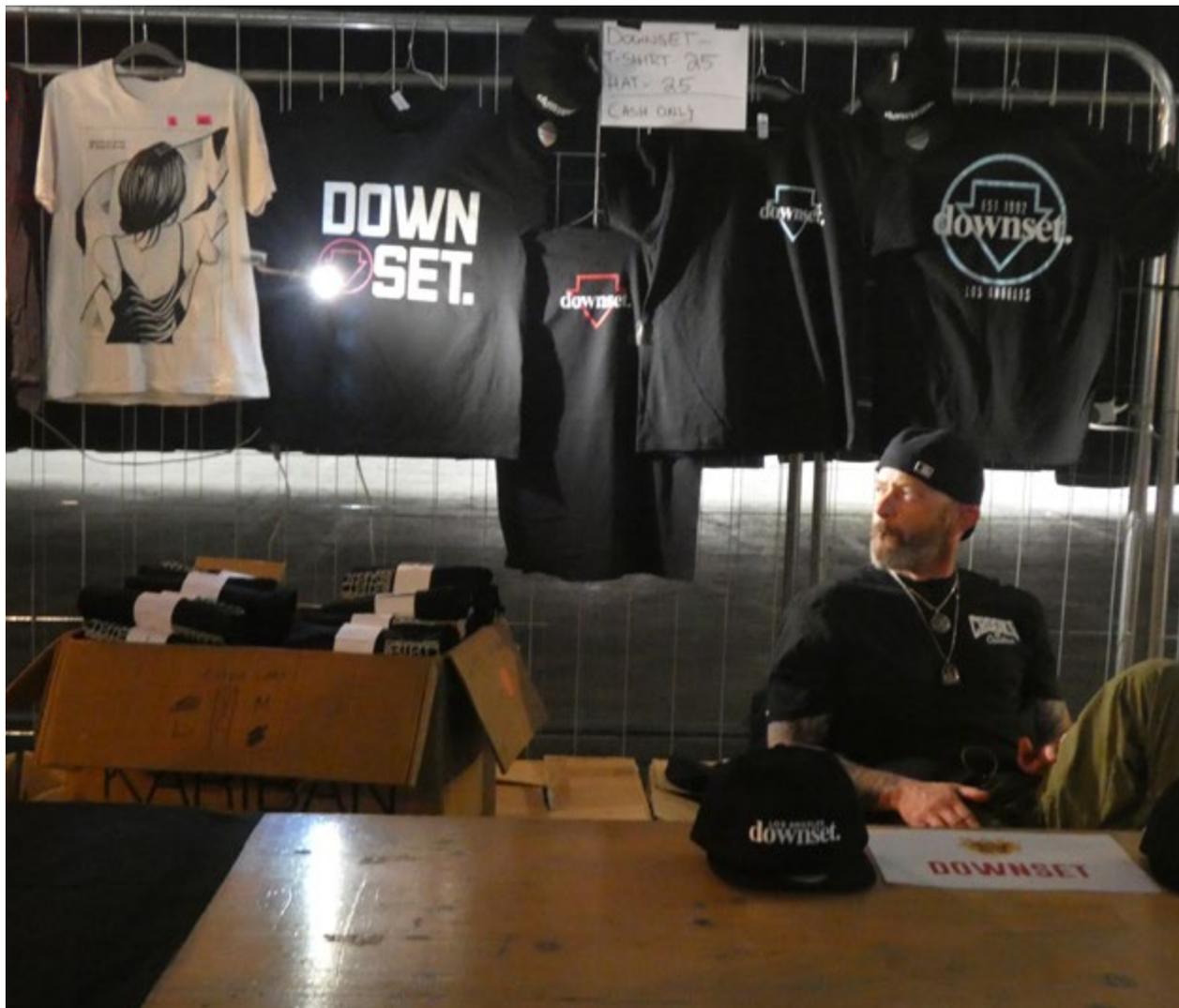
S'ils ont fait de la route (ils jouaient en Suisse la veille), les Stoned Jesus ont dû dormir à l'hôtel pour être en forme au moment d'arpenter la scène cambraïenne. Leur desert rock évoque davantage les plaines américaines que l'Ukraine, c'est carré et chaleureux. C'est le quatrième des cinq trios à se produire aujourd'hui et ils occupent eux aussi bien le ter-

rain. Ça plaît au public qui en redemande, visiblement pas rassasié par Mars Red Sky. Leurs visions du sludge se complètent, avec en plus de très belles lumières et quelques mots en français, on est ravis !

Le groupe s'exprime aussi en anglais et rappelle que la guerre se déroule à nos portes. Ils invitent les festivaliers à passer sur le stand de merch' où on peut déposer quelques euros pour venir en aide directement à certains de leurs proches touchés par le conflit. Placées à quelques mètres seulement de la scène, les tables de merch' permettent aux musiciens et à leurs fans d'échanger de façon très directe et là encore d'occuper le temps entre deux changements de plateau.



STONED JESUS



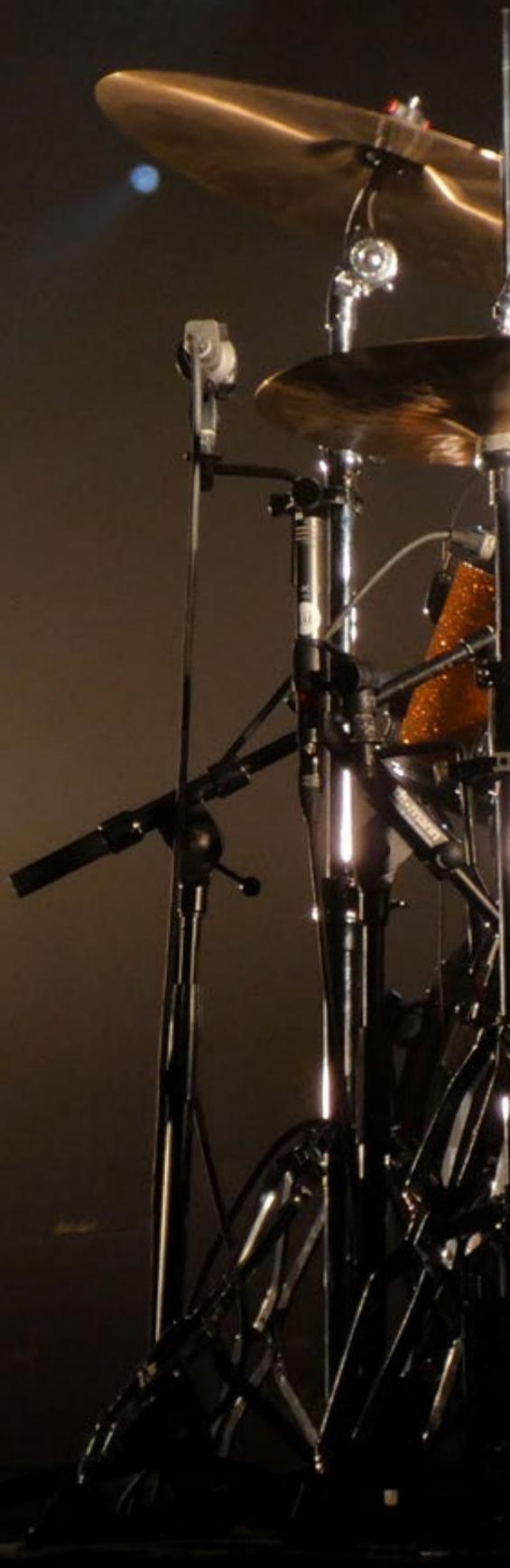




Brutus ! Partout où ils sont passés, et ils sont passés partout, ils ont fait sensation... devine quoi ? Ça n'a pas loupé ! C'est une grosse claque de plus que les Belges ont mis ce soir. On avait beau être prévenu, c'est vraiment quelque chose de le vivre ! Maestria à la batterie, grande classe à la guitare, sensibilité à la basse et putain de démonstration technique et émotionnelle au chant. De «War» à «Sugar dragon», le Palais des Grottes a littéralement été retourné ! Seul petit bémol, l'absence de rappel qui aurait pu être intégré dans le set pour qu'on puisse encore plus acclamer le groupe qui le mérite tant.

Merci BetizFest ! Merci et bravo à toute l'organisation, l'ensemble des bénévoles et en particulier François et JiM. Ne changez rien !

■ Oli
Photos : Oli







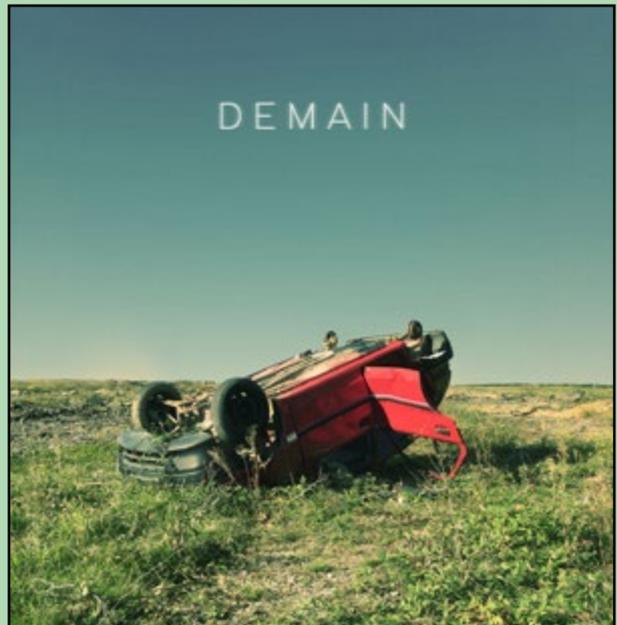
WARM EXIT

ULTRA VIOLENCE

[EXAG' Records / Rockerill Records]

Je pensais être saoulé du post-punk, tu sais, celui qui tire plus vers le «punk» que le «post», on en bouffe tellement à toutes les sauces depuis plusieurs années... et puis je suis tombé sur Ultra violence des Bruxellois de Warm Exit. Je ne sais pas si le titre de leur premier album y est inconsciemment pour quelque chose, mais les gars m'ont refait la cerise en la matière avec leur œuvre stimulante nous ramenant à des airs de déjà-vu qu'on aime bien par ici. Warm Exit est aussi abrasif qu'un Marcel, aussi puissant qu'un Ditz, d'une hargne égalable à Frustration, et dévoile un penchant indus/synth-punk pouvant se rapprocher par moment des compositions de leurs compatriotes de Le Prince Harry, voire du regretté The Soft Moon. Évidemment, Ultra violence n'est pas ce genre de groupe monomaniacque, donc chacun verra midi à sa porte en matière de comparaison. Toujours est-il qu'il recèle de sacrés bijoux mêlant tensions intenses («Concrete fascination», «Ultra violence»), décharges d'énergies («Become the butcher», «TV»), zones de passages chaotiques («Positive anxiety») et quelques relâchements de courte durée («Damages become a necessity»). Warm Exit prouve avec ce premier album qu'il n'est pas nécessaire d'innover pour séduire. Tout réside dans la manière de faire.

■ Ted



DEMAIN

EP#2

[Autoproduction]

Le titulaire d'un doctorat en procrastination que je suis ne pouvait qu'être sensible à la musique de Demain. J'avais commencé à rédiger une chronique, mais elle ne me satisfaisait pas entièrement et je me suis dit que je la reprendrais plus tard. C'était il y a un mois et la deadline du magazine, si elle n'est pas demain, c'est tout comme. De toutes façons, aucun mot, aucune phrase ne rendra suffisamment compte de tout le bien que je pense du groupe, le bien que me procure l'écoute de cet EP#2, sorti sur Bandcamp sans crier gare, 5 ans après l'EP#1. J'avais galéré à trouver ce dernier en CD, le nouveau n'a même pas de sortie matérielle prévue mais ce n'est pas ça qui va m'empêcher d'enfreindre la sacro-sainte règle du W-Fenec «on ne chronique que des disques qu'on reçoit en physique». Punk est le (ni Dieu ni) maître mot ici. Formé à Rennes sur les cendres de Death Or Glory, après la mort, Demain n'a pas choisi pour autant la gloire, mais de réchauffer nos cœurs et nos oreilles avec leur punk froid en français (non, ce n'est pas antinomique !), se caractérisant par une ambiance doucement mélancolique, de l'effet chorus sur les guitares et des textes à consonance sociale, mais sans slogans prémâchés, le tout donnant envie de partir en manif même sous la pluie (testé et validé). Depuis janvier, j'ai mon EP de l'année, rien n'est à jeter, file donc l'écouter !

■ Guillaume Circus



HIPPOTRAKTOR

STASIS

(Pelagic Records)

Certainement pas rassasié avec Psychonaut, Stefan De Graef chante aussi avec Hippotraktor, les registres sont assez similaires car on peut évoquer le post-metal et le prog' et les combos alternent parties métalliques et plus accessibles. Les auteurs de Stasis sont cinq et n'hésitent pas à envoyer les guitares au char-

bon, résultat : la teinte est donc plus sombre, la lumière a plus de mal à pénétrer, mais réussit tout de même parfois à éclairer un ensemble assez technique et oppressant. Les Malinois ont du mordant et le chant alterne moments death et d'autres plus éthérés (avec aussi quelques mots d'Eline Banken et de Victor Jacobs). Cela rend parfois l'écoute difficile car les ambiances varient assez nettement au sein des titres, ainsi par exemple sur «The reckoning», on passe d'une douceur acoustique très fine à une brutalité quasi black puis à une transition post-prog qui finit par calmer le jeu. Les pistes sont donc assez brouillées puisque de nombreuses idées sont suivies et se retrouvent agglomérées, cela en devient une marque de fabrique du combo, même si je le trouve plus efficace quand il s'en tient à quelques schémas plus lisibles et homogènes («Echoes»).

À noter les belles photos de Sam Coussens qui donnent envie d'aller se balader à la tombée de la nuit dans un musée (ou une église ?). En tout cas, la coupole est magnifique même si elle n'existe pas... Elle est en effet le résultat d'une création artificielle, certainement à partir d'une photo du dôme de la basilique Notre-Dame de Hanswijk (à Malines) améliorée par les demandes à une IA du guitariste du combo (Christian Verheyden).

■ Oli





LOVE SEX MACHINE

TRVE

[Pelagic Records]

Très occupé par le boulot et la famille, je traîne beaucoup moins mes guêtres et mes oreilles sur Lille, mais je me demande tout de même comment Love Sex Machine a réussi à sortir son nouvel album chez Pelagic Records. Comment un des labels les plus excitants du post-metal (avec Source Atone Records) a pu dénicher cette pépite «black-sludge» (on reviendra sur cette antinomie) ? Les gars font très très peu de concerts, n'ont rien sorti depuis 8 ans et c'est bien parce qu'on n'avait pas reçu de faire-part de décès sans quoi on les imaginait plutôt six pieds sous terre... Et là, ils reviennent avec un LP enregistré localement, chez Fred au Studio C&P (Softly Spoken Magic Spells, Human Jail, Mörse, Paranoid, As They Burn...) qui a fait un boulot dantesque et devraient mettre le monde à leurs pieds. Preuve que le label allemand leur fait sacrément confiance, ils seront aussi au Pelagic Fest en août (avec The Ocean, Ihsahn, Psychonaut, Year Of No Light, LLNN, Lost In Kiev, Arabrot et d'autres chroniqués dans ces pages comme Hippotraktor, Thot et Glassing, oui, c'est une affiche de dingue et encore, je n'ai pas copié toute la liste !).

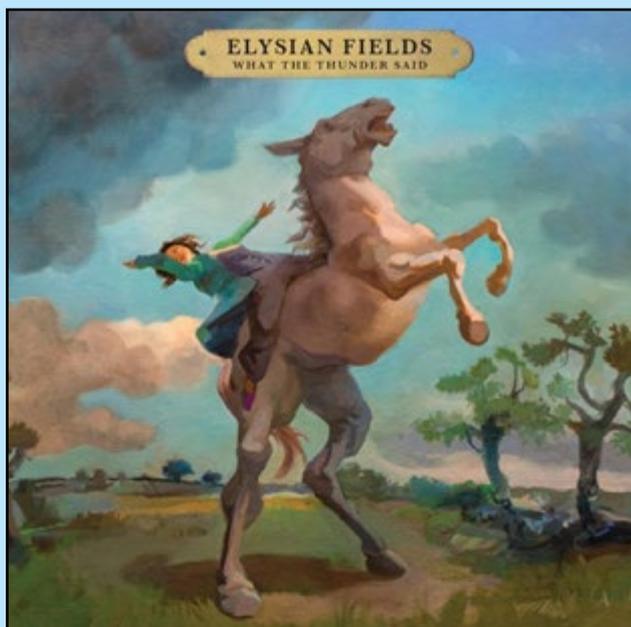
Trêve de blabla (dommage qu'on ne soit pas payé à la ligne, dommage d'ailleurs qu'on ne soit pas payé tout court ! Ahah), «black-sludge» disais-je. Ouais, carrément. Le black pour une ambiance générale nauséabonde (tu vois le climat politique du moment ? On n'y est pas

encore, mais ça pue quand même beaucoup...), un chant éraillé d'outre-tombe (avec quelques mots plus clairs de temps à autres) et des distorsions graves. Le sludge pour un rythme pas trop violent (beaucoup moins que la moyenne black), des riffs lancinants qui jouent sur le poids plus que sur la vitesse et des sons qui flirtent avec une saturation au-delà de l'audible par moment (qui veut son petit larsen dans la tronche ?). Mélange le tout, ne fais pas trop durer (les compos tournent autour des 3 minutes) et essaye de ressortir indemne de l'écoute de Trve. C'est vraiment pas simple !

À la fois sprint et marathon, claques et caresses à l'émeri, Love Sex Machine érode et fracasse, plus rien ne doit rester après son passage.

Plus rien.

■ Oli



ELYSIAN FIELDS

WHAT THE THUNDER SAID

[Ojet Records]

Pourquoi s'énerver ? Pourquoi essayer de courir après le temps ? Après le tonnerre, vient le silence, après le fracas, le calme revient. Elysian Fields est dans cette temporalité, ce lien avec la douceur, la langueur, la délicatesse des mots liée à une musique tranquille et tournée vers l'essentiel. Et voici le 13ème album pour le duo new-yorkais qui fêtera ses 30 ans d'existence en 2025, et qui s'inscrit dans la continuité de son œuvre avec *What the thunder said*. Toujours un univers oscillant entre une dream pop épurée et de l'indie rock légère, parfumée de jazz. Pour ce nouvel LP, le duo fondateur, Jennifer Charles et Oren Bloedow s'est entouré de deux Français, Matthieu Lopez et Olivier Perez pour proposer 12 titres.

Et on est embarqué par la voix de Jennifer, qui flirte entre nonchalance, sensualité et délicatesse. Les instrumentations l'accompagnent, semblent comme légèrement en retrait, même s'il ne faudrait pas croire qu'elles ne soient pas pertinentes tant elles colorent chaque track de petites touches savamment pesées. On écoute ces poésies comme chuchotées qui nous emmènent en ville ou face à l'océan, les sentiments s'entremêlent aux éléments. Ce sont des nuits new-yorkaises (où a été enregistré l'album), des balades sur des plages sauvages, et les relations amoureuses qui sont questionnées. Elysian Fields ralentit la cadence tout au long des 50 minutes, commençant par un «Half measures»

dream pop, passant par un «Know not whorl» inquiétant, à contre temps de l'ambiance de l'album, et terminant par un «Strawberry moon» jazzy vaporeux.

Tranquillement, poétiquement, Elysian Fields continue sa promenade musicale, sans sortir du chemin qu'il a tracé durant toutes ces années, et ne peut que nous inviter à les suivre, espérons pour une nouvelle décennie.

■ Eric



BRÖTCHEN DES TODES

#2

[Araki Records / Epicericords / ...]

D'abord livré sous format K7 (ça existe encore...) en juillet 2023, #2, le deuxième LP du duo breton Brötchen Des Todes, a connu récemment une sortie en CD grâce à la participation de plusieurs labels (dont Araki Records, Epicericords et Whosbrain Records). Cela aurait été dommage de priver cette œuvre envoi-vrante d'une galette. Brötchen Des Todes, pour ceux qui n'ont jamais eu vent de ce nom, a commencé comme projet solo de Guillaume (Llamame La Muerte, United Color Of Black Metal), maître de la guitare et de la voix. C'était un peu son laboratoire, sauf qu'à un moment donné, il lui fallait une batterie. Ainsi, l'Ostral (Chafouin, Lapin) l'a rejoint en s'occupant de la partie rythmique et des drones, histoire de donner un peu de coffre à ce rock qui navigue entre psyché, post, noise, et kraut. Dit comme ça, on pourrait imaginer une musique bordélique, sauf qu'il n'en est rien. Au contraire, le duo travaille énormément l'immersion sous différents aspects pour ne pas faire perdre le fil à son auditoire. De panoramas brumeux à des formes percussives en passant par des cycles hypnotisant, Brötchen Des Todes nous met les poils au garde à vous grâce à des plages musicales pleines de mélancolie. Sans pour autant oublier de faire du bruit par moment. Seul petit hic : la maîtrise moyenne du chanté en anglais vient parfois casser la dynamique des morceaux.

■ Ted



THOT

DELTA

[Pelagic Records]

20 ans qu'on suit (autant que possible) les aventures de Thot, projet hors norme qui tel le caméléon se mélange à son environnement et au moment. Bien que majoritairement écrit durant la période COVID, Delta baigne dans les chants, ceux de Grégoire et de Juliette naturellement (et souvent en français), mais aussi ceux de Lenka Dusilova (une artiste tchèque) ou de l'ensemble Le Mystère des Voix Bulgares qui met du cœur à l'ouvrage. Parfois très indus, souvent très rock, ce nouvel album mixe de multiples ambiances qui pourraient perdre l'auditeur inattentif qui, au milieu de «Sleep oddity» se demandera s'il avait déjà entendu du synth-post-trip-hop avant ce titre. À noter que ce morceau est paru dans une version différente en 2022 sur un EP avec «Bateleur» (d'ailleurs interverti dans la tracklist avec lui) et «Euphrate». La basse et la batterie nous disent que le climat est tendu, les mélodies sont soit stressées soit relaxantes, on sait qu'il faut danser, mais jamais sur quel pied ! L'artwork, kaléidoscope de sensations étourdissantes qui nous font perdre tous nos repères, sied parfaitement à cette musique qui tourbillonne autour de nous pour nous faire vaciller.

■ Oli



SOOMA

DRÜ

[Gluttony Records]

Sooma, trio de rock situé à Zurich, a livré en mai dernier un nouvel album intitulé Drü, qui signifie «trois» en suisse allemand. Trois, comme le trio et ce troisième album, on imagine. À moins que cela concerne la Trinité... Bref, ce nouveau disque casse un peu les habitudes du groupe puisqu'il a été fait-maison à 100%, même le label sur lequel il sort est DIY, puisqu'il s'agit de celui du bassiste. Faire un album seul, on sait ça peut être dangereux de par le manque de prise de recul, s'il n'y pas d'oreilles extérieures au projet pour lui donner une direction. Mais à l'écoute de Drü, les gars ont l'air d'avoir défini ensemble une vision unidirectionnelle car ce disque brille par sa cohérence, sa force, son équilibre et une empreinte singulière dans le style qu'il propose.

Sooma, c'est pas mal de noise-rock, ajouté d'une louche de punk et de post-punk, avec un son grunge très 90's. En somme, le groupe peut facilement se retrouver dans une programmation où figureraient, parmi tant d'autres, Truckks (le chant déclamé en français aide à la comparaison), It It Anita et ENOB. Sooma, c'est une rythmique robuste faites de secousses, une basse qui défouraille, et des guitares d'une rage sourde et qui scintillent sans délicatesse. Mais aussi une voix brute et sauvage qui porte, bien placée dans le mix, et qui ne peut laisser indifférent. Le résultat est plus que satisfaisant, d'autant plus que les Suisses prennent bien soin à ne pas nous perdre. En effet, ils ont tendance à s'expri-

mer par des petites ritournelles très appréciées liées essentiellement aux structures, à l'image de leurs rythmiques répétitives sur lesquels le chant prend le lead, ou leurs refrains plein d'intensité pour libérer une énergie communicative.

La Suisse nous a donné les Young Gods, Brain-ticket, Celtic Frost, Grauzone, Krokodil, Favez, Knut, Ventura, Honey For Petzi, Kruger, Coilguns, Krokus, Nostromo, Eluveitie, Monkey3, et j'en passe... il faudra désormais ajouter Sooma dans cette longue liste des groupes qui ont fait ou font encore honneur à la scène rock helvétique.

■ Ted



SOOMA

LE TRIO FRANCO-SUISSE SOOMA A DÉLIVRÉ TOUT RÉCEMMENT UN TROISIÈME ALBUM DE NOISE ROCK TEINTÉ D'UNE SAVEUR PUNK ET CHANTÉ EN FRANÇAIS QUI NOUS A AGRÉABLEMENT SURPRIS. UN DISQUE BOUILLONNANT À L'ÉNERGIE COMMUNICATIVE, TOUT EN ÉTANT POÉTIQUE. ON A PU ÉCHANGER AVEC YANNICK (GUITARE/CHANT) POUR EN SAVOIR UN PEU PLUS SUR EUX ET CE NOUVEL ALBUM.

Salut Sooma, pouvez-vous vous présenter en rappelant un peu la genèse et les étapes d'évolution du groupe ?

Sooma a été créé en 2015. On a enregistré trois albums à ce jour et joué plein de concerts

un peu partout en Europe dans de superbes salles et dans des lieux miteux, parfois devant personne, parfois devant des centaines de personnes.



J'ai cherché la signification de Sooma. Je n'ai rien trouvé d'autre que le nom d'un traitement contre la dépression ? Vous êtes dépressifs ?

Si le groupe, en tant qu'entité, est dépressif ?
Non.

Alors, vous venez de Zurich, une ville germanophone, et vous chantez en français... C'est assez curieux, non ?

Pas plus curieux que de voir une grande partie des groupes, venant de régions non-anglophones, chanter en anglais, non ?

Chanter en français sur du rock à tendance noise-rock/grunge, c'est plutôt rare. Pourquoi ne pas s'être tourné vers l'anglais plutôt ?

Vu qu'on avait utilisé l'anglais depuis nos

débuts, on voulait essayer quelque chose de nouveau sur Drü.

Drü, le nom de votre nouveau disque, veut dire «trois» en suisse allemand. Trois comme le troisième album, mais aussi comme le trio que vous êtes. Est-ce que cette formule en trio n'est-il pas finalement la meilleure pour jouer du rock brut ? On distingue bien les instruments de tout le monde, personne ne se marche dessus, ça facilite la composition et les décisions, et ça évite trop de rajouter des artifices sonores. Vous en pensez quoi ? Vous auriez pu vous imaginer en quatuor ?

Je ne sais pas si c'est la meilleure formule pour du «rock brut» mais, pour nous, ça a toujours très bien fonctionné. On avait déjà pensé à

plusieurs reprises à ajouter une quatrième personne pour les parties synthé en live, mais finalement, on y a toujours renoncé.

Votre nouvel album est sorti chez Gluttony Records, le label de votre bassiste. C'était la manière la plus évidente pour sortir Drü ?

Tout l'album est fait de manière DIY. Il nous paraissait donc naturel de sortir l'album sur le label de Luc.

L'album a-t-il été fait maison ? Vous avez un studio ?

Oui, tout a été fait maison dans notre salle de répétition à quelques mètres sous terre, dans un abri aérien de la ville de Zurich. Sauf le mastering qui a été réalisé par notre ami Adrien Pallot chez Chab Mastering à Paris.

Vous affirmez qu'il s'agit là de votre album le plus doux, sensible et poétique. Que vouliez-vous dire par là ? Car la douceur, par exemple, n'est pas forcément très présente. Dans Drü, il y a une tension permanente je trouve.

On a tendance à croire que quelque chose est « négatif » ou « dark » quand c'est bruyant ou abrasif. Mais il y a souvent une forme de douceur, de poésie, peut-être même d'espoir, cachés dans la tension, le bruit. Pour nous, en tout cas.

S'il y en a eu, quelles erreurs avez-vous commises sur vos précédents disques que vous avez corrigés sur Drü ?

Chaque album représente un instant T dans l'existence de Sooma. Un album sonne donc comme on voulait qu'il sonne au moment de sa création, même si on pouvait changer certaines choses quelques années plus tard. Alors, on ne peut pas vraiment parler d'erreur, mais plutôt de changement.

Victor, votre ancien bassiste, a quitté le groupe en début d'année, remplacé par Luc de Scrtch et Future EXES. Pourquoi ce départ ? Et a-t-il enregistré le disque ? Comment s'est passé l'intégration de Luc ?

Drü est le dernier travail de cette formation qui a longtemps été Sooma. Les choses changent, nos envies aussi. C'est beau de pouvoir finir cette étape avec cet album que nous avons composé et enregistré tous les trois. Luc est un ami du groupe de longue date, ainsi qu'un magnifique musicien donc aucune intégration n'a donc été nécessaire.

Vous suivez un peu la scène française rock ? Avez-vous eu des coups de cœur ces dernières années ?

Il y a plein de groupes intéressants sur la scène rock française. Lysistrata reste pour nous l'un des meilleurs groupes live de France.

Comment s'est passée votre tournée avec Zeal & Ardor en 2022 ?

C'était une expérience inoubliable. Tant sur le plan humain que musical. De pouvoir jouer chaque soir devant 400 à 1200 personnes, dans de magnifiques salles, voire même des salles historiques pour certaines, pour un public aussi accueillant et ouvert à un son si différent de celui du groupe qu'il était venu voir, a été une chance incroyable pour nous. En plus, tout ça avec un groupe comme Zeal & Ardor, composé de personnes d'une extrême gentillesse, aussi bien au sein même du groupe que tous les acteurs autour.

Quand on parle de rock un peu bruyant et hypnotique, ça m'évoque l'actualité avec le décès récent de Steve Albini. Que retenez-vous de cet artiste et producteur qui a fait tant de chose pour cette scène rock ? Cela vous aurait intéressé d'enregistrer avec lui par exemple ?

Steve Albini a clairement façonné la scène alternative. In utero fait notamment partie de nos albums préférés. Il a même façonné, sans le savoir, le son de Drü. Car ce sont ses tutos sur YouTube qui nous ont montrés où positionner les micros et comment enregistrer la batterie. Pour ce qui est d'enregistrer avec lui, cela aurait été bien sûr très beau. On y avait même pensé à plusieurs reprises, mais on a fait d'autres choix.

Dernière question : quel est l'avenir à court, moyen et long terme pour Sooma ?

On verra bien...

Qué será, será

Whatever will be, will be

The future's not ours to see

Qué será, será

What will be, will be

Merci à Floriane de Shake Promotion.

■ Ted

Photos : Pascal Burger





MONO

OATH

(Pelagic Records)

En France, le mot qui flotte dans l'air : haine, au Japon : amour. En tout cas, c'est ce que je ressens au contact du nouvel album de Mono. De la douceur, de la quiétude, une chaleur délicate qui nous entoure à mesure que se propagent dans la pièce les notes de Oath qui pourrait, pour le coup, mal se prononcer «ouate». Un truc bien moche à la française, mais qui colle également à ces sensations. En anglais, le mot évoque un serment, une promesse, certainement celle que se fait le couple iconique sur la pochette qui utilise la paréidolie et certainement une Intelligence Artificielle (coucou Klone). Deux destins liés pour l'éternité avec pour témoins le soleil et un ciel bleu.

Il y a bien quelques tempêtes («Oath») ou moments plus lourds («Time goes by»), mais pendant plus d'une heure, les guitares nous cajolent et nous éblouissent de leur classe. Et si ce n'était pas suffisant, le groupe ajoute d'autres cordes (violons et violoncelles) comme sur une des pièces maîtresses qu'est «Run on» ou sur l'émouvant «Moonlight drawing», et même des cuivres assez cinématographiques (quand l'orage «Oath» n'est encore qu'une menace). S'il est devenu une référence du genre, ce n'est pas pour rien, Mono démontre qu'il peut amalgamer aisément d'autres sonorités à son post-rock pour construire un édifice qui occupe l'esprit et capte notre attention bien au-delà des standards du monde moderne où le swipe et le zap-

ping règnent. Appel à la pause, à la contemplation, à la réflexion, à ce pourquoi et pour qui on est là, sans aucun mot, ces compositions venues du Japon font passer bien plus de messages qu'avec des textes.

Seul petit détail qui m'a chagriné à l'écoute, c'est la prod' un peu «sourde» de la batterie, c'est une des marques de fabrique de Steve Albini, mais je ne suis pas certain que ça colle avec la couleur de cet album bien plus «pure» dans l'ensemble. Mais on ne change pas une équipe qui gagne et c'est avec tristesse qu'on pense à eux et tous les groupes, désormais orphelins, qui vouent un amour immortel à ce grand producteur.

Mais comme cet album est tout simplement sublime, le mieux c'est de se taire, d'écouter et d'aimer.

■ Oli



MIKE NOEGRAF

POLARITIES

(SBÄM Records)

Biberonné au punk-rock mélo, quelques groupes puis ce projet solo, mon premier contact avec Mike NoeGRAF date paradoxalement seulement de l'été dernier (concert à l'Xtreme Fest), alors que ça fait douze ans qu'il écume les routes, salles, bars, festivals et que Polarities est son quatrième album. Et quel contact ! Quand il joue

sa folk intimiste, au milieu du public, s'attardant sur tout le monde avec son regard transperçant, l'expérience est intense. J'ai l'impression que c'est cette émotion, cette connexion qui relie le cerveau au cœur qui est développée au travers du magnifique artwork et des non moins magnifiques treize titres que comporte ce disque.

Le CD (ou le vinyle coloré) posé sur la platine, on se laisse bercer, emporter par la voix envoûtante de Mike déclamant des textes personnels (sur la paternité, les traces qu'on laisse dans ce monde...), et par ses arpèges et nombreux arrangements inspirés. Si c'est cette indie/folk classique qui prédomine («Embark», «Under an oak», «Malone»), et renvoie aussi bien à Austin Lucas, Jonah Matranga, Yotam Ben Horim ou son compère Trint Eastwood, Mike NoeGRAF n'est pas signé sur SBÄM Rds (label punk-rock autrichien de qualité) pour rien. Polarities est ainsi équilibré et rythmé par des morceaux plus catchy («Captain, we need a captain!», «Morning call»), permettant d'aboutir à un disque très réussi et des petits bijoux comme «Open your heart kid» ou «I saw you in the dark».

■ Guillaume Circus
Photo : Anthony Coppia





GLASSING

FROM THE OTHER SIDE OF THE MIRROR

[Pelagic Records]

Si le post-metal semble avoir pas mal d'adeptes en Europe, les États-Unis ont aussi leur lot de groupes cultes (Neurosis, Isis) et de combos qui débroussaillent différentes pistes (Russian Circles, Deafheaven), parmi ceux-là, Glassing explore un des chemins les plus obscurs avec un post-black-screamo à l'esthétique aussi sombre que léchée. Encore assez méconnu, le trio devrait se faire un nom avec cette nouvelle sortie assez proche de celle de Love Sex Machine dans le temps comme dans l'esprit. Ici, les riffs sont agressifs, le chant, bien que varié (certaines lignes sont dans la lignée de ce que propose Brutus !), est dominé par ses égossissements et ce sont, encore une fois, les guitares et les rythmiques qui impressionnent l'auditeur. Avec des choix de contrastes assez marqués entre des parties calmes très classées («The kestrel goes») et des moments de pure folie destructrice («Defacer», «As my heart rots»), les Texans amalgament des idées opposées et les font s'entrechoquer avec autant de brio que d'efficacité («Nominal will», «Wake»). Rares sont les groupes à tenir une telle intensité tout un long d'un opus qui dépasse autant les codes.

■ Oli



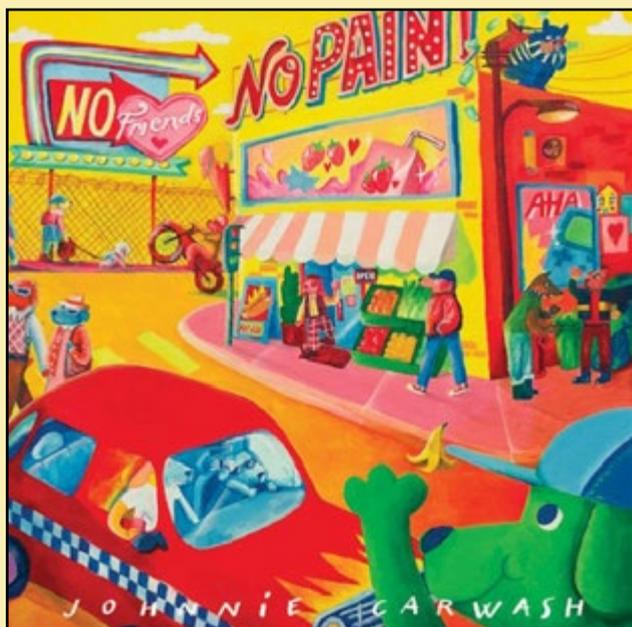
RUN RONIE RUN

BAISE LE MONDE

[M&O Music]

C'est bien sûr aux Pixies et à Trompe le monde que je pense immédiatement en découvrant Baise le monde, le titre sulfureux du troisième album de Run Ronie Run (RRR). Si le trio manceau, plutôt discret mais néanmoins actif depuis 2009, a forcément écouté la bande à Frank Black, ce n'est pas pour autant l'influence qui s'entend le plus. La vérité est ailleurs comme dirait Mulder, même s'il s'agit aussi ici de rock alternatif. C'est l'entraînant «Jumping into the pool» qui me fait plonger à pieds joints dans ce disque. Rythmique complice autour d'une basse bien ronde, des guitares incisives, une voix sensuelle, à défaut des Pixies c'est à l'excellent groupe allemand Monochrome (écoutez Éclat, un chef d'œuvre !) que me fait penser RRR, ce que confirme «Instant satisfaction» juste derrière. Un peu plus loin, c'est du côté du Canada et d'un autre groupe mixte, Bran Van 3000, que m'emmène le petit bijou de poésie indie rock qu'est «Monster #2», et direction les USA avec «Divergence», débutant comme un hommage à Veruca Salt et se terminant de manière plus hypnotique pendant les 6 min 30 du morceau. Mais il serait trop facile et faux de réduire RRR à un ersatz de ces groupes nommés. Au-delà de son titre, c'est par sa qualité et sa variété (je n'ai pas encore mentionné les chansons plus posées) que Baise le monde ravira les fans de rock indé.

■ Guillaume Circus



JOHNNIE CARWASH

NO FRIENDS NO PAIN

(Howlin' Banana Records / Luik Music)

Un autre Johnny fait l'actu en ce moment dans la sphère pop-punk/rock garage. Après Johnny Mafia, il s'agit de Johnnie Carwash. OK, l'orthographe n'est pas tout à fait la même, mais le trio lyonnais a autant de mérite que les Sénonais de figurer sur nos pages car leur dernier album, No friends no pain (notez l'amusante tentative de jeu de mots avec une expression anglophone popularisée par Benjamin Franklin), est un pur plaisir musical de 30 minutes. Pas étonnant de constater par ailleurs que les deux formations ont déjà partagé la scène ensemble, s'appréciant mutuellement et sont de super copains. Les Johnnie Carwash n'oublent pas les bons moments et dédie même des morceaux à l'amitié scénique comme sur «WALIAG», un titre composé en tournée en pleine nuit lors d'une fête avec les Belges d'Annabel Lee. Sans surprise, lorsque l'on sait qu'une partie de ce nouvel album est dédié à la fraternité et l'amour.

Les Lyonnais, menés par la voix juvénile et un peu malicieuse de Manon, la guitariste du trio, complété par Bastien à la basse et Maxime à la batterie, poursuivent leurs engagements dans la propagation de bonnes ondes aux refrains dont on ne décroche plus, une fois imprégnés dans nos ciboulots. Mon collègue JC parlait de «désinvolture» et «d'adolescence» dans sa chronique de Teenage ends, un premier album du groupe sorti il y a deux ans et demi maintenant et qui avait déjà retenu l'attention du public rock en

France. On est en plein dedans ! On perçoit, en effet, ce «teen spirit», quand ce n'est pas celui de l'enfance (l'illustration choisie pour ce deuxième album ne peut nous contredire). La pop-punk parfois nigaude du trio est portée par une nitescence salvatrice et énergique qui purge le temps d'une demi-heure nos soucis du quotidien.

Légère et efficace, la musique de Johnnie Carwash s'inspire - d'après le dossier de presse - autant de la pop apaisante de Frankie Cosmos, que de l'énergie punk de Fidlur. Difficile de le contredire. Nous, on y voit aussi un clin d'œil aux formations avec lesquelles les Johnnie ont passé du bon temps sur les routes, tels que Johnny Mafia, Ottis Cœur (au fait, c'est Margaud qui a réalisé la pochette du disque), Annabel Lee, Mad Foxes, Mss Frnce, Dry Crap, We Hate You Please Die ou encore Bass Drum Of Death (la liste n'est pas exhaustive). Au moment où j'écris ces lignes, le trio s'apprête à partir en Chine pour 4 concerts. Il ne serait donc pas étonnant que les Johnnie nous ramènent quelques influences chinoises à incorporer dans un troisième album qu'on attend avec impatience.

■ Ted



LA FABSONIC

NOUS ÉTIIONS INVITÉS PAR LA FABSONIC AU CONCERT DE TSAR AU FERRAILLEUR, À NANTES, AFIN DE TESTER UN CONCERT EN IMMERSION. UNE EXPÉRIENCE PROPOSÉE PAR LA FABSONIC, REPRÉSENTÉE ICI PAR JEROME BOUDEAU. NOUS AVIONS HÂTE DE RÉALISER CETTE EXPÉRIENCE DANS NOTRE SALLE FÉTICHE AVEC UN GROUPE D'UNE HAUTE QUALITÉ MUSICALE ET VOCALE COMME TSAR. RAPPELEZ-VOUS : NOUS VOUS LES AVIONS FAIT DÉCOUVRIR EN PHOTOS ET DANS UNE INTERVIEW LORS DU DERNIER HORS-SÉRIE CONSACRÉ AU HELLFEST OÙ LE GROUPE S'ÉTAIT PRODUIT...

Peux-tu nous en dire plus sur l'aspect technique de votre conception de son immersif ? J'imagine que c'est beaucoup plus que de disposer des enceintes de façon circulaire ?

Voici un petit suivi des signaux audio pour comprendre... Les micros du plateau rentrent comme d'habitude dans la console analogique XL3, puis toutes les tranches de console sortent toutes en Direct-Out, numérisées par un convertisseur Antelope Orion32 afin de ren-

trer dans le logiciel SPAT révolution de FLUX... le spatialiseur ! Ce SPAT gère les canaux du système de diffusion. Au Ferrailleur, nous avons une ligne WFS, technique de synthèse du champ sonore que l'on a appelée «Frontal Brutal» complétée par 2 Subs et un dispositif surround 8 points presque 360°, le tout avec des enceintes CODA audio.

Et en terme moins techniques ?



Il y a de nombreuses façon de faire du son dit immersif/spatialisé. Pour le concert de Tsar, nous avons opté pour un système de spatia-lisation qui permet à toutes les personnes présentes d'entendre la même chose et ce, peu importe l'endroit où elles se trouvent dans le public. Ce n'est pas le cas en mode «sono traditionnelle» puisque si l'on place un instru-ment dans l'enceinte de gauche, plus on se déplace vers la droite, moins on l'entend. Donc si le mixeur place dans la stéréo des sons à dif-férents endroits, seul les 6 à 8% de personnes parfaitement placées au centre du système entendent la même chose que le mixeur. C'est très peu 6 à 8% ! Donc les mixeurs souvent font ce que l'on appelle de la double mono. Le même mix à droite qu'à gauche, donc obliga-tion de faire des compromis sur tous les sons joués sur scène pour tenter de faire tout entendre. Avec la diffusion dites en WFS, comme nous avons fait, chaque instrument est replacé dans l'espace sonore à l'endroit où il est vraiment sur scène, donc peu importe où l'on

se trouve, les sons viennent des musiciens, de leurs amplis. Cela fait toute la différence. La voix du chanteur n'arrive pas des enceintes placées sur les côtés, mais bien du centre de la scène, là où il se trouve.

Qu'as-tu pensé des concerts donnés au Ferra illeur ? Nous avons pu assister à celui de Tsar, mais pas à ceux donnés le lendemain.

Belle surprise avec Tsar qui confirme que l'on peut faire de l'immersif avec du metal ! Nous avons une très belle image sonore acoustique sur Samin Dong Rock, avec une belle réverbé-ration immersive. L'immersion 360° était com-plète sur l'électro d' Hi Fi Gen.

Avec cette nouvelle conception, les artistes doivent-ils adapter leur jeu ?

Sur le concert de Tsar, nous étions principa-lement sur une diffusion frontale, ce qui per-met de spatialiser les instruments sans pour autant demander aux musiciens de s'adap-ter. C'est un mode de diffusion parfaitement





adapté au live. Notre objectif à la Fabsonic est de faire découvrir ces techniques aux compositeurs, afin qu'ils soient au courant des possibilités. Puis qu'ils démarrent de nouvelles compositions/partitions dédiés à l'immersif. Nous pouvons aussi en parallèle continuer à accueillir des projets «stéréo» et leur donner un peu plus de largeur, agrandir le panorama sonore.

Pour des groupes avec un style plus gras, plus bourrin comme le hardcore, cela donne quoi ?

Il n'y a aucune raison que cela ne soit pas bénéfique. L'avantage de la diffusion en WFS, est de démasquer les sources les unes des autres, donc plus il y a d'informations sonores, plus le système est efficace. À essayer prochainement pour confirmation (sourires). L'immersif a surtout beaucoup de qualité et peu de défauts, je dirais que cela dépend surtout de la puissance des dispositifs de diffusion sonore.

On a pu constater que ce son immersif apporte un plus pour le public, mais nous avons également constaté que la moindre fausse note est amplifiée. Beaucoup nous ont relaté un bon retour de la voix du chanteur et des guitares, mais une batterie plus en sourdine.

Qu'en penses-tu ? Est-ce un problème de réglage ou une volonté ?

Plus le son est de qualité, plus on entend les détails, donc les défauts, mais surtout on gagne en musicalité ! C'est comme en studio ou en mastering, oui on entend tout au fur et à mesure que la qualité augmente. Le réglage de la batterie était effectivement plus rock que metal. Chaque esthétique musicale a ses codes, et il est vrai que sur le son de la batterie, j'ai pris une option plus rock dans le son. C'était un choix et pas une restriction du système.

Cette technique est-elle adaptée à toute taille de salle ou y a-t-il une taille de prédilection qui sublime la qualité de ce son ?

Oui, c'est possible de faire de grands espaces. Pour ma part, je préfère les espaces où je peux voir les artistes en direct sans avoir besoin d'écran géant...

Quelle est votre prochaine programmation ? Allez-vous apporter des évolutions à votre technique ?

Tous les mois, nous continuons les apéros immersifs, moments d'échanges dans les bars de Nantes et ailleurs, pour l'instant avec de la musique enregistrée en quadriphonie et bien-



tôt avec du live. Pour les gens qui sont intéressés, il suffit de nous suivre sur les réseaux ou de s'inscrire via notre site internet à notre newsletter.

Que souhaiterais-tu ajouter que nous ne t'avons pas demandé et qui te paraît primordial ?

Ces deux soirées ont été pour nous un vrai moment de plaisir. Voir le public ravi, venant nous voir pour nous dire tout le plaisir qu'ils ont pris à écouter les artistes sans mettre de bouchons d'oreilles, car, oui, il y avait de la pression sonore, mais nous n'avons jamais dépassé les 98 dBA sur Tsar et une moyenne de 95 dBA...

Pour notre part et pour avoir testé ce nouveau son immersif en plusieurs endroits de la salle, nous avons pu constater une qualité de son bien meilleure et plus uniforme. Le public présent, après un sondage express, nous a confirmé notre ressenti. Ce son immersif a permis à Tsar d'endoctriner de nouveaux adeptes en sublimant leur set.

Nous remercions Le Ferrailleur, Tsar et bien sûr la Fabsonic de nous avoir permis de profiter de ce pur son !

■ Gab
Photos : Nolive











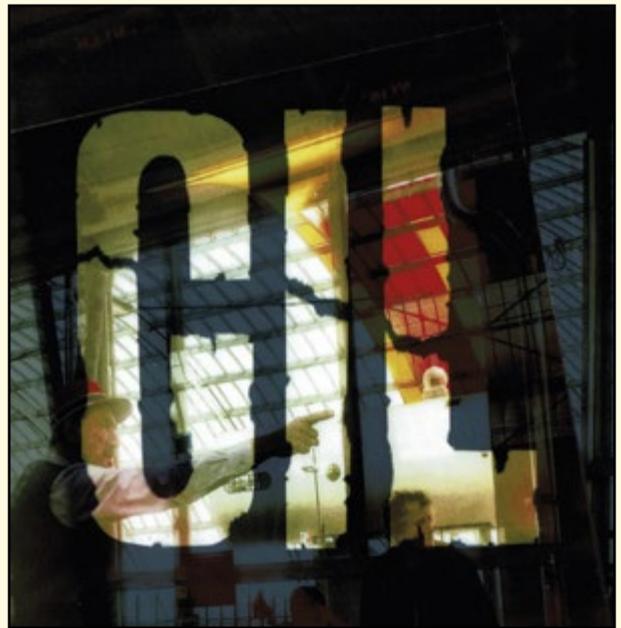


OMNI SOUVENIR

[Sub Pop / Modulator]

On a connu (ou pas) le Omni français des années 2000, devenu plus tard Madame Kay. Un nouveau Omni, plus intéressant par contre, intègre nos pages : il s'agit d'un trio de post-punk originaire d'Atlanta, actif depuis 2011 et ayant débuté leur discographie par un 1er album en 2016. Évidemment, il n'y a rien de «punk», encore moins de «post», dans ce Souvenir marquant le retour du groupe après plus de 4 ans d'absence. Ce 4ème album, le deuxième chez Sub Pop, est notre entrée en la matière, ignorant jusque-là l'existence de ce trio influencé par Television, Talking Heads et Wire (le titre de l'œuvre a du sens tant le lien avec ces formations est évident !). On n'a pas été déçu par l'espèce de coolitude que renvoie la musique d'Omni, c'est joué avec finesse, énergie, concision et le tout sans trépidation, mais avec un certain goût tout de même pour des petites frasques. On constate assez rapidement que les Américains ne sont pas tombés de la dernière pluie (des membres sont issus de Deerhunter, Greenscreen, Carnivores) et déploient les grands moyens pour nous décontenancer, comme ces savoureuses structures rythmiques variées, et l'habillage magnifique de ces 11 morceaux de grande qualité par des guitares frémissantes et incisives. Classe !

■ Ted

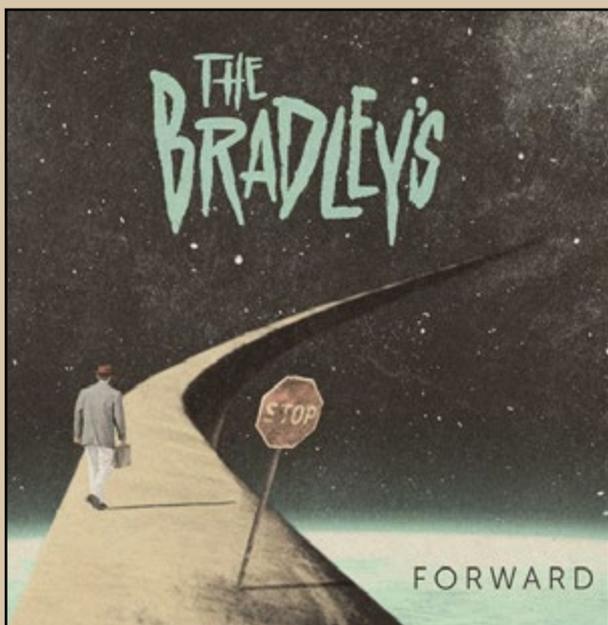


GIL CONFETTI

[Twenty Something]

Le voilà enfin, ce premier album de GIL. L'emploi de cet adverbe est à considérer de manière positive, car Lucarne, EP fondateur (et salué par la critique) du nouveau projet de l'ex-Dirty Hands Gilles Moret, date de 2022 et on ne peut pas dire que le groupe ait perdu son temps pour publier Confetti, son premier LP. Mais une telle qualité dès le premier jet a révélé chez ma petite personne une sorte d'impatience aussi vertueuse que capricieuse. On ne change pas une équipe qui gagne et c'est ainsi qu'on retrouve Jean-Paul Rommann et Christophe Sourice à la production. Résultat ? Un disque abouti, quasi intégralement chanté en français, avec son lot de brûlots incandescents (parfaite entrée en matière avec «La machine» ; «La couleur», noise à souhait) et de chansons intenses comme «Confetti» ou «Total écran», aussi dansant que renversant). Ça sent bon les nineties tout au long de ces impeccables 28 minutes, tantôt tendues, tantôt explosives et toujours de grande classe. Le trio n'est pas né de la dernière pluie et délivre cependant un disque rafraîchissant avec une palette sonore variée et aussi maîtrisée qu'assumée. Comment dit-on dans ce cas ? Ah oui, c'est la classe. La méga classe. Un disque à écouter d'urgence.

■ Gui de Champi



THE BRADLEY'S

FORWARD

[Autoproduction]

Si avec son 1er EP *Catch it as it goes!*, The Bradley's sonnait davantage comme un projet récréatif de Mat (guitare/chant, aka Jean Loose ex-The Rebel Assholes) et Fred (batterie, ex-Zakotrev), afin de s'occuper pendant le confinement, là on passe au niveau supérieur avec ce 1er album, *Forward*, en format digipak, doté d'un vrai artwork cette fois (héhé) et composé en trio avec la venue de Jo (Recueil Morbide) à la basse. Quand je lance la première chanson «White pants & red hat», pendant quelques secondes j'ai comme l'impression d'un 45t qui tourne en 33t mais il n'en est rien, c'est juste que Mat a délaissé son punk à roulettes qui galope pour un rock qui laisse toujours la part belle aux guitares saturées, certes, mais accordées un peu plus bas, et aux tempos moins relevés. Bon, sauf sur «No lead» où un petit retour aux sources est opéré (les *Burning Heads* ne sont pas loin). Autrement, pour ne jamais nous lasser, The Bradley's varie les ambiances, avec des titres plus enjoués, aérés, à base d'accords ouverts («The line» ou «Joy breaker») ou bien plus sombres («Talk, talk...»), plus heavy («Paradox» avec son riff bien gras), plus grunгы («Out of steel»)... Mais d'un point de vue purement perso, c'est quand le groupe est à la croisée de ces chemins, comme dans «Let it grow» ou le très bon titre éponyme «Forward», que je prends encore plus de plaisir à le suivre.

■ Guillaume Circus



SOU|F|FRE

DEVOTION / CONNEXION

[Autoproduction]

«Metal moderne», voilà comment se définit Soufflffflfre, c'est pas faux tant ils arrivent à amalgamer des idées venues d'un peu partout et notamment du néo et du djent, avec quelques décorations électro samplées et un chant lourd, puissant, mélodique et en français. Un mélange détonnant qui fonctionne grâce à une grosse production, un savant dosage des différents éléments et un sens du groove qui fait qu'on est vite embarqué dans ce monde où les deux homonymes évocateurs semblent vivre en symbiose. Selon ton background, tu trouveras certainement des correspondances avec d'autres combos, mais bon courage pour t'accorder avec ton voisin. Si tu fais plus attention aux guitares, tu peux citer Aro Ora, si tu t'attardes sur les mélodies et les textes, pourquoi pas évoquer Unswabbed, si tu kiffes les ajouts électro, peut-être penseras-tu à The Algorithm, c'est plus que varié, mais toujours «moderne» et surtout très bien fait. Pour un premier EP, Soufflffflfre réussit son coup et nous force à retenir son nom (surtout qu'un groupe de black avait le même il y a quelques années) car s'ils sont aussi efficaces sur scène que sur disque et en clips, on va forcément en reparler.

■ Oli



SEB RADIX

1977

[Echo Canyon / Coolax / Musique Rasoir / Table Basse]

Des années maintenant que le joyeux drille Seb Radix, membre éminent du canal historix lyonnais traîne ses Converse et ses chaussettes sales sur les planches, dans les bars, caves et plus généralement tout endroit où l'on peut faire de la musique amplifiée, et il n'avait pas encore été chroniqué dans le W-Fenec. Shame on us ! Ni pour ce projet solo, qui l'occupe pas mal actuellement, ni pour ses anciens (Kabu Ki Buddah, The Rubiks) ou actuels groupes (Total Eclipse, Top Secret), à part Zone Infinie, par bibi. Je parlais de joyeux drille car même s'il n'aime pas la comète, je le place direct sur le podium des mecs les plus drôles de la «scène». Si son intervi OU dans ces pages ne vous fait pas sourire, je ne peux vraiment rien pour vous, désolé. Cet humour se retranscrit très facilement en live, où armé de son lecteur K7 à l'ancienne pour les samples, sa guitare, son énergie communicative, son micro et ses bons mots, il est quasiment impossible de passer un mauvais moment, mais on le retrouve aussi sur dix (j'ai mis un «e» pour une meilleure prononciation), dans ses lyrix. Et sa musix alors ?

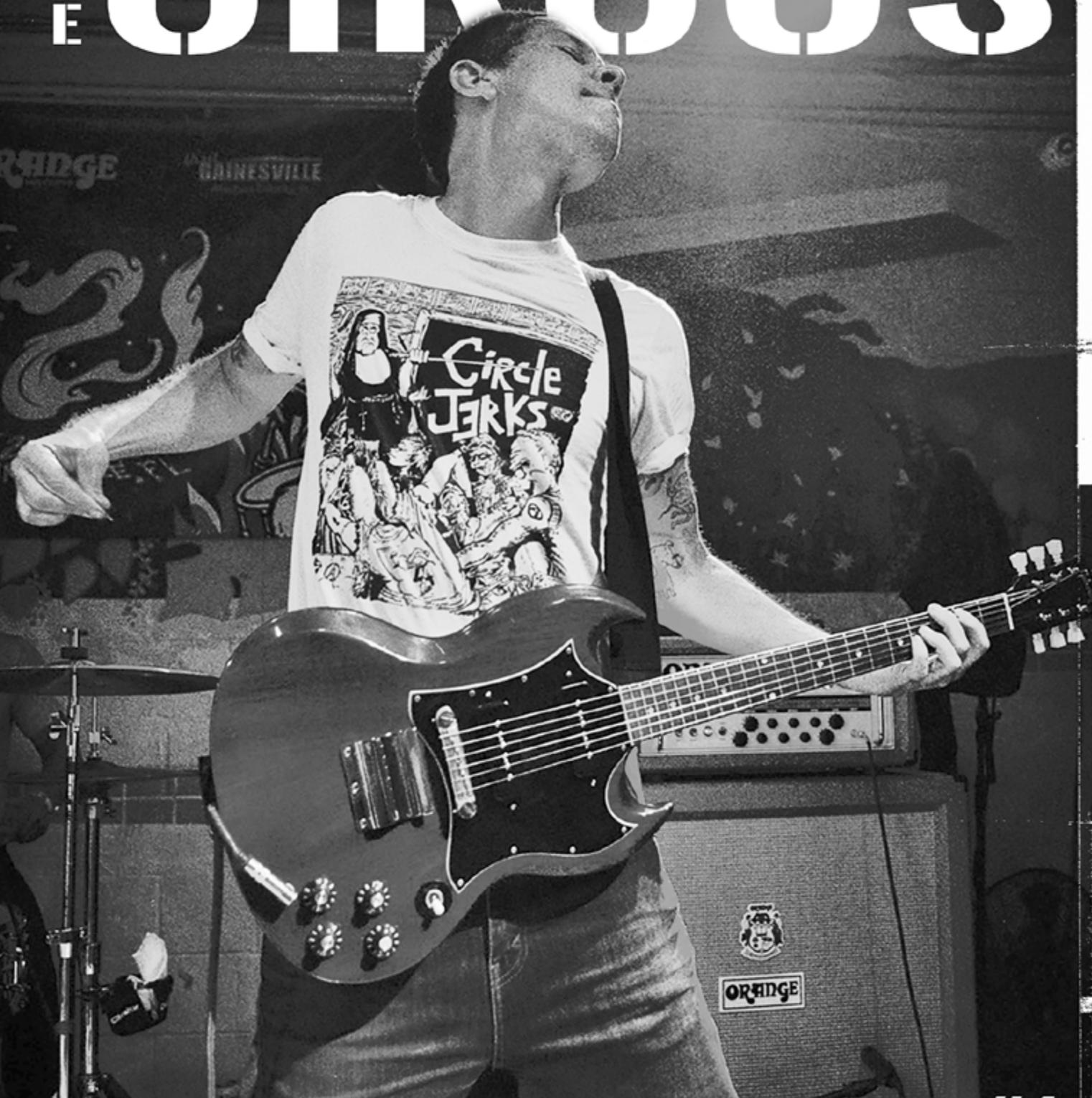
1977 est son année de naissance, très vraisemblablement, et son troisième album, qui a le même nom qu'un disque de Ash, intitulé ainsi en hommage au premier Star Wars (enfin le IV) sorti cette même année (1977, donc). Ça va, tu suis ? Album qui se sera bien fait attendre

car le précédent, Pop apocalyptique, datait de 2017, avec entre temps un EP, The darbi sex (2019) pour nous faire patienter. Dans 1977, on retrouve donc avec plaisir cette pop lo-fi, un peu foutraque mais bricolée avec toujours beaucoup d'ingéniosité et de malice. En homme-orchestre (il gère le chant, les guitares et la basse, confiant la batterie physique ou synthétique à d'autres), Seb Radix est un peu le Géo Trouvetou de la pop, réussissant à composer de chouettes morceaux au détour d'une ou deux idées (un bon riff, une bonne mélodie, un texte un peu décalé mais toujours très fin, pertinent). Seul petit écueil, je trouve parfois ses chansons un poil trop épurées (autour des 2 minutes). «Voyage» ou «M&M's & MST» (et son ambiance à la Déjà Mort) par exemple auraient mérité un développement plus conséquent, à l'instar de l'excellente «Ashtray», déjà présente sur un précédent disque, mais qui est ici réarrangée et chantée par Mike Watt (des Minutemen, excusez du peu !). D'autres invités de luxe sont à noter quand les paroles sont en anglais, Andy Kerr (No Means No) qui chante sur «SMS» et John No (The Fleshies) sur «People», ou qu'il n'y a pas de paroles mais... des sifflements, avec la participation du siffleur pro (j'ai vu des affiches de spectacles dans le métro !) Fred Radix, son frangin. Tranquille.

C'est plutôt la bonne ambiance qui règne dans 1977, jusqu'au «Police milice» final surprenant par le ton décontracté et l'orchestration zen, et qui vaut bien plus que tous les slogans Oi ou ACAB du monde.

■ Guillaume Circus

JOINING THE CIRCUS



SAMIAM ✪ THE FEST ✪ WEEZER ✪ MGK
PUNK FROID EN FRANCE ✪ BALDUCCI

#1

PRINTEMPS
2024



SEB RADIX

L'INTERVI OU PERMET DE SORTIR UN PEU DU CARCAN DE LA PROMO BASIQUE, ET SI NOTRE INTERVIEWÉ EST UN BON CLIENT, DE PASSER UN BON MOMENT. SEB RADIX L'EST ASSURÉMENT ET LE VOILÀ CONTRAINT DE FAIRE ET D'ASSUMER UN CERTAIN NOMBRE DE CHOIX PERSOS, AUTOUR DE LA SCÈNE LYONNAISE ET DE QUELQUES PRIVATE JOKES.

Seb And The Rhaa Dicks OU Seb And The Rhaa Kids ?

Seb Radix, tout simplement. Désolé. N'y voyez pas là l'égoïsme de l'artiste, mais tout simplement mon patronyme. J'ai arrêté the Rhaa Dicks il y a quelques années maintenant... 2, c'est quelques, hein ? Parce que je commençais à me dire qu'il y avait définitivement suffisamment de «dicks» partout dans notre société, dans notre scène etc... pas la peine d'en rajouter, vraiment. Ce qui était une blague au départ, et un moyen de ne pas jouer sous mon vrai nom m'a semblé devenir une blague un peu trop relou... ça l'était déjà avant ? Fallait me prévenir ! Voir un truc un peu malaisant. J'ai toujours laissé le choix aux orgas sur l'orthographe, et ça a donné des trucs bien comme des trucs nuls, mais depuis le début en fait, des gens préféraient écrire Seb Radix, ou bien différemment, mais en gros, un peu en même temps que #metoo, les agressions sexuelles qu'il y'a de partout, y compris dans un cercle supposé «sain» comme le milieu DIY, underground, je sais pas comme tu veux l'appeler, je me suis mis à dire aux orgas «ouais, un peu marre des bites là, nan ?» et m'a répondu «ouais, nous on n'est pas trop «bites»...» Je n'ai pas envie de me retrouver à ne pas jouer à cause d'une blague relou qui dure depuis trop longtemps, tu vois. Mais c'est vrai qu'il y a un peu moins de 15 ans, j'avoue que même si c'est avant tout un jeu de mots basé sur mon nom de famille, je n'avais pas pensé que ça pourrait être remis en question en ce sens-là. En même temps, à l'étranger, depuis le début, on m'a souvent demandé ce que ça signifiait et je me suis souvent dit, c'est vrai que je dois passer pour un relou... mais bon, j'étais tellement content de pouvoir piquer le logo de The Dicks ! R.I.P Gary Floyd... Bref, je me dis que virer le «dicks», c'était plus clair, y'a moins de suspicion... J'imagine que si tu ne connais pas et que tu es d'une autre

génération que la mienne, tu vois écrit «Seb & the Rhaa Dicks en concert», tu te poses des questions. Virer le «dicks» est donc une manière, un début pour moi pour commencer à militer pour, attention au slogan : Une scène plus saine. Là, je tiens un truc je crois !

Par conséquent, Seb & the Rhaa Kids a moins de sens si «dicks» n'existe plus. Mais la version «jeune public» existe encore. Je préfère toujours faire la version «adulte» ou «normale», mais il y a un truc intéressant à faire avec les plus jeunes, je pense. Déjà, de pas leur proposer un truc cucul, c'est déjà un début. J'ai aussi depuis peu une version DJ sous le nom de Seb & the Rhaa Disques ! Bref, c'est sans fin, ça se mange sans fin.

PS : En plus, mes deux derniers disques (The darbi sex EP et 1977) sont sortis sous le nom de Seb Radix, je ne crois pas que le nom de Seb & the Rhaa Dicks y figure quelque part. Des fois, on met du temps à se débarrasser des choses....

The Muffs OU The Meffs ?

Je connais très mal The Muffs, c'est le groupe de Kim Shattuck ? R.I.P Kim Shattuck, décidément c'est gai ton magazine, dis donc ! Ce que j'ai entendu est plutôt cool, mais je m'y suis mis trop tard, je pense... The Meffs, jamais entendu parler.

Minutemen OU Nomeansno ?

Je suis en train de lire le bouquin sur Nomeansno, donc je suis en plein dedans. Je suis autant fan des deux je pense, mais j'écoute plus souvent les Minutemen parce que je trouve que ça a mieux vieilli. Quoique 0+2=1 est encore un de mes disques favoris de tous les temps. Bref, c'est relou ton interview pour quelqu'un qui n'aime pas trop faire des choix. Putain, si, je choisis finalement The Muffs parce que là, j'écoute The Meffs et ça n'a pas l'air ouf...

Grrrnd Zero OU le Trokson ?

Grrrnd Zero évidemment. Avec tout le respect que j'ai pour le Trokson et tout ce qui s'y passe encore aujourd'hui, excuse-moi Karl, excuse-moi Gary et le reste de l'équipe, mais ça reste un bar. C'est donc aussi un business. Les deux lieux sont essentiels à la vie culturelle underground de cette ville, mais sont incomparables tant leurs fonctionnements sont opposés. Grrrnd Zero est à la fois, un lieu, un collectif, il n'y a pas de salarié(e)s, c'est un espace de création, de liberté, il n'y a pas d'heure de fermeture officielle, la bière est à deux euros etc... bref, t'as capté, comme diraient mes fils.

Prix libre OU Prix fort ?

Pareil. Les deux sont essentiels pour moi. Je ne me vois pas défendre à tout prix le prix libre puisque selon moi, il y a des défauts dans le concept, même si globalement ça marche hein, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, salauds de journalistes ! Et en même temps, tout est tellement cher aujourd'hui, heureusement que le prix libre permet de payer pas cher, ou selon tes finances, certains concerts ou fanzines, disques etc... D'un autre côté, le prix fort (ou le prix fixe) est des fois basé sur des réalités économiques évidentes. C'est sûr que si tu joues dans un lieu officiel et que t'es bien payé (ça veut dire quoi bien payé ?), tu ne peux pas te plaindre du prix d'entrée puisqu'il y a des lieux qui, à partir du moment où ils ouvrent les portes, ça coûte déjà des sous. Il y a des lieux officiels qui organisent des concerts pas chers, qui affichent complet et qui perdent des sous quand même. À la fois, ça n'a pas de sens, à la fois la culture en France est un peu foutue comme ça et ça a ces aspects tous pourris... à l'inverse, la même affiche dans un lieu comme le Grrrnd Zero pourrait être moins chère, complète aussi, et ramener plus d'argent aux groupes, aux orgas et au lieu. Dans un monde idéal ? Prix libre, bien sûr !

Jouer en solo OU Jouer des solos ?

Aaaah, bien content d'avoir fini d'écouter The Meffs...

Les deux bien sûr, j'aime beaucoup l'idée du solo de guitare seul, sans accompagnement. C'est complètement débile, mais j'aime beaucoup le concept. Je pense tenir un truc là, je crois.

Silly Hornets OU Tous En Tong ?

J'ai vu plus de concerts organisés par Silly Hornets que par Tous en Tong donc Silly Hornets, évidemment. Tous en tong a été moins formateur pour moi en matière de découverte. En même temps, Silly Hornets j'avais 15 ans, Tous en Tong on a le même âge, je ne vais pas aller voir François Tong et lui dire : «Ah merci de m'avoir fait découvrir Samiam !» (rires).

Pop apocalyptique OU Film apocalyptique ?

Alors, j'ai beaucoup de lacunes en cinéma, mais j'ai souvent entendu parler des films post-apocalyptiques et non des films apocalyptiques. Est-ce que ça existe vraiment ?

Un président de région comme Laurent Wauquiez OU un maire comme Gérard Collomb ?

Attention, sujet sérieux. Alors, toutes proportions gardées, je pense que Gérard Collomb a eu un effet sur la «scène» dans la ville de Lyon, un peu comme Ronald Reagan sur le punk aux États-Unis... Arrêtez de rire, je vais expliquer. Quand tu as quelqu'un au pouvoir, en place pendant très longtemps, médiatisé, tout ça... il fait partie du décorum. Et Gérard Collomb a quand même pas mal été la cible d'affichistes ou d'orgas de concerts pendant tout son mandat. Faut dire qu'il a commencé par interdire l'affichage sauvage hein, donc derrière forcément il y a eu beaucoup plus d'affiches faites ! Ah ah ! Et oui, c'est là où je veux en venir, Laurent Wauquiez me fait vraiment flipper et je regrette qu'il soit beaucoup moins une cible que l'a été Gérard... Oui, je l'appelle Gérard. Vite donnez-moi une affiche à faire ! Bon, après, un président de région c'est beaucoup moins visible qu'un maire... mais c'est là que Wauquiez est dangereux, il n'est pas ultra présent, mais il fait des méga dégâts dans la culture ici : interdiction de l'Antifa Fest ! Genre, il autoriserait le Fa Fest ?, couper des subs à un théâtre jeune public dont le directeur a critiqué sa politique... Pourtant il avait prévenu, hein que bon, il allait falloir arrêter les formations de marionnettistes ! Ah ah, quel sale type...

T'écoutes Sardou dans le noir OU le dernier jour du disco dans la lumière ?

J'écoute des disques, pas de la musique en ligne... ah si, Bandcamp des fois.... Par contre, je n'ai pas la réf du disco dans la lumière.



C'est une traduction libre de «Saturday night fever» ? Ah non, c'est pas ça... oh, je ne suis pas méga cultivé moi, arrête de me piéger sale journaliste !

The year punk broke : 1977 OU 1991 ?

Bon, de toute façon, ces débats de quand s'est arrêté ou a commencé le punk rock sont éternels et surtout inintéressants. J'adore et écoute beaucoup de groupes anglais de cette époque et adore et écoute encore des groupes des années 90 donc, une fois de plus, je ne choisis pas. Pour moi, tout est un peu du punk, ou du rock, les étiquettes tout ça, ça ne me plaît vraiment pas. Ça m'hallucine quand on me dit «ah mais c'est pas du hardcore ça, ah mais c'est pas du punk etc...» Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Quand j'étais gamin, je me copiais des K7 de disques qu'on me prêtait, et si sur une face j'avais les Bad Brains et de l'autre

Pavement, pour moi c'était la même chose, quelque chose qui me procurait beaucoup de plaisir. Franchement, aujourd'hui encore plus qu'avant, on a d'autres problèmes bien plus importants que de savoir si les Oi Boys sont légitimes ou pas à utiliser le mot «Oi» dans le nom de leur groupe, par exemple. Sérieusement, dans ce genre de sujets, je trouve qu'on se trompe souvent d'ennemis.

T'es meilleur à Pierre, Feuille, Ciseaux OU à Bière, Feuilles, Ciseaux ?

Pierre Feuilles Ciseaux, ici on appelle ça «chifoumi», je dis ça pour les lecteurs/trices, un peu de culture générale. Sinon, j'ai été élevé dans une famille où on aime jouer sans se soucier de si on gagne ou pas, donc t'imagines bien que je suis nul à chifoumi et donc préfère Bière, Feuilles, Ciseaux. Le numéro 3 vient de sortir, si ce journaliste qui m'interviewe fait



son travail correctement, il doit y avoir mon contact dans ces pages pour se le procurer.

Pesto au basilix OU pesto au radix ?

Le pesto aux fanes de radix était très bon mais franchement, soyons sérieux, arrêtez un peu avec vos private jokes mon cher Guillaume, ça n'intéresse que nous et j'ai peur que vous perdiez des lecteurs/trices avec des questions pareilles. À vous les studios !

Merci Seb Radix et comme le journaliste en question fait bien son travail, les réclamations sont à envoyer à musiquerasoire@protonmail.com

■ Guillaume Circus
Photo N&B : Xavier Tschudi
Photos live : Paul Bourdrel



HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

La période n'est pas à la fête, mon cher Guillaume Circus. Oh que non... comme quoi, l'état d'esprit du moment peut considérablement influencer sur l'écriture (entre autres). Le cataclysme de la soirée du dimanche 9 juin m'a coupé les pattes. Ou plutôt l'envie d'écrire. J'ai bien conscience qu'encore une fois, je suis un peu à l'arrache pour te livrer mon nouveau tuyau, la date fatidique du bouclage du prochain W-Fenec approchant à grands pas. Et si j'avais rédigé mon papier huit jours plus tôt, après l'euphorie de cette journée passée ensemble en Allemagne pour dire au revoir à NOFX, ce propos introductif aurait été plus joyeux ! Merde alors, NOFX va splitter et profite de cette occasion pour faire le tour du monde et dire au revoir à ses fans. Ce concert à Saarbrücken a été d'une grande classe, et certainement le concert que j'ai préféré parmi les trois ou quatre que j'ai pu voir du gang de Fat Mike. Ça a enchaîné les tubes (avec en conclusion l'interprétation de «The decline»), ça jouait sévèrement bien, et c'était fun, tout simplement. Même si nous ne sommes pas du même avis, j'ai également bien pris mon pied avec certains groupes du plateau, et je te réitère mon top trois hors NOFX :

1/ The Meffs : le duo anglais, produit par Frank Turner, a ouvert les hostilités avec hargne et classe. Il est vrai qu'au bout de quelques titres, j'ai la même impression qu'en écoutant les deux premiers EPs : ça tourne un peu en rond. Mais j'ai trouvé la prestation live convaincante, d'autant plus qu'occuper l'espace à deux (dont un batteur derrière son kit), ce n'est pas évident. God saves The Meffs.

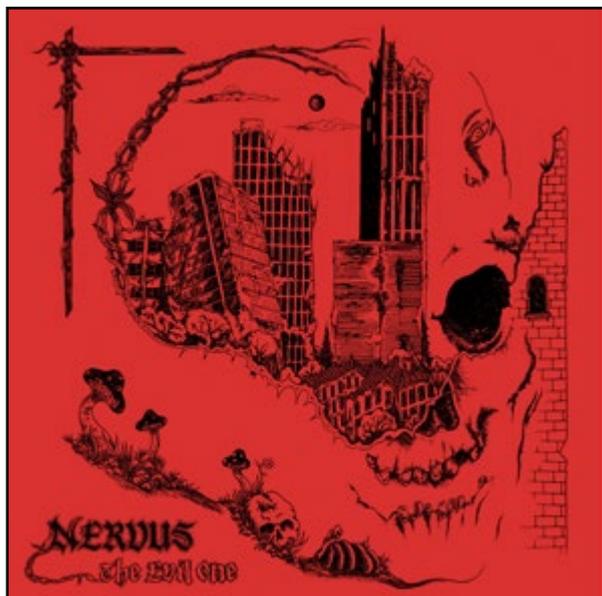
2/ Itchy : les locaux de l'étape, inconnus au bataillon en France mais gloires locales en Allemagne, ont eu le mérite d'enflammer l'assistance sur fond de pop punk malheureusement mal sonorisé (trop de basse, pas assez de guitare). Ça fonctionne grave, les titres s'enchaînent bien et la qualité est au rendez-vous.

On ne pige rien quand ça cause en allemand, mais que veux-tu...

3/ The Last Gang : malgré un début de set brouillon et une fin de set un peu bordélique, j'ai passé un bon moment à l'écoute des Distillers canadiens. Je trouve le disque Noise noise noise bien foutu et les titres accrocheurs.

Geat Dead est aux portes du podium, devant laaaaaaaargement Circle Jerks (c'était fun de voir Joey Castillo et Greg Hetson sur scène, même si je n'ai pas tout compris, faudra que je questionne Hugo à ce sujet) et Talco (rebaptisé Pulco), insupportable groupe italien à trompettes. En tout cas, on (toi, moi et Tiffany) a passé un bon moment et je reste subjugué par l'organisation teutonne : parkings accessibles et proches du site, pas ou peu de queue et surtout sans râleur ou resquilleur, et de la bonne bière au cola (je blague pour ce dernier point !). Voilà, c'est après cet excellent moment que j'aurais dû te présenter mon tuyau, et pas après cette sombre soirée élec-





torale qui a vu l'extrême droite péter les scores et Emmanuel Macron dissoudre l'Assemblée Nationale. Je sais qu'on n'a pas forcément les mêmes considérations politiques (on n'en a jamais parlé, et c'est peut-être pas plus mal, rien de pire que la politique pour se prendre le chou !), mais toi comme moi sommes des fervents partisans de la démocratie et des combattants de l'extrême droite. Rien n'est rose, la solution miracle n'existe pas, mais je ne peux me résoudre à ne serait-ce qu'imaginer ces ordures au pouvoir. J'ai été abasourdi et maintenant je suis en colère. Ma naïveté me perdra, mais il me semble impensable qu'un pays comme la France soit gouverné par ces fascistes/racistes/homophobes/destructeurs d'avantages sociaux, acquis à la sueur de nos aînés !!! Désolé, si je suis nerveux et donc un peu sur les nerfs, bien que la transition soit (malheureusement) idéale pour te présenter mon tuyau qui s'appelle... Nervus.

Groupe faisant partie du roadster Big Scary Monsters qu'on aime tous les deux (Gender Roles, New Pagans...), Nervus s'auto définit comme le meilleur groupe indie-punk de Watford (banlieue Nord-Ouest de Londres). Rien que ça. Je ne connais pas les autres groupes d'indie-punk de Watford, mais je n'ai aucun mal à croire que Nervus soit le meilleur groupe indie-punk de Watford. Premièrement parce que leurs chansons sont bétons, deuxièmement parce que leurs mélodies restent gravées à jamais dans le crâne, et troisièmement parce que le premier et le deuxième-

ment devraient suffire. Non mais ! Comment suis-je tombé sur le quatuor Em/Paul/Kenny/Lucinda ? Je pense qu'encore une fois, j'ai dû écumer le site du label et commander trop de disques pour rentabiliser une commande initialement composée du premier LP de New Pagans (que j'ai reçu en double) et des disques de Gender Roles. Mais Nervus n'a pas été un choix par défaut, car je peux te dire que Tough crowd, troisième prod' du band, a tourné en heavy rotation (comme disent les vieux) sur la chaîne hi-fi. Si mes souvenirs sont bons, je me suis tapé des frais de douane de folie (genre 60 balles), mais le contenu du colis en valait la peine !

Aux affaires depuis 2016, Nervus, c'est la classe absolue. Le remède idéal à une journée foireuse, à des périodes de lose qui se succèdent, à une météo pourrie et un pays qui part en couilles. J'exagère bien entendu, mais Tough crowd est ce genre de disque riche en mélodies, polyvalent et hyper varié en styles, mais tellement attachant et vivifiant qu'il s'écoute sans lassitude aucune et sans qu'on puisse en redire quelque chose. Dès «Flies» ouvrant cet opus jusqu'au brillant «Where you go ?». Clôturant avec brio cet album, tu vas inévitablement te retrouver en terrain connu, tant les influences de Weezer, PUP ou Against Me! (et même Radiohead avec «Engulf you») sont saisissantes. Les couleurs britpop s'associent comme par magie avec les riffs indie rock, et la sauvagerie de certains morceaux («Fake») est aussi excitante que les morceaux plus aérés («They don't», «Burn»). «The inconvenient truth», mon morceau préféré du disque, est le parfait exemple de ce que Nervus peut proposer de mieux : un riff de guitare ultime en guise d'intro, des claviers au top, des couplets qui donnent envie de danser et des refrains qui frisent la folie. Et ouais, je m'emballer mais c'est tellement bon de se laisser aller et de profiter de ce genre de skeuds. Tu ne pourras pas lutter devant cette classe (c'est bon, tu l'as ?). Ces gens-là savent écrire et jouer d'excellentes chansons et je suis sûr et certain de toucher ton cœur de d'emo rocker ! J'ai également bien apprécié Everything dies, l'album précédent datant de 2018, «auto-enregistré», plus punk et contenant d'excellents titres («Sick sad world», «It follows») et avec

pour dénominateur commun l'excellente voix de Em qui transforme chaque chanson en tube, mais j'ai une préférence pour Tough crowd qui a vu le groupe développer son propre univers avec des titres encore plus aboutis. Par contre, je suis passé complètement à côté du dernier album en date, *The evil one*, paru en 2022 sur le label américain Get Better Records et composé pendant le confinement. Un disque qui m'a l'air plus radical et plus direct. À creuser, hein ?

J'espère (même si j'en suis persuadé) que tu vas passer un excellent moment avec les quatre Nervus. L'union fait la force, et j'espère que certain.e.s feront bon usage de cet adage.

Mon très cher Gui de Villers-lès-Nancy, tu me vois bien embêté de te trouver aussi attristé. J'ai sûrement été moins affecté parce que je m'y étais préparé (les résultats n'étaient malheureusement pas vraiment une surprise) et je considère que la politique ne se résume pas à mettre un bulletin de vote dans une urne un dimanche. Ça fait 25 ans que je fais ça, avec de moins en moins de convictions parce que je suis généralement toujours déçu (comme dirait Dewey dans *Malcolm* : « I expected nothing and I'm still let down »), dans le camp des perdants bien trop souvent, à contribuer par cet acte à élire un libéral (de centre gauche, droit, ils sont de toutes façons quasi interchangeables), qui va promulguer des lois confortant les classes dominantes (la bourgeoisie). Si le pouvoir avait une chance d'être donné au prolétariat pour que cela change, ça se saurait, si voter Macron (à droite donc) servait à faire barrage à l'extrême droite, ça se saurait aussi. On voit le résultat. J'ai fait le castor en 2017 et passé mon tour en 2022. Notamment en voyant des clowns comme Raphaël Enthoven dire qu'il voterait plutôt Le Pen que Mélenchon, aka plutôt Hitler que le Front Populaire. Crois-moi, on va se retaper les mêmes discours de darmanin (= de merde), jusqu'à sur le service public. France Inter que je n'écoute plus et boycotte depuis l'éviction de Guillaume Meurice (alors que c'est la station #1 réglée sur ma chaîne, quasi depuis que je suis en âge d'écouter la radio). Maintenant que les humoristes se sont tous barrés (Pierre-Emmanuel le premier, en 2017 justement), je me contente de CNews

et l'Heure des Pros pour me marrer (et m'affliger) devant leurs propos. Eux en revanche, ils sont en plein priapisme depuis ce fameux dimanche 9 juin. Bref.

J'espère que tout cela n'est pas trop confus, raccourci (comme le prépuce de sorte de nazis contemporains) mais tu me balances ton tuyau à une semaine de la deadline, je fais au mieux... Parce qu'en effet, quand je vous ai rendu visite pour cette virée NOFXienne allemande très sympa (merci pour l'accueil !), il me semble bien t'avoir entendu dire « Tu auras le HuGui(Gui) à ton arrivée en gare ». Bon, tu as fait une Circus comme on dit dans le jargon des gens qui attendent un papier hors délai, ahaha ! Je ne vais pas m'étendre sur NOFX car je compte le faire dans mon fanzine *Joining The Circus #2*, sous réserve qu'il sorte début 2025, mais je te rejoins, ils ont assuré un chouette concert. Thanx for all the shows, et le final « The Decline » pas prévu au programme des festivités.

Par contre, je vais bien sûr m'attarder sur ce qui nous concerne ici, l'échange de tuyaux et bons plans musicaux. Et quel tuyau ! Ni raccourci, ni rabougri, il est bien vivace et nerveux celui-là. Hum hum... Alors oui, j'avais bien vu le nom de ce groupe passer, car comme toi je checke généralement ce qui sort chez nos amis Britishs de Big Scary Monsters, mais il est vrai que dans l'offre massive de nouveautés, je ne m'y étais pas attardé davantage. Merci donc pour avoir remis Nervus sous mes radars. Contrairement à Avatarium précédemment,





là tu as tapé juste, c'est complètement ma came ! Je dois te confesser n'avoir pas exactement écouté les disques selon tes conseils car après avoir lu ton texte sur mon tel, dans le métro en rentrant chez moi, j'ai lancé la page Bandcamp du groupe et le premier album sur lequel je suis tombé c'était The evil one (2022). J'ai bien aimé, surtout le titre «From dirt» sur la fin mais Tough crowd (2019) est encore un cran au-dessus. Je suis d'accord avec toi pour certaines influences, Weezer en premier lieu. C'est même carrément un clin d'œil/hommage appuyé sur l'intro au piano de «They don't», pompée sur celle de «Undone the sweater song» et les chœurs ensuite ne sont pas en reste. J'entends également du PUP dans les titres «Piss» ou «Fake», un peu plus musclés par des power chords, mais aussi d'autres Canadiens, Talk Show Host, dans le morceau d'ouverture «Flies» et même un petit côté Frank Turner à d'autres moments. Encore du band name dropping à gogo, mais entre gros nerds passionnés de musique, on se comprend. Pour résumer, Nervus est un p*tain de bon groupe indie-rock, power-pop, capable de composer des morceaux ultra catchy, efficaces, comme d'autres plus posés, intimistes (l'excellent «Engulf you» ou bien «Where'd you go» qui clôt ce disque). Après 4-5 écoutes, je n'ai pas spécialement de titre préféré (marquant que le tien soit la plage #2 et pas la #4, ça fait chuter tes statistiques de «ma chanson préférée d'un album c'est quasi tout le temps

la #4»), mais si jamais j'ai l'opportunité de choper ce disque en physique, crois-moi, je ne passerai pas à côté. Très bon choix de tuyau et belle [re]découverte.

Allez, à mon tour de corriger une grosse lacune dans ta culture musicale et de revenir sur un de mes groupes préférés de ces dix dernières années (rien que ça !), qui a même déjà été chroniqué sur le W-Fenec ! Et ouais mec ! Lis le mag ! Ahaha ! Ou le site car c'était une chronique d'Aurelio : Attack on memory, troisième album de Cloud Nothings sorti en 2012. Je ne sais pas si vous étiez déjà passés en formule magazine bi-mensuel à l'époque... Un moyen de rendre hommage ici à Steve Albini, disparu récemment et qui a enregistré ce disque (parmi bien d'autres chefs-d'œuvre) et te rassurer, dans la dizaine d'albums des Ricains, tu peux commencer par zapper les deux premiers, pas forcément intéressants en termes de songwriting ou production (lo-fi chiant). C'est toujours ça de pris. Les choses sérieuses démarrent donc avec Attack on memory mais perso, ce n'est qu'en 2017 que je redécouvre le groupe. Avant cela, mon premier contact avec Cloud Nothings n'était pas cette chro d'Aurelio (shame on me), mais un split avec Wavves en 2015. Je voyais le nom de ce groupe revenir régulièrement, et sur le site où je téléchargeais illégalement des albums, il était dispo. J'ai testé par curiosité et pas été convaincu. Et puis j'ai croisé un pote par hasard près de mon collègue,



qui m'a parlé du prochain concert où il allait et de ce groupe, qui me plairait sûrement. Je te le donne Émile, la date c'était Cloud Nothings (+ The Hotelier) au Point Éphémère. Je rentre chez moi, vais sur Youtube et la première suggestion que j'ai c'est le morceau «Modern act» de l'album Life without sound. Il n'était pas terminé que j'avais déjà pris ma place.

Comme j'ai pitié de toi, et que tu ne vas pas pouvoir t'ingurgiter les heures de tubes indie-rock noisy de la bande à Dylan Baldi (guitare/chant et leader du groupe), j'ai bossé en attendant ton tuyau et t'ai fait la sélection de mon onze majeur, en piochant un ou deux titres par albums, le tout dans l'ordre chronologique, de 2012 à 2024. De rien.

- «Wasted days» (Attack on memory, 2012)
- «Stay useless» (Attack on memory, 2012)
- «Psychic trauma» (Here and nowhere else, 2014)
- «I'm not part of me» (Here and nowhere else, 2014)
- «Modern act» (Life without sound, 2017)
- «Sight unseen» (Life without sound, 2017)
- «Leave him now» (Last building burning, 2018)
- «In shame» (Last building burning, 2018)
- «The sound of everyone» (The black hole understands, 2020)
- «Only light» (The shadow I remember, 2021)
- «Thank me for playing» (Final summer, 2024)

J'ai choisi ceux-là, mais je peux sans problème t'en ressortir une douzaine d'autres,

tout aussi percutants et accrocheurs. Je ne sais pas comment il fait le Dylan pour être capable de pondre autant de tubes, disques après disques, en se réinventant sans cesse tout en gardant sa marque de fabrique, donnant des couleurs un peu différentes selon les albums (plus poppy sur Life without sound, plus sombre dans Last building burning). Alors certes, comme tous, Cloud Nothings est victime du syndrome «c'était mieux avant», mais même quand j'écoute Final summer, sorti il y a deux mois chez Pure Noise Records, je passe un bon moment et sais que je le ressortirai dans quelques semaines, mois, années. Je suis sûr que comme moi, tu as dans ta disothèque des groupes dont tu as tous les albums, mais tu ressorts toujours le même, ou les deux mêmes quand tu veux l'écouter. À l'inverse, on a aussi des groupes où l'on prend quasi le même plaisir à écouter indifféremment les unes ou les autres pièces de leurs discographies. Cloud Nothings est de cette trempe pour moi. Quand j'en pose un, au hasard, sur la platine, j'ai même souvent envie d'enchaîner avec un autre album du groupe. Parce que derrière son look de Kurt Cobain à lunettes, un peu autiste, écorché, Dylan a un véritable génie pour magnifier absolument tous les morceaux avec un petit truc mélodique, entêtant, dans un refrain, un couplet, un riff de guitare... Ce que j'aimais retrouver chez les Écossais d'Idlewild, que j'adore mais dont je trouve les albums moins consistants que ceux de Cloud Nothings. J'ai pas mal mentionné le guitariste/chanteur, à l'origine du groupe, mais il ne faut pas oublier Jason Gerycz, le batteur, à la frappe aussi vélocité que son kit est minimaliste et réduit au strict minimum. Je ne suis pas un expert et ne suis pas certain que ça s'entende sur disque, en revanche tu vois bien ça en live, où le groupe excelle également. Sobre, efficace, direct, je n'ai plus jamais manqué une de leurs prestations parisiennes, ni celle donnée au Fest à Gainesville. J'espère que tu auras cette chance aussi (ça vaut le déplacement, même à Saarbrücken) et j'espère que tu vas kiffer toi aussi ce tuyau. Tu n'hésiteras alors pas à contacter Aurelio pour t'excuser de ne pas avoir suivi ses conseils. Bonne écoute et à très vite pour ton retour ! Le prochain magazine sort dans 5 jours, je ne devrais pas avoir bien long à attendre.

Oulala malheureux Circus, je ne contacte jamais, ô grand jamais Aurelio, et ce pour deux raisons principales :

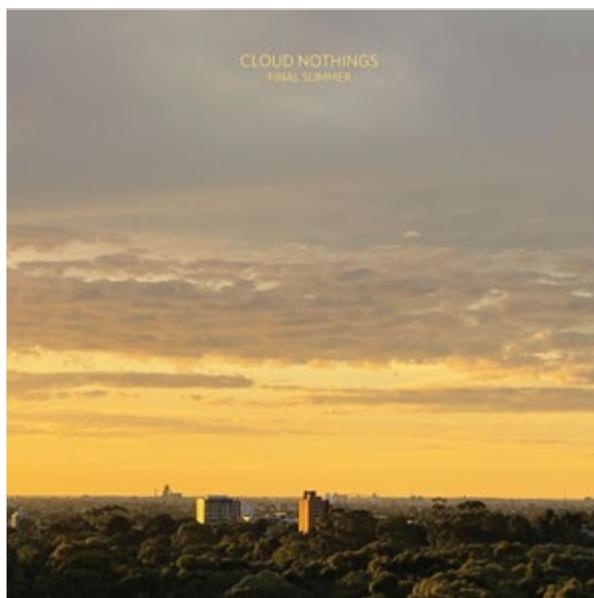
1/ Si tu l'appelles, tu en as pour des heures au téléphone ! Une vraie pipelette ! Le jour où il a été le moins bavard, c'est le jour de son mariage au cours duquel la team W-Fenec était parfaitement représentée par le London Eye (aka Pooly), le Père Lachaise (aka Ted) et la Brasserie Chimère (aka Cactus). Manquait à l'appel le roi de la géographie et des relations humaines, mais on a quand même dignement représenté l'équipe (surtout le vendredi soir dans le restau chinois !). Bref, Aurelio est un grand bavard. Pire que Ted, c'est dire !

2/ On a rarement été d'accord et raccord sur nos goûts musicaux. On a eu quelques prises de bec au sujet de choses sans importance pendant sa participation au zine (je me souviens notamment qu'il avait âprement discuté mon insistance pour placer Ginger Wildheart en couv', choix qui me paraissait légitime), mais voilà, il n'aimait peu ou pas ce que je chroniquais, et inversement. Par contre, c'était un formidable relayeur d'infos quand j'étais au Hellfest, et je crois qu'en 2012, il a relayé des centaines (et je n'exagère pas) de sms pour newser mes impressions en direct. Le bon temps !

Ça n'empêche que je l'aime beaucoup (je suis sûr qu'il est en train de rougir) et je serais toujours reconnaissant (et même un peu jaloux) pour tout ce qu'il apporté au zine, permettant son développement et sa crédibilité (là, c'est certain, il va m'envoyer un mot d'amour !). Un peu comme toi mon cher Circus, les photos floues en moins ! Et je reconnais pour le coup qu'il a eu bon goût de chroniquer (encore sur le site, le mag venait d'être lancé ou bien en cours de réflexion) Attack on memory, ce brave Aurelio.

Je n'ai jamais entendu parler de Cloud Nothings. Mais alors, vraiment pas. En tout cas, j'ai souri à l'évocation du fait que tu avais vu ce groupe en concert avec The Hotelier. Car j'ai chopé les disques de cet excellent groupe dans ma fameuse commande Big Scary Monsters et que tu n'y as peut-être pas prêté

attention, mais c'est un disque de ce groupe (It never goes out en l'occurrence) qu'on a écouté à la maison avant que je ne te dépose à la gare de Nancy. Sacrée coïncidence ! Par contre, le coup de ton best of a quelque peu plombé mon enthousiasme (ah tu vois, ça va mieux quand je parle de musique !) car me claquer un morceau de presque 9 minutes en guise de présentation, ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux à faire. Désolé, mais j'ai suivi mon instinct et j'y suis allé au petit bonheur la chance, en m'enquillant notamment Final summer, le dernier album en date, et surtout l'excellent Life without sound, attiré par la pochette et tes mots doux. Et je n'ai pas regretté, car ce skeud de 2017 est une succession de tubes qui fonctionnent graaaaaave ! «Internal world», «Darkened rings», «Modern act» (à en faire verser des larmes de bonheur) et «Sight unseen» sont aussi efficaces pour exploser les tympans que l'épaule de Kevin Danso pour fracturer les parois nasales. J'adore ce genre de disques où on sent le bricolage et l'urgence de la part de ses auteurs, réalisant dans le même temps des prouesses pour claquer des mélodies imparables. Ce disque (et donc ce groupe) m'évoque pas mal de choses, Weezer en tête, ainsi que tous ces genres de groupes de la scène indé américaine des années 2000. Et pour le coup, je trouve Cloud Nothings bien plus efficace quand il s'agit de délivrer des titres pop sucrés et énergiques que des chansons moins fun et plus lourdes (comme «Strange year» ou «Realize my fate» qui clôturent le disque). Final summer,



le petit dernier, bénéficie d'un super son (plus moderne bien que grungy, et moins bricolé pour le coup) et de bonnes compos (surtout «Running through the campus»), c'est sûr et certain. Et d'une magnifique pochette aussi. Cloud Nothings est, pour sûr, une chouette découverte, mais c'est le genre de groupes qui ne marquera pas mon esprit de manière indélébile. Comme dit, c'est très sympa et assez varié, mais je n'ai pas eu le déclic qui me fera devenir accro (à part «Modern act», susmentionné et que j'adore), et je trouve que la discographie est un peu... disparate (pour ne pas dire fouillis). Autant j'aime les deux disques précités, autant je n'ai pas trouvé The shadow I remember très inspiré, et Turning On (qui n'est pas dans ton best of) est carrément trop lofi pour moi ! Et je peux aisément comprendre ce que tu disais à propos des artistes dont tu possèdes la discographie et dans laquelle tu pioches au gré des humeurs et des envies. Ça semble être ton cas pour Cloud Nothings, c'est le cas pour moi avec les Wildhearts ou Queens Of The Stone Age.

Tu l'auras peut être constaté, mon propos peut sembler nuancé, mais Cloud Nothings reste, je me répète, une belle trouvaille et je te remercie pour les efforts accomplis pour me donner encore une bonne raison de retranscrire sur mon clavier les bonnes sensations de tes tuyaux. Une belle façon de clôturer cette troisième saison...ou presque !

■ Gui, Gui

Photo p. 177 : Errick Easterday

PS : Si tu veux la version papier du fanzine, contacte nous !

guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

GUI DE CHAMPI & GUILLAUME CIRCUS
présentent

HuGui(Gui)

les bons tuyaux



SAISON 2 (2022-2023)



LA TEAM

HUGUI(GUI)

EST DE RETOUR !

FANZINE A5, 60 PAGES

PRIX LIBRE

Avec les bons tuyaux :
China Drum, Lodestar, Dust
Junkys, The Beths, Campaign,
Fusion Bomb, The Devil Makes
Three, Bottlekids, Mixtapes,
No More Lies, Not, //Less
& High Vis.

CONTACT :

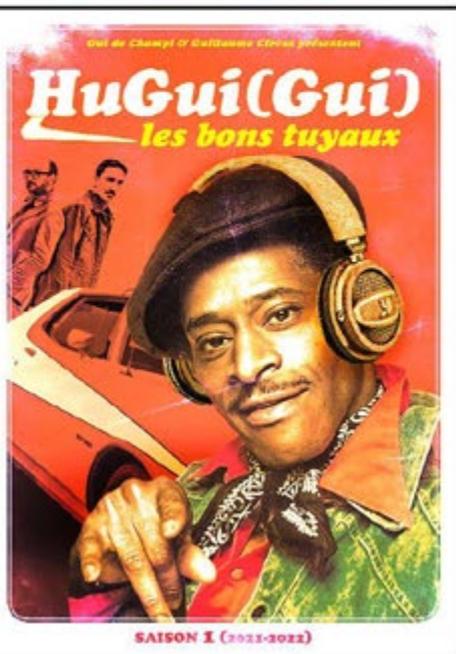
guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

le zine par lequel

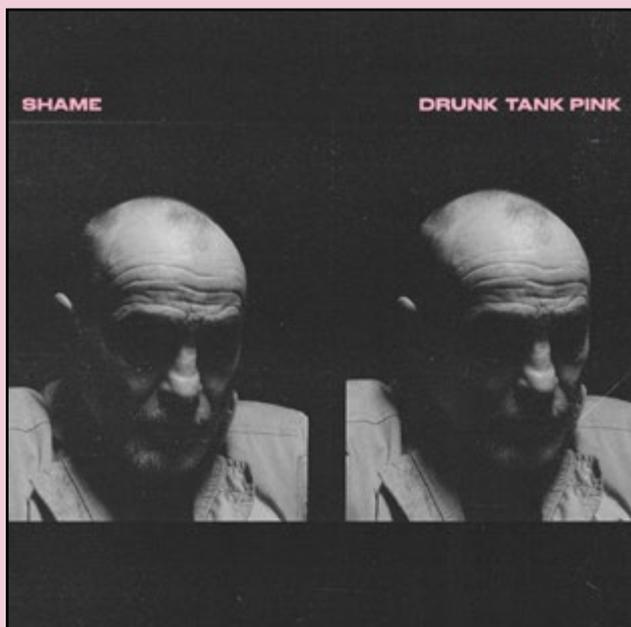
tout a commencé

toujours dispo !

Avec les bons tuyaux :
New Pagans, White Reaper,
Radkey, Lovebreakers,
Kids Insane, Colleen Green,
Cutlass Supreme, Knuckle Puck,
Swain, Wet Leg,
Ethyline & Eureka Machines.



WWW.HUGUIGUI.COM



SHAME

DRUNK TANK PINK (2021)

[Dead Oceans]

Le choix du «disque oublié» pour chaque numéro du W-Fenec peut être à la fois facile et compliqué à trouver. Cette fois-ci, il s'est fait de manière assez évidente et quasi spontanée. Mais on revient de loin. Je vous explique ça rapidement : ces derniers mois, j'avais un air qui me trottait dans la tête, le genre de mélodie qui ne veut plus vous quitter pendant plusieurs jours, si ce n'est plusieurs semaines. On a tous connu ça, sauf que dans mon cas, je ne connaissais précisément ni le titre de la chanson, ni l'artiste. J'ai un peu le syndrome du passionné de musique qui découvre une dizaine d'album de tout âge par jour (merci les ami(e)s !) et parfois oublie de retenir les infos qui vont avec, à commencer par la plus évidente : le nom du groupe. C'est ballot...

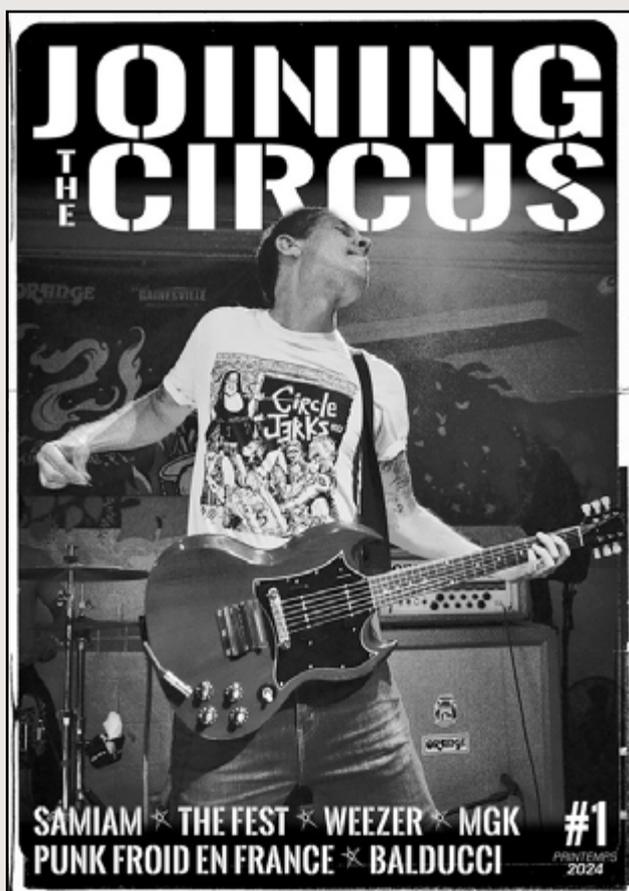
Et plus le temps avançait, plus je sentais la frustration monter. Il fallait que je trouve absolument cette chanson et son ou ses auteurs. J'avais deux certitudes et demi en tête : que le groupe était plutôt récent, qu'il entrait dans la case «post-punk» et que, potentiellement, j'avais écouté ce titre chez mon frangin ou l'un de ses potes. Alors, me voilà investi d'un (en)quête afin de parvenir à mettre la main dessus. Après avoir épluché un nombre incalculable de pistes et d'œuvres répondant aux critères susmentionnés sur une plateforme de streaming bien connue, je tombe enfin sur ce morceau : «Snow day» de Shame. Purée, il s'agissait en effet du gimmick de la guitare de l'intro de cette chanson

- l'une des plus saisissantes de Drunk tank pink, deuxième album des Anglais sorti en 2021 chez Dead Oceans - dans laquelle on se plaît à savourer ce mélange de batterie syncopée avec un chant parlé et scandé et des guitares instables.

Quitte à faire, au point où j'en étais, j'ai donc redécouvert cet album, que mon frère m'avait effectivement fait écouter lors d'une visite durant une période de fêtes. Et j'ai, de suite, accroché à la variété des ambiances de ce disque. En matière de revival récent du post-punk anglais, je suis assez difficile en plus. Même si Idles, Wet Leg et Fontaines D.C. semblent être ceux qui ont le plus de suffrages auprès du public, ma préférence se situe plutôt vers des formations comme Squid, Dry Cleaning et Shame. Dans ce Drunk tank pink, enregistré en banlieue parisienne dans les studios La Frette, il n'a pas vraiment de tubes évidents ou inoubliables sortant du lot. Le tube, c'est peut-être l'album en lui-même, devrais-je dire, qui reste à ce jour le meilleur des 3 LPs proposés par le quintette londonien depuis sa formation en 2014. Ses titres sont à la fois hargneux, dansants, groovy, mystérieux, étonnants, alambiqués, sombres, reposants, frénétiques, d'humeur joviale...

En gros, ce deuxième album est plein de contradictions, et c'est précisément pour cette raison qu'il attire. Même son titre, qui est le nom d'une couleur au ton rose dont les études ont démontré qu'elle réduisait temporairement les comportements hostiles et agressifs, peut prêter à interrogation. À se demander si sa fonction n'est pas de canaliser notre violence. En tout cas, si comme moi tu as été séduit par Drunk tank pink, tu pourras profiter sur les plateformes de streaming d'une version deluxe agrémentée des démos de toutes ses chansons que tu pourras comparer avec les versions finales de James Ford, afin d'évaluer l'excellent boulot du producteur des Arctic Monkeys, de Foals ou de Gorillaz, qui a su retranscrire parfaitement l'essence brute du combo.

■ Ted



JOINING THE CIRCUS

#1

[Autoproduction]

Non, tu ne rêves pas, il existe vraiment ! Enfin !!! Des lustres que «notre» Guillaume Circus évoque «son» fanzine, celui qui est la prolongation écrite de «Joining the Circus», émission de radio qu'il a animée durant plus de 10 ans. Maître es procrastination, il rend toujours les papiers pour le mag dans les heures qui précèdent (voire suivent) la deadline après 7 à 8 semaines d'hibernation, il cravache pour que tout soit nickel quand même. Perso, ça me va. Mais s'il n'y a pas de deadline et de rédac chef chafouin qui ralote/radote, ça ne fonctionne pas aussi bien et cela fait donc ... 20 ans que le premier numéro de Joining the Circus aurait pu/dû sortir. Il pourrait être majeur, se démerder tout seul et vivre sa vie mais au lieu de ça, voici un jeune bambin qui ne fait pas encore ses nuits ! Le bébé se porte bien, il est né au printemps 2024 («printemps» is the new «automne»), il fait un poil moins de 100 pages, il est en noir & blanc en A5, avec des textes alignés à droite et à gauche pour la forme, uniquement à gauche pour le fond. Y'a quelques images qui traînent au milieu des textes qui rendent parfois difficile la lecture (si tu as le

réflexe de lire en colonne), mais comme le punk, sujet principal, le style est alerte, dynamique, ça envoie sans perdre de temps et ça fout le sourire en moins de 3 minutes.

Le sommaire est très excitant, difficile de savoir par où commencer (surtout quand, comme moi, tu lis absolument tout, mais ne veux pas le faire «dans l'ordre»). Perso, j'ai filé sur la soirée coinche avec Agnès Jaoui (true story), mais si tu n'aimes ni les jeux de carte ni le cinéma, fonce sur le live report de The Fest (on veut le prochain dans le W-Fenec !) pour lire les délicieuses aventures de quelques frenchies au pays des alligators, tu découvriras quelques groupes sympas à écouter... et plus si affinités. Le zine fait aussi la part belle à Samiam ou Machine Gun Kelly (true story), évoque des sujets plus larges (le «punk froid», l'art de la biographie via Balducci), offre un beau travail de deux «invités» : Pierre, fan addict à Weezer, que j'encourage à poursuivre ses récits introspectifs dans le futur et Dina qui nous dévoile l'envers du décor d'une asso qui organise des concerts (On(c)e Again Asso)... Tout cela avec précisions et fraîcheur, sur un ton très amical qui permet aux néophytes de se sentir en bonne compagnie. En ayant lu le fanzine, je sais désormais ce que fait Circus durant 6 à 7 semaines avant la deadline, non, il n'hiberne pas, il lit, va au ciné, fouille les bacs, écume les concerts, réécoute des disques, bref, il se cultive ! Et là, il partage ses explorations avec différentes rubriques : les «books» où je nous découvre une passion commune pour le King (j'en ai lu une trentaine, surtout les vieux), les «records» (c'est moi ou j'ai déjà lu certaines chroniques ailleurs ?), les «fanzines» (là encore, ça donne envie !) et les movies (le mec parle ciné et n'a pas vu «Dunkerque» ! Un des rares films de ces dix dernières années à donner autant d'importance au son !).

Compte-rendu de festoche, interviews, articles de fond, critiques de disques, livres, zines, films... on trouve de tout dans Joining the Circus, il ne manque que des exercices de gainage pour être complet ! Quoi ? Page 68 ? Mince, j'ai dû la zapper...

■ Oli



DANS L'OMBRE : STEPHANE

CEUX QUI HABITENT EN ILE-DE-FRANCE NE SONT PAS SANS CONNAÎTRE STÉPHANE LABAS, «LE BOSS» DE L'EMPREINTE, SALLE DE SAVIGNY-LE-TEMPLE. FIDÈLE À UN ESPRIT ROCK AND ROLL ET METAL, STÉPHANE SAIT AVEC SON ÉQUIPE SOUDÉE FAIRE QUE LES SPECTATEURS SE SENTENT COMME CHEZ EUX DANS CETTE SALLE À LA PROGRAMMATION GÉNÉRALISTE, MAIS QUI SAIT SE FAIRE TRÈS POINTUE. ENTRETIEN AVEC UN MEC BIEN QUI NE CITE NI LA SALLE QU'IL DIRIGE, NI LE GROUPE DANS LEQUEL IL OFFICIE, CHARCOAL. HEUREUSEMENT QU'IL A, À SES CÔTÉS, JULIEN ET LODEX (ENTRE AUTRES) POUR GÉRER LA COM' !



Quelle est ta formation ?

J'ai obtenu un DUT Carrières sociales option Animation Socio Culturelle en 1995 et enchaîné directement à des postes de programmeur dans différentes salles de banlieue qui m'ont servi de véritable apprentissage.

Quel est ton métier ?

Je suis directeur programmeur d'une Scène de Musiques Actuelles. Je suis ainsi responsable et garant du projet artistique du lieu ainsi que de la gestion administrative et financière de l'équipement.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

J'avoue que la gestion d'un tel équipement est un travail à temps plein, très chronophage ... mais passionnant, mais je trouve quand même le moyen d'avoir également d'autres casquettes. Je donne, par exemple, quelques cours dans le domaine culturel à des bachelors et des masters et suis actif autant que je peux dans la Fédération des Musiques Métalliques menée de main de maître par M Pascal Gueugue.

Quelle partie de ton job préfères-tu ?

J'aime absolument tous les paramètres de mon job, franchement. Tout «sert la cause». Même si certaines fonctions sont plus contraignantes ou rébarbatives que d'autres, elles ont toutes leur importance et sont nécessaires à la bonne marche du projet. Mais pour répondre un peu plus précisément, ce qui m'anime avant tout c'est de voir les publics heureux et vivre des instants uniques dans notre salle, voir des projets artistiques se développer grâce entre autres à notre soutien et défendre la découverte, l'émergence et des esthétiques sous représentées dans notre paysage médiatique. On vit parfois des vraies belles émotions, faisons des belles rencontres et c'est fantastique de pouvoir après tant d'années être toujours passionnés par ce que l'on fait, c'est une vraie chance, un vrai luxe.

Tu pourrais programmer un groupe dont tu n'aimes pas la musique ?

Ça m'arrive régulièrement ! (rires) On ne programme pas pour soi. Une programmation, c'est comme un triptyque : d'une part, la qualité artistique, puis la demande des publics et enfin la fréquentation attendue. Le tout c'est de pouvoir être clair sur ses propositions et savoir pourquoi on choisit de faire telle date. Sinon, on n'arrive pas à la défendre. Mais il faut savoir régulièrement faire fi de ses goûts personnels et se focaliser sur le bien-fondé de tel ou tel projet et pour quelle attente.

Ça rapporte ?

Ça permet de vivre correctement, mais en aucun cas de faire des fortunes ! (rires) C'est un choix. En ce qui me concerne, j'ai pris la direction d'une carrière dans le public avec un goût

prononcé pour «l'intérêt général» et avec un bagage «éducation populaire». Donc de naviguer dans le monde associatif et public. Ce n'est pas l'environnement professionnel musical le plus rémunérateur...

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

J'y suis rentré par passion, tout simplement... Je jouais dans un groupe, j'ai commencé à organiser des concerts dans ma ville avec d'autres groupes puis, de fil en aiguille, ai été bénévole dans une chouette salle de banlieue et puis voilà... J'en ai fait mon métier. Tout en continuant à jouer dans des groupes en parallèle parce que ça me rattrape toujours et que mon activité artistique est fondamentale à mon équilibre. La musique, le rock, c'est ma vie.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

J'en ai plein ! La question est pas facile car j'ai énormément de bons souvenirs ! L'un des plus marquants pour moi ça restera comme un souvenir de gamin... le jour où j'ai accueilli le groupe Faster Pussycat et où Taime, le chanteur, m'a fait un hug juste à sa sortie du bus. Pour moi, c'était un vrai truc, la première fois qu'ils venaient en France. J'ai fait mon fan et fait signer mes imports japonais ! (rires) C'était la première fois que j'accueillais l'une de mes «idoles de jeunesse», ce pourquoi, quand j'avais 15/16 ans, je voulais travailler dans la musique.

Ton coup de cœur musical du moment ?

J'aime beaucoup Bad Situation, l'album est top. Sinon Locomuerte, Kill the Princess, Tip Stevens, Madlen Keys, le dernier Sebastian Bach est bluffant, Sleazy Town a un double album super inspiré, Paerish, Soen, le dernier Black Crowes... Il y en a plein... mais à titre perso en ce moment, j'écoute beaucoup de vieux ! (rires).

Es-tu accro au web ?

Pas vraiment. Je l'utilise beaucoup, mais je m'octroie le droit à la déconnexion ce qui est de plus en plus difficile. on ne peut faire sans et on peut découvrir plein de trucs grâce aux webradios de qualité sur lesquels je me mets de plus en plus... Franchement, on y trouve des pépites et c'est tellement porté par des

gens passionnés. Ça fait un bien fou !

À part le rock, tu as d'autres passions ?

Ma famille : ma femme et mes filles : mon socle. Sinon les séries, le cinéma, les livres, les comics, la peinture, le dessin, les balades en forêt... et la sieste ! Quand je prends le temps de m'arrêter un peu...

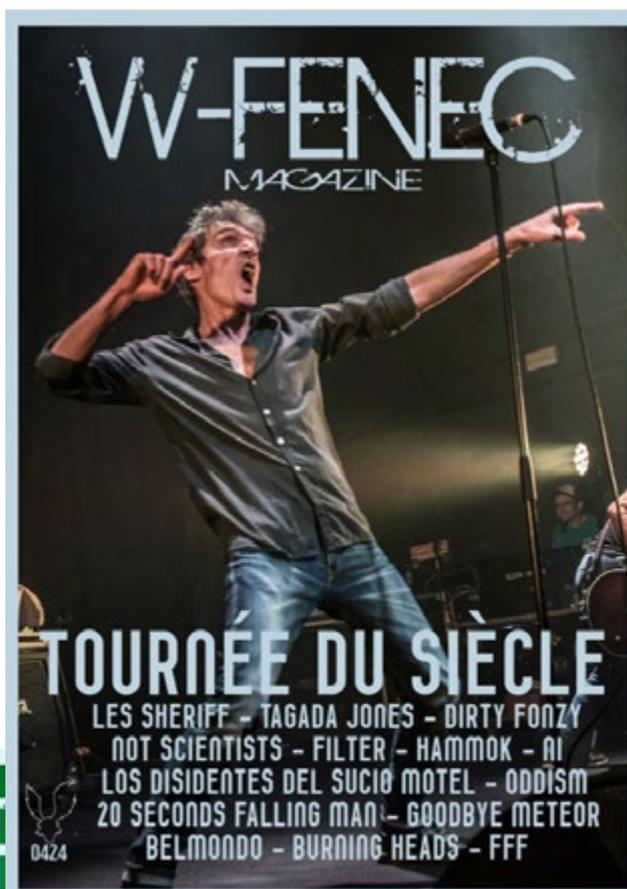
Tu t'imagines dans 15 ans ?

Carrément ! J'ai prévu de passer mon temps à faire du rock et de profiter des miens ! Mes deux essentiels, quoi...

Merci à Stéphane et à toute son équipe qui nous reçoivent avec énormément de chaleur à chaque concert que nous couvrons chez eux.

■ JC
Photo : DR

TOUS LES ANCIENS NUMÉROS SONT À TÉLÉCHARGER SUR LE W-FENEC.ORG





0624

